ceté ; ſon but n'aïant jamais été, comme a fort bien dit Strada, de donner des préceptes pour régler nôtre vie, mais de mettre (ſelon le caractére des plus mauvais eſprits) du trouble, de l'obſcurité, & de la confuſion en toutes choſes, *non ad regendam vitam, ſed ad perturbationem, tenebraſque rebus omnibus inducendas.*

Et Tu Pater Trajane, (1) *(nam Tu quoque ſi non ſidera, proximam tamen ſideribus obtines ſedem) quantam percipis voluptatem,* (2) *cùm illum Tribunum, illum militem tuum, tantum Imperatorem, tantum Principem cernis ; cumque eo qui adoptavit amiciſſimè contendis, pulchriùs fuiſſe, genuiſſe talem, an elegiſſe ? Macte uterque* [3] *ingenti in Rempublicam merito, cui hoc tantum boni contuliſtis. Licet alteri veſtrûm filij virtus triumphalia, Cœlum alteri dederit, non minor tamen veſtra laus, quòd iſta per filium, quàm ſi ipſi meruiſſetis.*

* * *

Et vous Trajan Pére de nôtre Empereur, (car ſi vous n'êtes dans les cieux, vous n'en êtes pas éloigné) quel plaiſir ne prenés vous pas à voir ce Tribun, ce Soldat, qui combattoit ſous vos Enſeignes, devenu un ſi grand Empereur & un ſi grand Prince. Vous y diſputés amiablement, avec celui qui l'a adopté, s'il eſt plus beau d'avoir engendré un tel fils, ou de l'avoir choiſi. Applaudiſsés vous l'un & l'autre, de ce que vous doit la République, à qui vous avés procuré un ſi grand bien. Quoique ce ſoit à la vertu de ce fils, que l'un de vous eſt redevable du Triomphe, & que l'autre lui doive ſon Apotheoſe, il ne vous eſt pas moins glorieux, de l'avoir merité par ce fils, que ſi c'eût été par vous même.

(1) *Nam tu quoque, ſi non ſidera, proximam tamen ſideribus obtines ſedem.)* Trajan le Pére, qui ſelon l'opinion d'alors, comme dit Lipſe, devoit être dans la plus haute Région de l'air, où habitoient les Héros & les demi-Dieux ; *Supremum aërem ubi Heroes.* Le même cite ici Lucain, qui fixe leur demeure dans cette eſpace qui eſt entre la terre, & la Lune ; *quòdque patet terras inter Lunæque meatus*

Digitized by Google

meatus Semi-Dei manes habitant.

(2) *Cùm illum Tribunum.*) Trajan qui avoit été Tribun ſous Trajan ſon Pére, Lipſe croit que c'eſt lorſqu'il commandoit dans la Judée ; *ſub Patre Legato in Judæâ fortaſſè Tribunus filius fuit.*

(3) *Mactè uterque.*) Trajan ſon Pére naturel, auquel il aida à vaincre les Parthes, & Nerva ſon Pére adoptif qu'il fit mettre au rang des Dieux.

Scio, PATRES CONSCRIPTI, *cùm ceteros Cives, tùm præcipuè Conſules*, (1) *oportere ſic affici, ut ſe publicè magis quàm privatim obligatos putent : Ut enim malos Principes, rectius pulchriuſque eſt ex communibus injuriis odiſſe, quàm propriis, ità boni ſpecioſiùs amantur, ob ea quæ generi humano, quàm quæ Hominibus, præſtant. Quia tamen in conſuetudinem vertit, ut Conſules publicâ gratiarum actione perlatâ, ſuo quoque nomine quantùm debeant Principi profiteantur, concedite me non pro me magis munere iſto, (2) quàm pro Collegâ meo Cornuto Tertullo Conſulari viro, fungi : Cur enim non pro illo quoque gratias agam, pro quo non minùs debeo ; præſertim, cùm indulgentiſſimus Imperator, in concordiâ noſtrâ*

Je ſçai, PERES CONSCRITS, que tous les Citoïens, les Conſuls ſur-tout, doivent bien plus être obligés au Prince, de ce qu'il fait pour la République, que des graces particuliéres qu'ils reçoivent de lui: Car comme il eſt plus juſte & plus beau, de haïr les mauvais Princes pour les maux communs que pour les ſiens propres; l'on aime auſſi plus dignement les bons, pour les biens qu'ils font à tout le genre humain, que pour ceux qu'ils font à quelques hommes. Cependant puiſque c'eſt un uſage établi, que les Conſuls, aprés avoir rendu des actions de graces au Prince au nom du Public, lui témoignent auſſi combien ils lui doivent en leur particulier, permettés-moi de m'acquitter de ce devoir, non ſeulement pour moi, mais auſſi pour Cornutus Tertullus mon Collégue homme Conſulaire : En effet, pourquoi ne le remercierai-je pas auſſi

ea præſtiterit ambobus, quæ ſi tantùm in alterum contuliſſet, ambos tamen æqualiter obligaſſet.

* * *
*

pour celui, pour qui je ne ſuis pas moins redevable que pour moi; ſurtout, puiſque l'Empereur en faveur de nôtre amitié, a fait à tous les deux des graces, qui quand elles n'auroient été faites qu'à un de nous, auroient également obligés tous les deux.

(1) *Oportere ſic affici, ut ſe publicè magis quàm privatim obligatos putent*] Pline nous apprend ici que c'eſt une obligation générale, de s'intéreſſer d'avantage par rapport au public, que par rapport à ſoi. Avis d'autant plus important & ſalutaire, que c'eſt faute de le ſçavoir, ou de le ſuivre, que la pluſpart des hommes ſont ſi injuſtes, & ſi faux dans leurs jugements; ne jugeant jamais de perſonne, que par rapport à eux-mêmes; enſorte qu'ils diroient bien d'un Démon, qui leur auroit fait le moindre plaiſir, & diroient mal d'un Ange, qui leur auroit fait le moindre chagrin. L'Auteur de l'Art de penſer dit, que l'illuſion & l'égarement plus ordinaire des hommes, ſe connoit viſiblement au moindre changement de leurs paſſions; puiſqu'ils ne peuvent plus reconnoître aucune bonne qualité, ni naturelle ni acquiſe, dans ceux contre qui ils ont conçuë de l'averſion, ni aucune ſorte de défaut dans ceux qu'ils aiment; faiſant ainſi, ſi ce n'eſt dans leur eſprit, du moins dans leur Cœur, ce raiſonnement: Je l'aime, donc c'eſt un homme qui a tout le mérite du monde; je le hais, donc c'eſt un homme de néant; ce qui eſt, ajoûte cet Auteur, d'autant plus déraiſonnable, que nos déſirs ne changent rien dans l'être de ce qui eſt hors de nous; & qu'il n'y a que Dieu, dont la volonté ſoit tellement efficace, que les choſes ſont tout ce qu'il veut qu'elles ſoient. Le même dit que la paſſion ou l'intérêt, eſt ce qui attache ordinairement les hommes, plûtôt à une opinion qu'à une autre; que c'eſt le poids qui emporte la balance, & qui nous détermine dans la pluſpart de nos doutes; que nous jugeons des choſes, non par ce qu'elles ſont en elles mêmes, mais par ce qu'elles ſont à nôtre égard; & que c'eſt pour cela, que des choſes tenuës par tout ailleurs pour douteuſes, & même pour fauſſes, ſont tenuës pour trés certaines par tous ceux d'une nation, ou d'une profeſſion, ou d'un Inſtitut, comm'on le voit ſur-tout en ceux qui ſont profeſſion de ſuivre quelque

Digitized by Google

que Chef d'Ordre, ou de ſecte, auquel ils ſe ſoûmettent, & jurent d'être toûjours aveuglément ſoûmis ; *jurantes in verba Magiſtri*; ſans ſe faire le moindre ſcrupule, de réſiſter quelquefois à une vérité évidente, de peur de déroger, ou préjudicier à l'autorité de leur prétendu Maître : Témoin celui qui convaincu par démonſtration, comme raconte un Auteur, que les nerfs tirent leur origine du cerveau, & non du cœur, dit qu'il l'auroit crû, ſi Ariſtote n'eût pas dit le contraire.

(2) *Quàm pro Collegâ meo*.] Pline parlant dans ſes Lettres de ce même Collégue qu'il avoit déja eu dans la charge de Préfet du Tréſor & dont il fait un bel Eloge, dit qu'il n'eſt pas plus agréable de ſe voir élevé aux dignités, que de ſe voir par là égalé aux gens de bien : D'où il s'enſuit, que ſi ceux qui parviennent aux dignités ne ſont pas gens de bien, ce n'eſt plus un plaiſir pour ceux qui le ſont d'y parvenir ; puiſqu'il eſt alors également honteux, d'y parvenir, & de n'y parvenir pas. Auſſi eſt-il bien ſûr, que les ſoldats Romains ne ſe ſeroient pas crûs ſi heureux d'obtenir les Couronnes qu'on leur accordoit, qui n'étoient faites que de quelques branches ou feüilles de chêne, s'ils n'euſſent pas été aſſurés, qu'on ne les accordoit qu'à ceux qui les avoient bien méritées, & qu'ils venoient ainſi à être égalés aux plus dignes ſoldats de l'Armée.

Utrumque noſtrûm, ille optimi cujuſque ſpoliator & carnifex, (1) *ſtragibus amicorum, & in proximum jacto fulmine, afflaverat*; (2) *iiſdem enim amicis gloriabamur*; *eoſdem amiſſos lugebamus*; *ac ſicut nunc ſpes gaudiumque, ità tunc communis nobis dolor & metus erat. Habuerat hunc honorem periculis noſtris Divus Nerva,* (3) *ut nos, etſi minùs notos, ut bonos tamen promovere vellet, quia mutati ſeculi ſignum & hoc eſſet, quod florerent, quorum praecipuum*

Cet Aſſaſſin, ce meurtier des plus gens de bien, nous avoit déja preſque frappé de la foudre, qu'il lança ſi prés de nous dans le maſſacre de nos amis; Car nous faiſions gloire d'avoir les mêmes amis, nous pleurions la perte des mêmes hommes; & comme l'eſpérance, & la joye nous ſont communes à préſent, nous partagions alors la douleur, & la crainte. Le Divin Nerva conçût dans nos perils aſsés d'eſtime pour nous, pour vouloir nous avancer quoique peu connus, mais comme gens de bien, afin qu'il y eût encore cette preu-

cipuum votum antè fuerat, ut è memoriâ Principis elaberentur.

preuve du changement de ſiécle, de voir fleurir ceux qui ne ſouhaitoient rien tant auparavant, que d'être oubliés du Prince.

[1] *Stragibus amicorum.)* Lipſe dit que ces amis étoient Helvidius, Ruſticus, Senecion, Maurice, & autres dont Pline fait mention dans ſes lettres; qui furent tous tués ou exilés par Domitien: *leſos aut pulſos à Domitiano.*

(2) *Iiſdem enim amicis gloriabamur.*) Puiſque Pline & ſon Collégue faiſoient gloire d'avoir les mêmes amis, & que comme il dit dans une de ſes lettres, ils avoient toûjours eus pour amis dans l'un & l'autre ſexe, tous ceux que le mérite diſtinguoit; il paroit que loin de limiter le nombre des amis, comme Mr. de Sacy ſemble avoir voulu faire, on pourroit même l'étendre à l'infini; n'étant pas douteux, que s'il y avoit dans le monde pluſieurs Socrates, pluſieurs Plines, & pluſieurs Deſcartes, ou leurs ſemblables, non ſeulement ils s'aimeroient tous parfaitement, mais qu'ils auroient encore pour amis, tout ce qu'il y auroit de gens de bien, & de bon ſens ſur la terre; & cela par un effet de l'heureuſe ſympathie, qui ne ſçauroit manquer d'être, en tous ceux qui ont l'eſprit bien fait, & le cœur bien placé. Ce que Plutarque raconte d'un Roi de Perſe, qui en ouvrant une grenade, dit qu'il auroit bien voulu avoir autant d'amis qu'il y avoit de grains dans cette pomme, & la réponſe que fit Socrate à ceux qui trouvoient ſa maiſon trop petite, qu'il auroit bien voulu pouvoir la remplir d'amis, ſont une grande preuve qu'on ne ſçauroit en effet ni en avoir, ni en déſirer trop, puiſque le prémier en ſouhaitoit un ſi grand nombre, & que toute la peur de l'autre étoit de ne pouvoir pas en trouver aſsés. Auſſi l'Ecriture qui nous ordonne de choiſir un Conſeiller entre mille, nous recommande t-elle à l'égard des amis, de tâcher d'être bien avec pluſieurs. *Multi pacifici ſint tibi, & conſiliarius ſit tibi unus de mille.*

[3] *Ut nos etſi minùs notos.*) Le mot de *notos* ajoûté par Lipſe ſembloit d'autant plus néceſſaire, que tous les gens de bien d'alors, dit-il, & de mérite ſe cachoient pour être moins expoſés aux perſécutions; *nè noti, & cogitati periclitarentur*, & que leur plus grand ſoin, comme il dit peu aprés, étoit d'échapper à la mémoire du Prince; *ut è memoriâ Principis elaberentur.*

Non-

Digitized by Google

(1) *Nondum biennium compleramus*, (2) *in officio laborioſiſſimo & maximo, cùm Tu nobis, Optime Principum, fortiſſime Imperatorum, Conſulatum obtuliſti, ut ad ſummum honorem gloria celeritatis accederet. Tantum inter te, & alios Principes intereſt, qui beneficiis ſuis* (3) *commendationem ex difficultate captabant, gratioreſque accipientibus honores arbitrabantur, ſi priùs illos deſperatio & tædium, & ſimilis repulſæ mora, in notam quandam pudoremque vertiſſent.*

Nous n'avions pas encore paſsé deux années, dans un employ trés laborieux & trés grand, lorſque Vous le meilleur des Princes, & le plus vaillant des Empereurs, nous offrîtes le Conſulat, afin d'ajoûter à cet honneur ſupréme la gloire de l'avoir ſi promptement. Tant il y a de différence, entre Vous & les autres Princes, qui ne cherchoient à rendre leurs bienfaits recommandables, que par des difficultés, & s'imaginoient que les emplois ſeroient plus agréablement reçûs, lorſque le deſeſpoir, l'ennuy, & un délay ſemblable au refus, les auroient changés en une eſpéce d'ignominie & de honte.

[1] *Nondum biennium compleramus.*) Lipſe ſe donne ici la peine de faire bien des examens pour fixer le tems de ces deux années qu'avoit duré cet emploi ; ceux qui ſeront curieux de cette vérité Chronologique pourront y avoir recours.

[2] *In Officio laborioſiſſimo, & maximo.*) Le même dit, que c'étoit la charge de Préfet du Tréſor, dont Pline parle dans une de ſes lettres, où il ſe plaint de ce qu'en cet emploi, il lui falloit écrire un grand nombre de lettres, mais où les belles lettres n'avoient point de part ; *ſcribo plurimas, ſed illiteratiſſimas litteras.*

[3] *Commendationem ex difficultate captabant.*] Cet art de faire attendre, ſi connu dans les Cours, & qui, comme dit Lipſe, l'étoit fort de ſon tems, *ars nec ignota noſtris Aulicis.* Pline qui a déja loüé ailleurs comme quelque choſe de divin, la facilité, & la promptitude de Trajan à faire des graces, cenſure ici d'autant plus vivement ces autres Princes, qui à force de faire attendre trouvoient le ſecret de deſobliger, lorſqu'ils accordoient ce qu'on leur avoit demandé

Digitized by Google

mandé. Tant il eſt vrai, qu'une longue attente, comme dit Polybe, eſt toujours fâcheuſe en toutes choſes. *Adeò omnibus in rebus moleſta ſemper expectatio eſt*;

[4] *Similis repulſæ mora.*) Parceque les longs délais non ſeulement reſſemblent fort au refus, mais diminuent notablement le plaiſir du bienfait, quand on vient à le recevoir; Car s'il eſt vrai que celui qui donne promptement, donne le double; *qui citò dat, bis dat*, il faut bien par la régle des contraires, que celui qui donne tard, ne donne que la moitié. Une vérité ſi claire, & ſi évidemment utile aux intérêts auſſi bien qu'à la gloire des Princes, fait voir la fauſſeté de l'eſprit de Tacite, de Machiavel, & de Gracien, qui n'ont pas manqué de dire tout le contraire; ce dernier ſurtout, qui prononce hardiment, & d'un ton d'Oracle * dans le livre qui porte ce tître en Eſpagnol, que le deſir s'échauffe à meſure que croît la repugnance, & que le vrai ſecret d'arriver à ſes fins, eſt de tenir toûjours les gens dans la dépendance; fondé ſans doute ſur ce que Tacite, [qui ſelon lui n'à pas écrit avec de l'ancre, mais avec la ſueur précieuſe de ſon vigoureux eſprit] avoit déjà prononcé: Qu'une choſe que l'on a long-tems attenduë, en paroît meilleure; & qu'il faut donner tard ce qu'on ne peut plus ôter, *deſiderata diù res in majus accipitur*: *Tardè concedere quod datum non adimeretur*; ſans s'appercevoir, quant à la prémiére maxime, que ſi une longue attente peut rendre une choſe plus agréable, ce ne peut jamais être que des choſes qui ne dépendent point de la volonté d'un autre; mais qu'en celles-ci il eſt hors de doute, pour peu qu'une perſonne ait de l'honneur, qu'elle s'impatiente & s'irrite contre ceux qui refuſent ſi long-tems, que la choſe en eſt par conſéquent beaucoup moins agréable; & qu'il y a même une eſpéce de honte, comme dit Pline, à l'accepter aprés de ſi longs délais, *in notam quandam, pudoremque*; puiſque c'eſt une marque qu'on la doit bien plus à ſes importunités qu'à ſon mérite. Quant à la ſeconde Maxime, (qu'il faut donner tard, ce que l'on ne peut plus ôter) c'eſt une autre fauſſeté encore plus évidente que la prémiére; puiſqu'il eſt clair que les Princes qui donnent, ne manquent jamais de moïens, non ſeulement d'ôter ce qu'ils ont donné, mais de punir encore ceux qu'ils trouveroient aprés indignes de leurs graces; & qu'ainſi non ſeulement les Princes, mais tous ceux qui peuvent en faire, ſeroient bien malavisés, ſi ſelon cette fauſſe politique, ils venoient à perdre preſque tout le mérite de leurs bienfaits, à force de les faire attendre. On peut a joûter à cela, qu'un des plus grands admirateurs de la politique

de

* *Oraculo Manual* en françois *Homme de Cour.*

Digitized by Google

de ces Ecrivains, qui en a aſſés étudié les Maximes, pour vouloir les enſeigner aux autres, & ſur-tout aux gens de Cour, avoüe neantmoins dans ſon Epître dedicatoire, d'avoir eu une trés mauvaiſe fortune à la Cour d'un Roy qui ſe piquoit de recompenſer ſi magnifiquement le mérite & l'habileté : D'où l'on peut conclurre, que les maximes de ces Auteurs dont il étoit tant imbibé, étoient toutes fauſſes & trompeuſes, & qu'il ſe ſeroit beaucoup mieux trouvé, s'il avoit étudié & ſuivi celles de Pline, qui leur ſont plus oppoſées qu'un Pole n'eſt à l'autre Pole.

Obſtat verecundia, quominus percenſeamus, quo utrumque noſtrûm teſtimonio ornaris, ut (1) *amore recti, amore Reipublicæ priſcis illis Conſulibus æquaveris : Meritò necne, neutram in partem decernere audeamus ; quia* (2) *nec fas eſt affirmationi tuæ derogare, & oneroſum confiteri vera eſſe, quæ de nobis, præſertim tam magnifica, dixiſti. Tu tamen dignus es, qui eos Conſules facias, de quibus poſſis iſta prædicare.*

La modeſtie nous empêche, de rapporter ici le témoignage dont vous nous honorâtes tous deux, en nous égalant à ces anciens Conſuls, par nôtre amour pour la juſtice & pour la République : Si nous le méritons ou non, c'eſt ce que nous n'oſerions décider ; car il n'eſt point permis de contredire à ce que vous avés affirmé, & ce ſeroit pour nous une confeſſion trop onereuſe, de reconnoître pour vrais les éloges magnifiques que vous avés faits de nous. Ce qu'il y a de sûr, c'eſt que vous êtes digne de faire des Conſuls, de qui vous puiſſiés dire les mêmes choſes.

[1] *Amore recti, amore Reipublicæ priſcis illis Conſulibus æquaveris.*] Pline fait ici en deux mots le plus grand, & le plus bel éloge qu'on pût faire de ces anciens Conſuls, en faiſant conſiſter leur plus grand mérite, dans l'amour de la juſtice & du bien public. C'eſt ce qui a toûjours fait le caractére des plus honnêtes gens, & celui entr'autres de Phocion & des deux Catons, leſquels au rapport de Plutarque ne prenoient inimitié quelconque à l'encontre de leurs Ci-
„ toïens, pour different qu'ils euſſent avec eux ; ains ſe rendoient ſeule-

„ ſeulement incapables & inexorables, où il étoit queſtion d'abandonner ou d'offenſer le public. Caton d'Utique ſur-tout en a donné de beaux exemples, lorſqu'il ſe déclara des prémiers contre Cèſar, contre Catilina, & contre Metellus, & principalement lorſqu'il refuſa, comme dit le même Hiſtorien, ſes deux filles à Pompée par la même raiſon que bien d'autres les lui auroient accordées, c'eſt à dire à cauſe de ſon trop grand pouvoir; en diſant, qu'il n'avoit garde de lui donner des ôtages contre la liberté publique, ce qui ne l'empêcha pas de ſe ranger enſuite de ſon parti, dés qu'il crût pouvoir mieux la défendre avec lui.

[2] *Nec fas eſt affirmationi tuæ derogare.)* La politeſſe de Pline, qui n'oſe contredire aux éloges que Trajan avoit faits de lui, & de ſon Collégue, paroît aſſés ſemblable à celle que Mr. Dacier a remarquée dans Horace; lorſqu'il ne veut point s'appeller heureux, d'avoir eu Mécénas pour ami, parcequ'en imputant cela à bonheur, il auroit fait tort au goût & au diſcernement de Mécénas: En effet dit Mr. Dacier, les grands Seigneurs ne devant avoir des amis que par choix, on ne ſçauroit vanter dans ces ſortes d'occaſions ſa bonne fortune, qu'aux dépends de celui qui en eſt l'auteur, & en ſuivant comme on fait aujourdhui, une maxime toute opposée, nous montrons bien, que nous ſommes fort éloignés de ce goût là; Mais ce n'eſt pas la ſeule choſe, ajoûte-t'il, où nôtre politeſſe ſoit fauſſe. La Bruyere, parlant de cette qualité ſi vantée dans le monde & ſi peu connuë, dit qu'il faut trés peu de fonds pour la politeſſe dans les maniéres, & beaucoup pour celle de l'eſprit; & c'eſt apparemment faute de faire cette diſtinction, que bien des gens s'imaginent, que les Modernes ſont généralement plus polis que n'étoient les anciens; ne s'apercevant pas, que s'il le ſont peut-être un peu plus dans l'extérieur, ils le ſont, ſelon l'avis de pluſieurs Modernes mêmes, d'autant moins intérieurement; & que ſi on faiſoit une ſérieuſe attention, au paralléle que ce nouveau Théophraſte fait entre quelques uſages des Anciens, & quelques-uns des Modernes, peut-être ſeroit-on forcé d'avoüer, qu'à cette politeſſe prés qui régarde l'habillement, la nourriture, & le Cérémonial, & qui n'eſt dans le fond qu'un plus grand éloignement de la ſimplicité, & une preuve que les anciens s'habilloient, & ſe nourriſſoient un peu plus groſſierement, & ne ſe nommoient que par leurs noms, ils ne leur cédoient en rien à l'égard même des dehors, & des maniéres; & qu'ils ſeroient au contraire fort ſcandaliſés, s'ils voïoient dans la Capitale d'un grand Royaume, Ville pourtant merveilleuſe, dit cet

Au-

Digitized by Google

Auteur, n'y avoir ni places publiques, ni bains, ni fontaines, ni portiques, ni Amphithéatres; tout le cours de la vie ſe paſſer preſqu' à ſortir de ſa maiſon, pour aller ſe renfermer dans celle d'un autre; d'honnêtes femmes, qui ne ſont ni marchandes, ni hôteliéres, avoir leurs maiſons ouvertes à tous ceux qui payent pour y joüer, ou pour y manger; le peuple ne paroître dans la Ville, que pour y paſſer avec précipitation, toûjours farouche, & allarmé par le bruit des chars qu'il faut éviter, & qui s'abandonnent au milieu des rües, comme on fait dans une lice pour remporter le prix de la Courſe; les Citoïens en pleine paix entrer dans les Temples, aller voir des femmes, ou viſiter leurs amis, avec des armes offenſives, & avoir preſque tous à leurs côtés de quoy pouvoir d'un ſeul coup en tüer un autre. Un Moderne Anonime ajoûte à propos de ces uſages, qui auroient paru autrefois ſi barbares, que ſi les Héros d'Homére ne ſe battent point en duel, auſſi-tôt qu'ils ſe ſont quérellés, c'eſt qu'ils n'avoient pas pris les loix ſur le point d'honneur, des Gots & des Vandales; que les Grecs & les Romains d'autrefois penſoient, qu'une injure dite ſans fondement, ne deshonoroit que celui qui la proféroit, & que ſi elle étoit fondée, il n'y avoit d'autre voïe de la reparer que de ſe corriger; & que les peuples polis d'alors ne s'étoient pas encore aviſés, qu'un combat ſingulier, dont le hazard, ou l'eſcrime doit décider, fût un bon moïen de ſe juſtifier; puiſque l'avantage qu'on y remporte, prouve ſeulement qu'on eſt meilleur gladiateur que ſon adverſaire, mais non pas qu'on ſoit exempt du vice dont on a été taxé. A quoi ſi on ajoûte les maniéres Cavalieres & peu reſpectueuſes, qui ſe ſont introduites, & qui ne font qu'augmenter, dans une grande partie de l'Europe à l'égard du beau ſexe, on ſera contraint d'avoüer, que tout l'avantage à l'égard même de la Politeſſe extérieure, eſt pour les anciens; que les tems paſsés ſont ceux qu'il faut appeller civils & polis; & qu'il n'y en eût jamais de plus groſſiers, de plus incivils, & de plus barbares, que ceux d'à préſent; ſur-tout dans les Païs où regne le jeu qui ſemble en effet n'avoir été introduit qu'afin d'autoriſer toute ſorte de groſſiereté, & d'impoliteſſe, & ſuppléer par ce moïen à l'eſprit que l'on n'a pas, pour fournir à une honnête & agréable converſation; ainſi que les ignorants, comme a dit Platon, avoient introduit la Muſique à leurs repas, parcequ'ils n'étoient pas capables de s'entretenir. Le Spectateur qui ne ceſſe de déclamer contre la fauſſe politeſſe du ſiécle, ſur-tout où les aiſes & les richeſſes abondent, dit que bien des gens aujourd'hui ſe croïent fort polis, parcequ'ils diſent toute autre choſe que ce qu'ils penſent, en faiſant paſſer la

franchiſe pour une groſſiereté, le menſonge & les fauſſetés pour des complimens ; n'étant que trop vrai, que ç'a toûjours été le propre de la proſpérité, comme dit Mr. Dacier, de corrompre également les mœurs & les plaiſirs, en banniſſant de partout la ſimplicité, ſans laquelle il n'y a plus ni ſocieté, ni amour, ni politeſſe.

Tribuas veniam, quòd inter hæc beneficia tua gratiſſimum eſt nobis, quòd nos rursùs Collegas eſſe voluiſti. Ità charitas mutua, ità congruens tenor vitæ, ità una eademque ratio propoſiti, poſtulabat; cujus ea vis, (1) *ut morum ſimilitudo concordiæ noſtræ gloriam minuat, ac perindè ſit mirum, ſi alter noſtrûm à Collegâ, ac ſi à ſe ipſo, diſſentiat.*

Pardonnés-nous pourtant, ſi de tous vos bienfaits, le plus agréable à nos yeux eſt d'avoir voulu que nous fuſſions derechef Collégues. Une affection réciproque, un même genre de vie, des maximes ſemblables l'exigeoient ; ce qui eſt cauſe, que la reſſemblance de nos mœurs diminue la gloire de nôtre union ; & qu'il ſeroit preſqu'auſſi ſurprenant, que l'un de nous ne fût pas d'accord avec l'autre, que s'il ne l'étoit pas avec lui-même.

(1) *Ut morum ſimilitudo concordiæ noſtræ gloriam minuat.*] Pline dit que la reſſemblance des mœurs, c'eſt à dire des bonnes, diminue la gloire de l'amitié ; parcequ'avec les mêmes mœurs, on a preſque néceſſairement les mêmes inclinations, & que l'union s'enſuit alors comme forcée & néceſſaire. C'eſt ce qui lui a auſſi fait dire dans ſes Lettres, que rien n'eſt plus propre à faire naître l'amitié, que cette reſſemblance. Deſcartes dit qu'il n'eſt pas même beſoin d'une longue fréquentation, pour lier d'étroites amitiés, lorſqu'elles ſont fondées ſur la vertu ; que rien ne porte plus les hommes à une mutuelle bienveüillance, que la conformité de leurs penſées, & que les inclinations, qui ont leur ſource dans l'eſprit, ſont toûjours réciproques, ce qui n'arrive pas aux autres ; & Mr. de Sacy, dans ſon Traitté de l'amitié, dit que la vertu ſeule a droit d'en former les nœuds ; ce qui étant poſé, il paroit clairement, que ſi l'amitié eſt fort rare dans le monde, c'eſt que la vertu l'eſt auſſi ; & qu'on ne peut par conſéquent jamais eſpérer de voir croître le nombre des amis, tant que l'on ne verra pas croître le nombre des vertueux. Il paroit même aſsés ſuperflu d'examiner, comme cet Auteur a fait, ſi la conformité

mité d'humeur eſt néceſſaire, pour lier des amis; puiſque les défauts de l'humeur, ſe pouvant corriger par la raiſon, il s'enſuit que les plus raiſonnables ne peuvent guéres être de differente humeur, à la vivacité prés & le flegme, où il n'y a rien ou bien peu à corriger, & dont la diverſité eſt la ſeule peut être qui bien loin de faire obſtacle à l'amitié, peut encore mieux en réveiller, & en entretenir les agréments. Car pour l'humeur ſouple & complaiſante, telle que Moliére la donne à Philinte, comme elle approche un peu trop de la flattérie [quoiqu'en veüille dire l'Auteur de la lettre qui eſt à la tête de cette piéce] il ne ſemble pas qu'elle puiſſe être ſoufferte, bien loin d'être agreée, par un homme auſſi sévére qu'Alceſte; y aïant même apparence que le Poëte ne l'a fait ainſi, que pour en mieux relever le mérite de ſon Héros; & pour les bilieux, les bruſques, les contrariants, & les mélancoliques, qui ſont les quattre autres ſortes d'humeurs dont parle Mr. de Sacy, comme il ne ſont pas ordinairement des plus raiſonnables, il ne paroît pas qu'ils puiſſent jamais être du gout de ceux, qui n'aimeroient que la paix, la douceur, la vérité, & la joye; ce qui ſuffit pour empêcher que l'amitié ne puiſſe pas du moins être réciproque; comme on le voit en celle de Philinte, qui eſt en effet toute de ſon côté: L'on pourroit ajoûter ſans aucun mérite; n'étant pas ſurprenant que l'ami du genre humain, le ſoit auſſi d'un Alceſte, auquel on ne peut dans le fond reprocher autre choſe, que de pouſſer un peu trop loin la raiſon, & la franchiſe, qui eſt un Caractére, ou ſi l'on veut un défaut, dont on pourroit dire, comme le Cardinal de Retz a dit de quelqu'autre: C'eſt un défaut, mais il eſt beau, mais il eſt rare, & tel que le bon ſens de Plutarque en auroit ſans doute honoré l'antiquité avec joye, & avec d'autant plus de juſtice, que les Philintes ſe trouveront toûjours à milliers dans le monde, & qu'à peine y trouvera t'on quelques Alceſtes.

Non ergò temporarium & ſubitum eſt, quòd uterque Collegæ Conſulatu, tanquàm iterùm ſuo gaudet; niſi quòd tamen, qui rurſus Conſules fiunt, bis quidem, ſed temporibus diverſis, obligantur: Nos duos Conſulatus

Il n'eſt donc ni extraordinaire ni ſurprenant, que chácun de nous ſe réjoüiſſe du Conſulat de ſon Collégue, comme s'il l'avoit reçû deux fois lui-même; avec cette différence pourtant, que ceux qui ſont de nouveau faits Conſuls,

latus, accipimus ſimul, ſimulque gerimus, (1) *alterque in altero Conſules, ſed iterùm & pariter ſumus.*

le ſont à la verité deux fois, mais en différent tems, au lieu que chacun de nous reçoit & exerce deux Conſulats à la fois, & qu'étant Conſuls l'un en la perſonne de l'autre, nous le ſommes chacun deux fois & en même tems.

(1) *Alterque in altero Conſules, ſed iterùm, & pariter ſumus)* Quelque ingenieuſe & ſubtile que paroiſſe cette penſée (qui eſt apparemment une de celles qui ont donné lieu à quelques uns, de mettre fort indignement ce Panegyrique au nombre de ces ouvrages qui ſont tout remplis de jeux de mots & de pointes, comme ceux de Martial, & autres) on peut bien aſsûrer qu'elle n'en eſt pas moins ſolide; puiſqu'il eſt hors de doute, que celui qui voit dans ſon ami, un bien & un honneur qu'il poſséde lui même, le voit & le ſent véritablement comme redoublé en lui même: Auſſi Pline dit-il dans ſes Lettres, qu'il croioit joüir des biens qu'il n'avoit pas, quand il ſçavoit que ſes amis en joüiſſoient: Le Spectateur pouſſe cela au de là même de l'amitié; & dit que celui qui ſçait modérer ſes déſirs par la raiſon, redouble tous les innocents plaiſirs de la vie; qu'il regarde comme des faveurs & des acquiſitions nouvelles, tout le bien qu'il poſséde en commun avec le reſte des hommes; & que loin d'être le rival de perſonne, il ſouhaite du bien à tout le monde, & voit avec plaiſir la proſpérité des autres. Sentiment d'autant plus raiſonnable, que le commandement d'aimer ſon prochain, comme dit Mr. Boſſuet, auſſi bien que le commencement de l'oraiſon Dominicale, oblige tous les hommes à ſe conſidérer comme fréres, & à s'aider les uns les autres, comme étant tous membres d'un même Corps. Plus ces caractéres ſont heureux, de participer ainſi par leur bon naturel aux plaiſirs & au bien des autres, plus ſont à plaindre ceux qui en ont un tout opposé, & dont on pourroit ſouvent dire, ce que Pub. Scipion dit une fois d'un certain Mutius qu'il voïoit plus triſte qu'à l'ordinaire, qu'il parieroit, ou qu'il lui étoit arrivé quelque malheur, où qu'il étoit arrivé quelque bonheur à quelqu'autre, *aut Mutio, inquit, neſcio quid mali acceſſit, aut neſcio cui aliquid boni.* Tant il eſt vrai, comme dit un vieux Proverbe, que l'envie ou l'envieux n'a jamais un beau jour; *invidia non habet dies feſtos.*. Quoique ce que l'on vient de dire en faveur de cette penſée de Pline, faſſe aſsés voir, qu'il n'y a que ceux

qui

qui ne connoiſſent point la force de la véritable amitié, ni même celle du bon naturel, qui puiſſent la trouver trop recherchée ; On en ſera peut-être encore plus perſuadé, ſi l'on ajoûte ici qu'il y en a une toute ſemblable dans Ovide, qu'aucun cependant ne s'eſt encore avisé de critiquer, lorſqu'il écrit à Græcinus pour le félicitet ſur ce qu'il avoit été fait Conſul, & ſur ce que ſon frére devoit l'être l'année d'aprés, en lui diſant qu'ils ſeroient ainſi tous deux Conſuls deux fois, l'un en la perſonne de l'autre ; *Sic tu bis Conſul fueris, ſic bis Conſul & ille* ; Cette autorité, jointe aux raiſons qu'on a alleguées ici & ailleurs pour la défenſe de ces ſortes de penſées, fait toûjours mieux voir qu'il y a des ſentimens dans les anciens, & ſurtout dans Pline, deſquels il faut juger par le cœur, encore plus que par l'eſprit. Néceſſité qui ne ſe trouve véritablement pas dans la plus part des Modernes, qui ſe piquent bien moins d'être ſimples & naturels, que bons Politiques, pour plaire & ſe conformer au goût du tems.

Illud verò quàm inſigne? quod nobis Præfectis ærario, Conſulatum antequàm ſucceſſorem dediſti. Aucta eſt dignitas dignitate, nequè continuatus tantùm, ſed geminatus eſt honor; ſinemque poteſtatis alterius, tanquàm parùm eſſet excipere, prævenit: Tanta tibi integritatis noſtræ fiducia fuit, ut non dubitares, te [1] *ſalvâ diligentiæ tuæ ratione eſſe facturum, ſi nos poſt maximum officium, privatos eſſe non ſineres.*

Mais quel inſigne bienfait n'eſt-ce pas, de nous avoir donné le Conſulat, avant de nous nommer un Succeſſeur à la Charge de Préfet du Thréſor ? Il a entaſſé dignité ſur dignité, il ne nous a pas ſeulement continués les honneurs, mais il les a redoublés ; & comme ſi c'étoit peu d'attendre la fin d'un Employ pour en avoir un autre, il l'a prévenue: Telle eſt l'opinion que vous avés de nôtre intégrité, que vous n'avés pas crû déroger à vôtre exactitude, en ne ſouffrant pas qu'aprés un ſi grand Employ nous démeuraſſions hommes privés.

(1) *Salvâ diligentiæ tuæ ratione.*] Pline dit que Trajan ne croïoit pas de manquer à ſon attention pour le public, en continuant, ou plûtôt en redoublant les honneurs, & le pouvoir à ces deux hommes ; parcequ'apparemment la prudence ne vouloit pas que l'on en uſât

usât ainſi avec bien d'autres, qui moins modeſtes que Pline & ſon Collégue s'en ſeroient enorgueïllis: D'ailleurs il paroît que quand quelqu'un s'eſt montré digne des emplois qu'il a eus, il eſt même du ſervice public de les lui continuer, ou de lui en donner d'autres; puiſqu'une plus longue expérience le mettra certainement en état de s'en acquitter toûjours mieux.

Quid quod eundem in annum Conſulatum noſtrum contuliſti? Ergò non alia nos pagina, quàm te Conſulem accipiet, & noſtra quoquè nomina addentur (1) *Faſtis, quibus ipſe præſcriberis. Tu Comitiis noſtris præſidere, tu nobis* (2) *ſanctiſſimum illud Carmen præire dignatus es. Tuo judicio Conſules facti ſumus, tuâ voce renunciati ſumus, ut idem honoribus noſtris ſuffragator in Curiâ, in Campo declarator exiſteres.*

Que diray je de ce que vous nous avés déferé le Conſulat dans la même année du vôtre? Nous ſerons donc marqués Conſuls dans la même page que vous, & nos noms auront leur place dans les Faſtes au deſſous du vôtre. Vous avés daigné préſider à nos Comices, & nous y ſuggérer l'Hymne Sacré. Faits Conſuls par vôtre choix, nous avons été proclamés tels par vôtre bouche; enſorte que Vous qui aviés été nôtre promoteur au Sénat, avés été nôtre proclamateur au Champ de Mars.

(1) *Faſtis quibus ipſe præſcriberis.*] Dans le livre des Faſtes, où Lipſe dit que Trajan étoit écrit en qualité de prémier Conſul de l'année; *in capite libri ut primus anni Conſul*. Calepin dit qu'outre tout ce qui arrivoit dans l'année au Peuple Romain, on écrivoit encore dans ce livre toutes les feſtes que l'on célébroit, & leur cauſe; *Cauſæ feſtivitatum explicabantur.*

(2) *Sanctiſſimum illud Carmen.*] L'Hymne que l'on chantoit, comme dit Lipſe, pour implorer l'aſſiſtance des Dieux tutelaires; & que Patarol ſemble avoir traduit aſsés improprement par *quella venerabile diceria*. Furetiére dit que chés les Romains, les Hymnes étoient ordinairement composés de trois couplets ou ſtances, dont la prémiere s'appelloit Strophe, la ſeconde Antiſtrophe, & la derniere Epode, & qu'ils étoient diſtingués du Thréne, en ce que l'Hymne eſt un Cantique de joye rempli de loüanges, & le Thréne un Can-

Cantique lugubre, qui ne contient que des lamentations.

Nam quòd eum potiſſimùm (1) *menſem attribuiſti, quem tuus Natalis exornat, quàm pulcherrum nobis!* (2) *quibus edicto*, (3) *quibus ſpectaculo celebrare continget* (4) *diem illum triplici gaudio lætum, qui Principem abſtulit peſſimum, dedit optimum, melioremque optimo genuit. Nos ſub oculis tuis auguſtior ſolito Currus accipiet: Nos inter ſecunda omina, & vota certantia, quæ præſenti tibi conferentur, vehemur alacres, & incerti ex utrâ parte major auribus noſtris accidat clamor.*

D'ailleurs quel bonheur pour nous, de nous voir Conſuls, dans ce mois principalement que vôtre naiſſance a rendu ſi illuſtre? Ce ſera donc à nous de célébrer par un édit & par des ſpectacles, ce jour qui nous donne trois ſujets de joïe, qui nous a délivré d'un trés mauvais Prince, qui en a donné un trés bon, & qui a vû naître le meilleur de tous. Un Char plus magnifique qu'à l'ordinaire viendra donc nous prendre à vos yeux: Parmi les préſages, & les vœux qui ſe feront pour vous à l'envi, & en vôtre préſence, nous ſerons trainés dans ce char pleins de joïe & incertains de quel côté viennent les acclamations les plus fortes.

(1) *Menſem, quem tuus natalis exornat.*) Lipſe dit que c'étoit le mois de Septembre, dans lequel les fêtes que l'on faiſoit pour la naiſſance de Trajan, donnoient encore plus de luſtre au Conſulat de ces deux Conſuls; *nempè Septembrem, in quo decus adjici poſſet noſtro Conſulatui.*

[2] *Quibus edicto.*] Parceque c'étoit au Conſul à ordonner par un Edit la célébration de ces fêtes; *à Conſule Imperatoris nativitas celebranda indicebatur.*

[3] *Quibus ſpectaculo.*) Spectacles ou jeux publics qui ſe faiſoient dans le Cirque, le jour de la naiſſance du Prince; coutume qui avoit commencé, comme dit Lipſe, du tems d'Auguſte, & qui avoit toûjours continué du depuis, *de more jam indè ab Auguſto.*

[4]

[4] *Diem triplici gaudio lætum.*] Jour heureux & agréable, par la mort de Domitien, par l'élection de Nerva, & par la naiſſance de Trajan.

Super omnia tamen prædicandum videtur, (1) *quòd pateris Conſules eſſe quos feciſti*; *quippè nullum periculum*, *nullus ex Principe metus*, *conſulares animos debilitat & frangit. Nihil invitis audiendum*, *nihil coactis decernendum erit. Manet*, *manebitque honori veneratio ſua*, *nec ſecuritatem autoritate perdemus*; *ac ſi quid fortè ex Conſulatûs faſtigio fuerit diminutum*, (2) *noſtra hæc erit culpa*, *non ſeculi. Licet enim*, *quantùm ad Principem*, *licet tales Conſules agere*, *quales antè Principes erant.*

Mais ce qui me paroît ſurtout digne de loüange, c'eſt que vous ſouffrés, que ceux que vous avés fait Conſuls, le ſoient véritablement; car il n'y a point de crainte du Prince, qui affoibliſſe, & abbatte le courage que doivent avoir des Conſuls; Il ne nous faudra plus rien entendre malgré nous, rien ordonner par force: La vénération qui eſt deuë à nôtre dignité, dure & durera, ſans que nôtre autorité nuiſe à nôtre ſeureté; & ſi jamais le Conſulat vient à décheoir de ſa grandeur, ce ſera nôtre faute & non pas celle du ſiécle. Car pour ce qui regarde le Prince, il permet aux Conſuls d'être tels qu'ils étoient avant qu'il y eût des Princes.

(1) *Quod pateris Conſules eſſe quos feciſti.*] Loüange d'autant plus grande pour cet Empereur, que les Conſuls, ſous Domitien & autres Princes qui l'avoient précédé, loin de faire les fonctions de Conſuls, comme ils faiſoient ſous Trajan, à peine pouvoient ils en porter le titre.

[2] *Noſtra hæc erit culpa non ſeculi.*) Parce qu'il n'arrive que trop, même ſous les Princes les mieux intentionnés du monde, que les Miniſtres ou par foibleſſe, ou par leur mauvais Génie, ne font pas toûjours ce qui ſeroit le meilleur, & pour le Prince, & pour le Public; & c'eſt pourquoi c'eſt un commun avis, que le plus grand ſouhait que l'on puiſſe faire à un Souverain, c'eſt de lui ſouhaiter des Miniſtres qui ſçachent accorder enſemble ſes interêts, & ſa gloire;

ſans

ſans s'imaginer pourtant, que cet interêt & cette gloire puiſſent jamais être ſéparables du bien public: Erreur qui, comme dit Mr. de la Fare dans ſes Memoires, a été la cauſe de l'abbaiſſement d'un grand Roi, & d'un grand Roïaume.

Ullamne tibi pro beneficiis referre gratiam parem poſſumus, niſi tamen illam, [1] *ut ſemper nos meminerimus Conſules fuiſſe, & Conſules tuos; ea ſentiamus, ea cenſeamus, quæ Conſularibus digna ſunt; ità verſemur in Republicâ, ut credamus eſſe Rempublicam; non conſilium noſtrum, non operam ſubtrahamus;* (2) *nec disjunctos nos, & quaſi dimiſſos Conſulatu, ſed quaſi adſtrictos & devinctos, putemus; eundemque locum laboris & curæ, quem reverentiæ dignitatiſque teneamus.*

Que pouvons nous faire qui égale vos bienfaits, ſi ce n'eſt de nous ſouvenir toûjours d'avoir été Conſuls, & de l'avoir été de vôtre main; de penſer & de juger d'une maniere digne de perſonnes Conſulaires; de vivre dans la République, en gens qui croïent que la République exiſte; de lui conſacrer nos conſeils, & nos travaux; de penſer que nos obligations, bien loin de finir avec le Conſulat, en ſont au contraire plus grandes & plus fortes; & de croire enfin, que le travail & les ſoins ne ſont pas moins attachés à ce poſte que le reſpect & la dignité.

[1] *Ut ſemper meminerimus Conſules fuiſſe, & Conſules tuos.*) Belle leçon pour ceux que les Princes ont honorés de quelque grande dignité, de ſe montrer toûjours dignes de leur choix, pour la reputation des Princes mêmes, autant que pour la leur propre.

[2] *Nec disjunctos nos, & quaſi dimiſſos Conſulatu, ſed quaſi adſtrictos & devinctos putemus.*) Plutarque dit auſſi d'Ariſtide & de Caton, ce que Pline dit ici de lui même, & de ſon Collégue; c'eſt à dire, qu'ils ne ſe croïoient pas moins obligés de ſervir le Public, quand ils ſortoient de Magiſtrature, que quand ils y entroient; „ ajoûtant, que même le grand âge ne doit exempter perſonne de „ cette obligation, puiſqu'un bon Conſeil vaut mieux que pluſieurs „ mains, & qu'ainſi rien n'empêche les vieilles gens de pouvoir ſer„ vir le public, ſoit de bonnes paroles, de bons Conſeils, de „ liberté, & autorité de franchement parler: Car ce ne ſont pas, „ dit-il, les pieds & les mains, ni toute la force du corps ſeule-

„ ment qui ſont parties & bien de la choſe publique ; ains ſont prin-
„ cipalement l'ame, & les beautés d'icelle, comme la juſtice, la tem-
„ pérance, & la prudence, leſquelles ainſi que le fruit d'un arbre,
„ viennent tard à leur perfection. Le même dit que c'eſt en ce ſens
„ qu'il faut redreſſer en mieux, & ramener le dire de Thucidide à
„ la vérité, en ne croïant pas qu'il n'y ait que l'ambition ſeule qui
„ ne vieilliſſe point en l'homme, mais qu'il y a auſſi la ſociabilité
„ de vouloir verſer & vivre en compagnie, & la civilité de vou-
„ loir entendre, & ſe mêler des affaires, pour ſervir ſes Concitoïens
„ & ſon païs. Un tel zéle eſt même d'autant plus loüable & plus
utile, que quand on a cultivé la vertu dans toute la ſuite de la vie,
on en recüeille, comme diſoit Caton, de merveilleux fruits dans la
vieilleſſe, qui eſt la ſeule qui faſſe en nous, ce que la raiſon n'a pas
la force de faire dans un autre âge ; Auſſi a-ce toûjours été une coû-
tume fort générale, d'appeller au Conſeil les Vieillards expérimentés,
& les paſſages, dit Mr, Boſſuet, en ſont innombrables dans l'Ecri-
„ ture Sainte : Amiot dit que s'il y a chemin gliſſant au monde,
„ c'eſt celui du maniement des affaires d'Etat à cauſe de la malice des
„ ſages fous, qui courent en foule aprés les charges publiques, ſans
„ vouloir ſouffrir que les gens d'honneur y entrent ; craignant d'être
„ puis aprés rangés à quelque raiſon. C'eſt pourquoi le motif qui doit
obliger les ſages, comme dit Boëce, à prendre le maniément des affai-
res publiques, c'eſt d'ôter aux méchants, les occaſions & la
puiſſance de nuire aux gens de bien, *ne improbis Urbium relicta guber-
nacula, peſtem bonis ac perniciem inferrent*. Quel embraſement, quel
déluge, dit-il, pourroit faire plus de ravage, qu'un méchant hom-
me revêtu des grandes dignités, & d'un grand pouvoir, *quæ incen-
dia, quod dilavium tantas ſtrages dederit*. A quoi on peut ajoûter
un autre danger plus grand encore, c'eſt que les gens de bien ne ſe per-
vertiſſent, s'ils voient les méchants autorisés ; au lieu que le fou
même, dit l'Ecriture, devient ſage, lorſqu'il voit punir les méchants,
Peſtilente flagellato Stultus ſapientior fit.

*In fine orationis, Præſi-
des Cuſtodeſque Imperii
Deos, ego Conſul pro rebus
humanis, ac te præcipuè,
Capitoline Jupiter, precor ;
ut beneficiis tuis faveas,
tantiſque muneribus addas
per-*

Prêt à finir ce diſcours, je
vous invoque, ò Dieux pro-
tecteurs & gardiens de cet
Empire, & vous principale-
ment Jupiter Capitolin ; je
vous prie comme Conſul au
nom du genre humain, d'être
fa-

perpetuitatem. Audisti quæ malo Principi precabamur, exaudi quæ pro dissimillimo optamus. Non te distringimus votis, non enim pacem, non concordiam, non securitatem, non opes oramus, non honores. Simplex cunctaque ista complexum (1) unum omnium votum est, salus Principis: Nec verò nova tibi injungimus; tu enim jam tunc illum in tutelam recepisti, cùm prædonis avidissimi faucibus eripuisti; (2) neque sine auxilio tuo, cùm altissima quæque quaterentur, hic qui omnibus excelsior erat inconcussus stetit; (3) Præteritus est à pessimo Principe, qui prateriri ab optimo non potuit.

favorable à vos bienfaits, & d'ajoûter à tant de graces une éternelle durée. Vous avés oüies nos imprécations contre un trés mauvais Prince, exaucés nos prieres pour un Prince trés different. Nous ne vous fatiguons point par trop de vœux; nous ne vous demandons, ni la paix au dehors ni l'union au dedans, nous ne vous demandons ni la seurété, ni les richesses, ni les honneurs. Nôtre seul & unique vœu, mais qui les comprend tous, c'est la conservation du Prince: Et en cela même, nous ne vous demandons rien de nouveau, puisque vous le prîtes déjà sous vôtre protection, lorsque vous l'arrachâtes à la fureur de ce monstre insatiable; car ce n'est pas sans vôtre secours, que le plus grand des hommes s'est soûtenu, tandis qu'on ne songeoit qu'à abbatre tout ce qu'il y avoit de plus grand. Un trés mauvais Prince a ainsi heureusement oublié, celui qui n'a pû l'être par un trés bon.

[1] *Unum omnium votum est salus Principis.*) Parceque rien n'est en effet plus aisé au Prince, que de faire que tous les vœux tendent à sa conservation, pour peu qu'il vüeille être utile à ses sujets; puisque c'est de sa conservation particuliére que dépend celle de tous les autres, & qu'en priant pour lui ils prient pour tous, ainsi qu'en usoient les Israëlites à l'égard de David: Ce qui étant hors de doute, comme aussi que l'union des Priéres est devant Dieu d'une grande efficace, & lui fait même, selon l'expression de Tertullien, une espéce de violence, *hæc vis Deo grata est*, quel plus grand avantage un

Souverain pourroit il eſpérer, que d'engager ſes ſujets, à prier tous unanimement & de bon cœur pour ſa conſervation.

(2) *Nequè enim ſine auxilio tuo inconcuſſus ſtetit.*] Plus il paroit, que Pline avoit une juſte cauſe d'attribuer à la faveur des Dieux la préſervation de Trajan, pendant que Domitien ne ſongeoit qu'à faire mourir tous les plus vertueux, plus on doit être choqué de l'indigne & ridicule flatterie de Tacite, qui veut auſſi tirer une preuve de la faveur des Dieux pour Tibére, de ce qu'une de ſes ſtatuës fût préſervée dans un incendie, qui brûla pluſieurs maiſons de Rome. *Cunctis circumflagrantibus, Tiberij effigies inviolata, tantum in Principem honorem Dij oſtenderint.* Comme ſi c'eût été, dit un traducteur Eſpagnol, une grande merveille, que le feu n'eût point endommagé une ſtatue de Marbre; C'eſt ſans doute par un effet de la même partialité qu'il a voulu faire accroire, que cet Empereur prophétiſa dans ſes derniers jours, en jettant, dit-il, des paroles qui faiſoient comprendre qu'il ſçavoit l'avenir; *jactis vocibus, per quas intelligeretur providus futurorum;* quoique la plus grande prédiction qu'il lui attribuë, ſoit une choſe que perſonne n'ignoroit; qui eſt que Caligula ſeroit ſon Succeſſeur; & que les paroles qu'il en rapporte dites à Macron, qu'il quittoit le Soleil couchant pour le levant ne ſoient autre choſe, qu'une preuve qu'il voioit bien que ſa vie & l'Empire même étoient entierement au pouvoir de ce Miniſtre, qui en décida en effet quand il le jugea à propos; car il n'eſt pas douteux, qu'au lieu de lui reprocher ſon ingratitude, il l'en auroit bien puni, s'il avoit pû & oſé le faire. Le ridicule des flatteries de ce grave Auteur, mérite bien, que pour faire voir à quel point ſon exemple peut aveugler les eſprits, on relève un peu ici celui où eſt tombé un de ſes Traducteurs,* dans ſon Epître dédicatoire, dans laquelle il oſe comparer l'action d'un Général, qui en abandonnant ſans néceſſité les habitants d'une grande & fameuſe Ville, à la merci de leurs Ennemis, eut la précaution de retirer de leurs mains le portrait du Roi ſous la protection duquel ils s'étoient mis, à celle de Germanicus, lorſque par une inſigne victoire, il recouvra ſur les Chéruſques les aigles Romaines qu'ils avoient enlevées à Varus, en maſſacrant ſes legions. Ce trait, qui confond ainſi le mérite de deux actions ſi opposées, peut bien ſuffire pour decouvrir à fond, quel eſt le caractére, ou plutôt qu'elle eſt la mediocrité de génie de ces ſortes de ſçavants, qui n'admirent que Tacite, & qui croïent ainſi que ce Bibliotequaire de Leon X. que c'eſt de lui qu'il faut tirer les plus grands enſeignemens non ſeulement pour les Princes, mais pour tout le genre humain.

* Amelot

(3) *Præteritus eſt à peſſimo Principe.*] Trajan, qui par un effet de

de la providence fut heureuſement negligé, ou oublié par Domitien, mais qui ne le fût pas par Nerva, qui s'acquit plus de gloire par ce ſeul choix qu'il n'auroit fait par bien des Victoires.

Tu clara judicii tui ſigna miſiſti, cùm proficiſcenti ad exercitum, tuo nomine, tuo honore ceſſiſti: Tu voce Imparatoris, quid ſentires locutus, Filium illi, nobis Parentem, (1) tibi Pontificem Maximum elegiſti. Quo majore fiduciâ, iiſdem illis votis, quæ ipſe pro ſe nuncupari jubet, oro & obteſtor, (2) SI BENE REMPUBLICAM, SI EX UTILITATE OMNIUM REGIT, primùm, ut illum nepotibus noſtris, ac pronepotibus ſerves; deindè, ut quandoque Succeſſorem ei tribuas, quem genuerit, quem formaverit, ſimilemque fecerit adoptato; aut ſi hoc fato negatur, in conſilio ſis eligenti, monſtreſque aliquem, quem adoptari in Capitolio deceat.

Vous marquâtes bien clairement combien vous lui étiés propice, en lui cédant vôtre nom & vos honneurs, lorſqu'il partit pour l'armée. C'eſt vous, qui exprimant vos ſentiments par la bouche de l'Empereur, choiſîtes un fils à Nerva, à nous un Pére, & un grand Pontife pour vous. Je vous prie donc & vous conjure, avec d'autant plus de confiance, & comme nôtre Prince ordonne qu'on prie pour lui, c'eſt à dire S'IL REGIT BIEN LA REPUBLIQUE, ET AVANTAGEUSEMENT POUR TOUS, prémiérement, que vous le conſerviés à nos neveux & arriére neveux, enſuite que vous lui donniés un Succeſſeur né de lui, qu'il ait formé, & rendu ſemblable à un qu'il auroit choiſi; ou ſi le deſtin s'y oppoſe, que vous l'aſſiſtiés dans l'élection qu'il fera, & lui indiquiés quelqu'un, qui mérite d'être adopté dans le Capitole,

(1) *Tibi Pontificem maximum.*] Parceque tous les Empereurs depuis Jules-Ceſar, avoient joint la juriſdiction ſpirituelle à la temporelle, en gardant la Charge de Grand Pontife avec la Souveraine intendance des choſes ſacrées, des ſacrifices, & du culte de la Religion; ce qui paſsa même aux Empereurs Chrêtiens juſqu'à Gratien,

tien, & Théodoſe, dont le prémier défendit qu'on lui donnât ce Tître, & l'autre abolit le Collége même des Pontifes avec tous les Prêtres païens. Mr. de Fontenelle dit que l'an 451. tout exercice de la Religion païenne fût enfin défendu ſous peine de la vie, par une Conſtitution des Empereurs Valentinien III., & Marcien; que le Tître de Souverain Pontife avoit ſervi aux Empereurs Chrêtiens, pour tenir encore plus dans le reſpect ce qui reſtoit de païens, & que peut-être auſſi n'euſſent ils pas été fâchés de ſe rendre chefs de l'Egliſe Chrêtienne, à la faveur de l'Equivoque.

(2) *Si benè Rempublicam, & ex utilitate omnium regit.)* Deux conditions que Trajan fit mettre aux priéres qu'on devoit faire pour lui, & qui ſont d'autant plus remarquables, qu'elles ne laiſſent aucun lieu de douter que cet Empereur ne fût lui même bien perſuadé, & pénétré de cette verité, que Mr. Boſſuet inculque ſi ſouvent: Que Dieu ne donne ſa puiſſance aux Rois & Souverains, que pour procurer le bien public, & être le ſupport du Peuple. C'eſt pour cela auſſi que Nehémie, qui avoit gouverné douze ans les Juifs, comme dit encore le même Auteur, ne prioit le Seigneur de ſe ſouvenir de lui en bien, que ſelon tout ce qu'il avoit fait pour ſon Peuple: *Memento mei Deus meus in bonum, ſecundùm omnia, quæ feci Populo tuo*; voïant bien que c'étoit de quoi il devoit principalement rendre compte.

Vobis, PATRES CONSCRIPTI, quantùm debeam, (1) *publicis etiam monumentis continetur.* (2) *Vos mihi in Tribunatu quietis, in Præturâ modeſtiæ, vos in iſtis officiis etiam, quæ è ſtudiis noſtris circà tuendos ſocios injunxeratis, cuncti conſtantiæ antiquiſſimum ... teſtimonium perhibuiſtis: Vos proximè deſtinationem Conſulatûs mei his acclamationibus approbaviſtis, ut intelligam, etiam atque etiam enitendum mihi, ut hunc conſenſum veſtrum complectar*

Pour vous, PERES CONSCRITS, il n'y a pas juſqu'aux monuments publics, qui ne marquent combien je vous dois: Vous avés tous rendu un précieux témoignage de ma tranquillité pendant mon Tribunat, de ma modération dans l'exercice de la Préture, de ma fermeté dans ces mêmes emplois à défendre ſuivant vos ordres la cauſe de nos Alliés: Vous avés dernierement approuvé ma deſtination au Conſulat, par des acclamations, qui me font connôitre

tur & teneam, & in dies augeam ; Etenim memini (3) *tunc veriſſimè judicari, meruerit quis honorem nec ne, cùm adeptus eſt.*

* * *

noître, qu'il n'eſt point d'effort que je ne doive faire pour mériter, pour conſerver, & augmenter de jour en jour l'eſtime, que marque un tel conſentement; car je ſçai que l'on ne juge jamais mieux ſi quelqu'un mérite un Employ, que lors qu'il l'exerce.

(1) *Publicis etiam monumentis.*] Monuments, actes du Senat, dans leſquels, comme dit Lipſe, étoient contenus les éloges de Pline, *actis Senatûs ubi Elogia ſuper Plinio.*

(2) *Vos mihi in Tribunatu quietis antiquiſſimum teſtimonium perhibuiſtis.*) Loüange d'autant plus grande, que les Tribuns avoient ſouvent troublée la Republique pour être trop inquiets & remuants, ainſi qu'il paroit par ces paroles de Lucain, *& cum Conſulibus turbantes jura Tribuni*. La maniére dont Pline parle ici du témoignage que le Sénat avoit rendu à ſa douceur, à ſa moderation, & à ſa fermeté, pourroit ſervir de régle, pour ſçavoir, comment & juſqu'à quel point il eſt permis de ſe loüer ſoi-même. On ne pourroit pas, ce ſemble, tirer une ſemblable régle de Ciceron, duquel Plutarque dit que les „ Romains ſe fâchoient de l'oüir tant ſouvent repéter ce qu'il avoit „ fait pour la République; en ajoûtant que rien ne montre moins „ de ſageſſe que la vanterie, à propos de quoi il cite ces mots de Pindare: Qui ſe loüe importunement eſt depourvû d'entendement; parceque, comme dit Epictéte, plus on ſe plait à raconter ſes belles actions, moins les autres ſe plaiſent à les entendre. Le Cardinal de Retz dit que la fauſſe gloire & la fauſſe modeſtie ſont les deux écüeils, que la pluſpart de ceux qui parlent d'eux mêmes ne peuvent éviter; n'y ayant, dit-il, que Mr. de Thou dans ces derniers ſiécles qui ait écrit ſa vie avec ſuccés, & Ceſar dans l'antiquité qui n'y ait pas échoüé.

(3) *Tunc veriſſimè judicari.*) Parcequ'en effet, comme dit Lipſe, les Emplois font connoître les hommes, *Magiſtratus virum* „ *probat*. Plutarque dit qu'Epaminondas fit voir par ſon exactitu- „ de en une charge des plus ordinaires, que non ſeulement le Ma- „ giſtrat montre quel eſt l'homme, mais, que l'homme montre „ auſſi quel eſt le Magiſtrat. Tant il eſt vrai que le mérite per- „ ſonnel eſt le ſeul qui donne du relief à tous les emplois. La Bruyere dit

dit qu'il ſe peut faire qu'il y ait au monde pluſieurs perſonnes, connuës ou inconnuës que l'on n'employe pas, qui feroient trés bien; & qu'il eſt induit à ce ſentiment, par le merveilleux ſuccés de certaines gens que le hazard ſeul a placés, & de qui juſques alors on n'avoit pas attendu de fort grandes choſes; ce qui eſt une forte preuve, que le plus grand talent de ceux qui gouvernent, & du quel ils peuvent tirer le plus d'utilité, ſeroit de bien déméler, & connoître celui des autres. La plus grande affaire du Prince, dit Mr. Boſſuet, auſſi bien que ſa plus grande loüange, eſt de connoître, & peſer l'eſprit des hommes, à l'exemple de Dieu que la Sainte Ecriture appelle, *ſpirituum ponderator*, pour ſçavoir à quoi ils ſont propres; puiſque c'eſt de là que dépend principalement le ſuccés de de toutes ſortes d'affaires.

Vos modò favete huic propoſito; & credite, (1) *ſi curſu quodam provectus ab illo inſidioſiſſimo Principe, antequàm profiteretur odium bonorum: poſtquàm profeſſus eſt ſubſtiti; cùm viderem* (2) *quæ ad honores compendia paterent,* [3] *longius iter malui; ſi malis temporibus inter mœſtos & paventes, bonis inter ſecuros gaudenteſque numeror; ſi denique* [4] *in tantùm diligo optimum Principem, in quantùm inviſus peſſimo fui. Ego reverentiæ veſtræ ſic ſemper inſerviam, non ut me Conſulem, & mox Conſularem,* [5] *ſed ut Candidatum Conſulatûs putem.*

Favorisés donc mes intentions; & ſoïés perſuadés, que ſi aprés avoir été en quelque ſorte avancé par un Prince trés artificieux, avant qu'il profeſsât de la haine pour les gens de bien, je m'arrêtai dés qu'il le fit; ſi aprés avoir vû quelles voïes menoient plûtôt aux honneurs, je choiſis la plus longue: ſi aprés avoir gémi, & craint dans des tems malheureux, je ſuis à préſent du nombre de ceux, qui ſont pleins de confiance & de joïe: ſi enfin j'aime autant le meilleur des Princes, que j'étois haï du plus méchant; je vous reſpecterai toûjours en homme qui ne ſe regarde point comme Conſul, & bientôt Conſulaire, mais comme un ſimple Candidat.

(1) *Si*

[1] *Si curſu quodam proveƈtus ſubſtiti.*] Pline dit qu'il s'arrêta & ne chercha plus à s'avancer, dés que la haine de Domitien pour les gens de bien fût découverte ; tout au contraire de Tacite, qui loin de ſe rebuter du ſervice de cet Empereur, en obtint & en conſerva d'autant mieux les bonnes graces : Circonſtance ſi déſavantageuſe à ſa reputation, qu'il y a de ſes Partiſans qui prétendent, pour leur honneur & le ſien, que Domitien l'exila ; & marquent même, comme dit un celébre Critique, la durée de cet exil qu'ils pouſſent juſques à dix ans ; quoique ni lui, ni aucun Auteur de ce tems-là n'en faiſent pas la moindre mention, & qu'ainſi il n'y ait d'autre ſujet de croire ſa prétenduë diſgrace, que ce faux raiſonnement, que Domitien s'étant érigé en perſecuteur des honnêtes gens, il n'eſt pas poſſible qu'il ait épargné Tacite qui étoit, à leur avis, un homme d'honneur & d'un grand ſçavoir. Le même Critique, aprés avoir rémarqué les bevües de certains Ecrivains ſur l'âge de Tacite & ſur ſes Ancêtres, fait voir combien il eſt abſurde de dire que l'Empereur de ce nom fit décrire dix fois tous les ans ſes Livres ; puiſqu'il eſt certain que le Régne de cet Empereur ne dura qu'environ ſix mois ; outre qu'une telle ſuppoſition prouveroit encore mieux le peu de cas que l'on fit de ſon ordre, que le cas qu'il faiſoit lui-même des Livres de ce prétendu Parent ; puiſqu'avec cela il s'en perdit la plus groſſe partie : Il eſt même fort croïable qu'il n'en ſeroit plus reſté du tout, ſans les recompenſes extraordinaires que Leon X. promit à ceux qui lui en apporteroient quelques manuſcrits ; Ce grand protecteur des ſciences s'étoit apparemment laiſsé perſuader, par les lettres que lui écrivoit Beroalde ſon Bibliothéquaire, dans leſquelles il préfére hardiment Tacite, à Salluſte, à Tite Live, à Suétone, & même à Plutarque ; en ſoûtenant qu'il eſt extrémement utile à toutes ſortes de gens ſoit privés, ſoit Princes ou Empereurs ; *Summè utilem privatis & Optimatibus, tùm etiam Principibus, ipſiſque Imperatoribus*, ſans s'embarraſſer que d'autres Auteurs, beaucoup plus accreditès que lui, en euſſent penſé & dit tout le contraire. Comme les ouvrages de Tacite, négligés auparavant & mépriſés, furent mis en vogue par les ſoins de ce Bibliothéquaire, on peut dire que ceux d'Ariſtote ſemblent auſſi devoir leur crédit aux ſoins du Cardinal Bellarmin ; puiſque c'eſt lui, qui malgré le décri où étoit alors cette Philoſophie, perſuada à Clement VIII. de la laiſſer enſeigner dans le Collége de la Sapience à Rome, en le détournant, comme dit le Pére Rapin, d'y fonder une chaire pour la doctrine de Platon ; laquelle, ſi elle avoit une fois été établie dans cette Capitale du Monde, auroit ſelon toutes les apparences entiérement abolie l'autre. Préférence d'autant plus ſurprenante, que la plus grande raiſon qu'en allégue

cet Auteur, c'eſt que quelques Commentateurs, & ſur-tout Marſile Ficin en ont voulu tirer un peu trop de preuves en faveur de nôtre Religion ; ce qui a fait tomber, dit-il, pluſieurs perſonnes dans l'erreur & dans l'incrédulité : Ce qui eſt encore d'autant plus ſurprénant, que St. Auguſtin, au rapport du même Pére, déclare en divers endroits de ſes ouvrages, que de tous les Auteurs profanes qu'il avoit lûs, il n'en avoit pas trouvé, avec qui on pût entrer en quelque ſorte de négociation ſur la Religion plus aiſément qu'avec les Platoniciens, & qu'en effet les plus illuſtres Docteurs de ſon tems étoient ſortis de l'école de Platon pour être Chrêtiens.

(2) *Quæ ad honores compendia paterent.*] La voïe de la flatterie & des dénonciations, qui étoient, comme dit Lipſe, la plus courte ſous Domitien pour parvenir aux honneurs ; *per malas artes & delationes*.

(3) *Longius iter malui.*] Le chemin de la vertu, qui étoit en ce tems-là non ſeulement le plus long, mais le plus périlleux ; puiſque, comme Pline dit dans ſes Lettres, la vertu alors étoit ſuſpecte, & le vice honoré. La Bruyere dit auſſi qu'il y a pour arriver aux dignités, ce qu'on appelle la grande voïe ou le chemin battu, & un chemin détourné ou de traverſe qui eſt le plus court.

[4] *In tantùm diligo Optimum Principem, in quantùm invisus peſſimo fui.*) Pline ne dit pas qu'il aimoit un trés bon Prince, autant qu'il en avoit haï un trés mauvais, mais autant qu'il en avoit été haï ; ce qui tourne d'autant plus à ſa gloire, que c'eſt encore une plus ſûre preuve de bonté & de mérite, d'être haï des méchants que de les haïr ; le principal deſſein des bons, comme dit Boëce, étant de leur déplaire, *quibus hoc maximè propoſitum eſt, peſſimis diſplicere*. Plus cette rémarque tourne à l'honneur de Pline, plus elle paroit à la honte de Tacite ; puiſque loin d'avoir haï Domitien, ou d'en avoir été haï, il s'applaudit & ſe glorifie lui-même d'en avoir été favorisé, beaucoup plus qu'il ne l'avoit été par Veſpaſien & par Tite, *dignitatem longiùs noſtram à Domitiano proveĉtam* : Marque évidente, que bien éloigné d'avoir, comme Pline, de l'Antipathie pour les méchants, il ſympathiſoit avec eux; tout le mal qu'il dit de cet Empereur aprés ſa mort, dans la vie d'Agricola, n'étant pas une preuve qu'il l'ait abhorré, ni qu'il ne l'ait point flatté de ſon vivant, puiſqu' outre que cela ſe doit infalliblement préſumer des faveurs qu'il en reçût, on en voit encore un grand indice dans ſes ouvrages, lorſque parlant de la penſée qu'avoit eu ce Prince, de faire revolter l'armée des Gaules contre Veſpaſien ſon Pére, au lieu de parler de ſa noirceur & de ſa ſcélérateſſe, il oſe avancer que le

cou-

courage ne lui manquoit pas, *Domitiano aderat animus*; quoique ſelon d'autres Hiſtoriens, & ſur-tout Xiphilin, il fût non ſeulement incapable d'aucune fatigue, mais outre cela timide & lâche; *erat non ſolùm impatiens laboris corporis, ſed etiam animo timido & imbelli*. Cette expreſſion de Tacite au ſujet de Domitien eſt aſſés ſemblable à celle dont il ſe ſert à l'égard d'Arminius; lorſqu'aulieu de dire naturellement, que ce Roi égorgea ſa femme par un excez de jalouſie, ou plûtôt de brutalité, (puiſque ce ne fût que de peur qu'elle ne tombât entre les mains de ſes ennemis,) il aime mieux dire que ce fut par la violence de l'amour, *violentiâ amoris*; comme s'il avoit pris à tâche d'excuſer, & même d'ennoblir les plus mauvaiſes actions par des termes honorables, qui préſentent d'abord un ſens tout contraire à la vérité du fait dont il parle; c'eſt ce qu'on voit encore mieux, lorſqu'il appelle bons Soldats, quelques ſcélérats & traîtres, que Piſon avoit ſéduits & ſubornés contre Germanicus; *quibuſdam etiam bonorum militum ad mala obſequia promptis*. Obſcurité d'autant moins pardonnable à cet Auteur, qu'il paroit ne l'avoir pas moins affectée au préjudice des bons, qu'en faveur des méchants; témoins les loüanges équivoques qu'il donne quelquefois à ceux qu'il ne pouvoit s'empêcher de loüer, ſans lever entiérement le maſque.

[5] *Sed ut Candidati*.] Parceque les poſtulants, comme dit Lipſe, ſont toûjours humbles & reſpectueux, *quia Candidati ſemper reverentes & ſupplices*.

TEMOIGNAGES DE LIPSE SUR CE PANEGYRIQUE.

Juſtus Lipſius in fine ſui Commentarij.

Juſte Lipſe à la fin de ſon Commentaire.

FInem meum ſcribendi habeo ; (1) utinam illum alterum ; ut legant, capiant, audiantque hæc Principes cum æterno ſuo & publico bono.

ME voici à la fin de mon ouvrage ; Dieu veüille que les Princes liſent, comprennent, & écoutent tout cela pour leur éternel bien & celui du Public.

(1) *Utinam illum alterum, ut legant, capiant, audiantque hæc Principes.*] Plus Lipſe fait voir par ces paroles qu'il connoiſſoit fort bien la vérité, l'utilité & la ſainteté des maximes de Pline ; plus on a lieu d'être ſurpris, qu'il n'ait point aperçû la fauſſeté, la tromperie & perverſité de celles de Tacite ; puiſqu'outre l'obſcurité qu'on y trouve, & qui auroit dû ſuffire pour les lui rendre tout au moins fort ſuſpectes, il y en a d'ailleurs de ſi évidemment fauſſes & mauvaiſes, que c'eſt même faire beaucoup de grace à ce Commentateur de croire qu'il ne les ait pas aperçûës, lorſqu'il appelle les œuvres de cet Ecrivain des Tréſors ; qu'il en recommande la lecture aux Conſeillers des Princes plus qu'aux Princes, & qu'il les exhorte à le prendre comme un vrai guide de ſageſſe & de prudence tout enſemble ; *Conſiliariis Principum magis quàm ipſis commendo ; habeant hunc ſapientiæ ſimul & prudentiæ verum Ducem.* En quoi il peut être comparé à celui, qui aprés avoir loüé les avantages & l'utilité de l'Antidote, loüeroit dans les mêmes termes l'utilité & les avantages du poiſon : Il paroit même en cela être tombé dans une incongruïté ou contradiction d'autant plus grande, qu'aprés avoir ſouhaité que les Princes vouluſſent lire & écouter Pline, & n'avoir pas oſé leur propoſer directement Tacite, il devoit encore moins le propo-

propoſer à leurs Conſeillers, pour peu qu'il les crût zélés pour le bien public & pour la gloire de leur maître ; n'étant pas douteux que ce n'eſt point de la fourberie, mais de la vertueuſe & ſage conduite des Miniſtres, que dépend uniquement tout le bien & la gloire des Souverains & tout le bonheur des Sujets, & que les affaires du mon-
„ de, comme dit Plutarque, ſe doivent régler par un ſens com-
„ mun & ſolide jugement, & non par ſubtilités qu'il faut laiſſer
„ aux Sophiſtes. Si cette grande eſtime, que Lipſe a témoigné pour Tacite, a fait du tort à ſon jugement, peut-être n'en a t-elle pas moins fait à ſa modeſtie, puiſqu' en avoüant que cet Auteur a écrit d'un eſprit ſubtil & fin, & qu'il faut l'avoir tel pour le lire, *acutè argutèque ſcripſiſſe fateor, & tales eſſe debere qui eum legunt*; il ſemble par là ſe flatter lui-même de l'avoir tel, & en flatter tous ceux qui le liront & goûteront comme lui ; Vanité aſsés ſemblable à celle de tous ces grands Interprétes & Panegyriſtes d'Ariſtote, leſquels en appellant ſa doctrine, comme dit le Pére Rapin, un abîme de profondeur impénétrable aux eſprits mediocres, ont crû que rien au Monde ne pourroit mieux les immortaliſer, que de faire ſemblant de l'avoir entendu dans les endroits mêmes que d'autres Ecrivains auſſi habiles qu'eux, mais plus ſinceres, ont avoüé n'être point intelligibles ; C'eſt ce que la varieté infinie des explications que l'on en a faites, prouve encore plus clairement ; avec cette difference néantmoins, que ceux qui ont prétendu expliquer ce Philoſophe, là où il n'eſt point explicable, ne peuvent tout au plus qu'embarraſſer l'eſprit des lecteurs, en leur faiſant imaginer d'entendre ce qu'ils n'entendent pas ; au lieu qu'en voulant expliquer Tacite, & le donner, comme a fait Lipſe, pour un modéle de prudence & de ſageſſe, quoique rempli de preceptes & de ſentiments qui ſont ſans contrédit ou mauvais ou du moins fort équivoques, on peut gâter l'eſprit & le cœur également.

FRAGMENTUM Epiſtolæ Juſti Lipſij.

FRAGMENT d'une Lettre de Juſte Lipſe.

HAbes hic perpetuum, ſed brevem meum Commentarium in Plinii ſcitam, & ſuper græcas latinaſque laudatam, laudationem. Atque igitur huic

VOici mon Commentaire, fort exact mais court, ſur ce Panegyrique de Pline, qui a toûjours été loüé au deſſus des plus beaux que l'on ait vû, ſoit grecs, ſoit latins ; Je ne me ſuis étu-

huic ſtudui tantùm, Plinianum textum diducere & revelare, (1) *& verbis ſenſibuſque ejus lucem dare, nec ultrà: Si quis plura atque alia volet, ibit ad alios qui compoſitè & induſtriè ſtruere moles operum ſolent. Caſula hæc mea eſt, & levi manu ad uſum, non decus aut ſpeciem ſtructa, cui Ariſtophaneum illud* (2) *inſcribo: Quiſquis capitur illis talibus, his meis non gaudeat.*

étudié qu'à déméler & déchiffrer le texte de Pline, à donner du jour à ſes paroles & à ſes penſées, & rien de plus; ſi quelqu'un en veut ſavoir d'avantage, il pourra s'addreſſer à ces Auteurs qui ont coûtume de faire de plus gros volumes, & de les tourner plus ingénieuſement. Celui-ci eſt à moi, qui l'ai conſtruit d'une main prompte & legere, pour l'uſage ſeulement, ſans ſonger ni à la beauté, ni aux ornemens, & je lui mettrois volontiers pour inſcription ce mot d'Ariſtophane. Quiconque admire ces autres ouvrages, puiſſe-t'il ne goûter jamais le mien.

†
* *

(1) *Verbis ſenſibuſque ejus lucem dare nec ultrà.*] Ce que Lipſe dit ici à l'égard des Commentaires, conviendroit, ce ſemble, beaucoup mieux à l'égard des Traductions, ſur-tout quand il s'agit de traduire des Ouvrages, où les Auteurs ont principalement viſé à l'utilité publique; n'y aïant pas de doute, qu'il eſt trés permis de s'étendre tant que l'on veut, dans un Commentaire, pourveu qu'on n'y ajoûte que de bonnes choſes; aulieu que dans les verſions, dont on vient de parler, il ſemble qu'on ne devroit s'étudier qu'à rendre le ſens en une autre langue, fidellement & briévement; ſans s'écarter en rien de l'Original, pas même pour faire mieux [ainſi que Pline dit dans ſes Lettres à propos d'un portrait dont il demandoit la copie] & ſans vouloir donner à ſa traduction, comme dit Mr. Courtin ſur Grotius, toute l'étenduë qu'une autre langue, & particuliérement la françoiſe, affecte quand elle ne veut que flatter l'oreille; ce qui eſt d'autant plus vrai, que par cette étenduë, on pourroit non ſeulement affoiblir les expreſſions & les penſées de ces graves Auteurs, mais que l'on viendroit encore à les priver de l'avantage qu'ils témoignent avoir le plus chéri, qui eſt de dire beaucoup en peu de mots. Horace, parlant de ceux qui veulent imiter Homére, dit qu'il ne faut pas qu'ils rendent mot pour mot, tout ce qu'il a dit, comme feroit un fidélle Interpréte, *ut fidus Interpres*;

ce qui marque aſſés la difference qu'il mettoit entre les imitateurs & les traducteurs, & que ce qui ſeroit une faute dans les premiers, eſt une obligation dans les autres, pour peu que la diverſité des langues le permette, & que l'importance de la matiere l'exige. Le même dit que le Romain ſe plaiſoit à traduire les Tragédies grecques, parcequ'il étoit naturellement ſublime & fier, *naturâ ſublimis & acer*; par une ſemblable raiſon il faudra conclurre, que ceux qui s'appliquent à traduire des ouvrages peu utiles ou nuiſibles au public, n'ont pas un meilleur eſprit que leurs Auteurs, & marquent une intention beaucoup plus mauvaiſe que la leur, en voulant nuire à un plus grand nombre de gens, par la facilité qu'ils leur donnent d'entendre ce qu'ils auroient toûjours dû ignorer. On peut bien ajoûter à ce propos, ce que Pline dit dans ſes Lettres, qu'une des meilleures manieres d'étudier, c'eſt de traduire; que mille choſes qui échappent à un homme qui lit, n'échappent point à un homme qui traduit; que la traduction ouvre l'eſprit & forme le goût: A quoi il ajoûte, comme un avis le plus eſſentiel de tous, que pour bien étudier il faut lire beaucoup, mais non beaucoup de Livres, en préférant toûjours les plus ſenſés, & en n'étudiant, comme il eſt dit de Salomon, que pour trouver des diſcours utiles, *quæſivit verba utilia*. Ce Précepte eſt d'autant plus néceſſaire, que la multitude infinie qui s'en trouve aujourd'hui, ne ſert qu'à confondre & embarraſſer les eſprits, ſans parler de ceux qui pourroient les gâter entiérement. Tels ſont entr' autres les Ouvrages de tous ces Auteurs qui, pour ſe conformer à la malice des tems, ne ſe ſont étudiés qu'à introduire & établir des fauſſes maximes de morale; & ceux-là ſur-tout, qui peu inſtruits du véritable honneur enſeignent expreſſement à la Nobleſſe (qu'ils ſuppoſent apparemment fort ignorante) l'art de ſe conduire dans les querelles & inimitiés particulieres, d'une maniére ſi ſcandaleuſe, que Mr. le Marquis Maffei, dont le mérite & le ſçavoir fait tant d'honneur à nôtre ſiécle, n'a pû s'empêcher de s'écrier à leur propos: *O beati i Turchi che non hanno la Stampa!* Ce qu'il y a d'étonnant, c'eſt que ces ſortes d'ouvrages, quoiqu'encore plus ridicules que ſcandaleux, n'ont pas laiſſé d'être en ces derniers ſiécles dans une ſinguliére vénération, en Italie ſur-tout, & le ſeroient peut-être encore, ſi ce ſçavant homme n'eût enfin diſſipé ce fantôme par ſon excellent Traitté, *Della Scienza chiamata Cavalleresca*; où il fait voir d'une maniére auſſi évidente qu'agréable l'impoſture & l'extravagance de tous ſes principes & préceptes; Ouvrage d'autant plus utile, qu'une infinité de gens infatués de ces fauſſes maximes étoient entretenus dans l'erreur, par une grande quantité de Livres où cette matiére étoit traittée légalement, & même theologiquement. C'eſt

ce qui fait qu'on peut bien mettre en doute avec lui, ſi l'imprimerie a fait plus de bien ou plus de mal ; puiſque la difficulté, qu'il y avoit anciennement à faire tranſcrire les Ouvrages, étoit cauſe qu'on ne prenoit ordinairement cette peine que pour les bons; au lieu qu'à préſent les plus ſots ſont ſouvent ceux, comme dit la Bruyere, qui ſont le plûtôt imprimés & réimprimés, & qui à la honte du ſiécle, comme pour l'humiliation des bons Auteurs, ont le plus de vogue & de cours. Témoins tous les fatras de Morery, que l'on ne ſe laſſe point de réimprimer ; & les Ouvrages de Deſcartes, dont on n'a vû qu'à peine une édition ou deux, & que l'on n'auroit pas même eues complettes, s'il ne s'étoit encore trouvé dans le Monde un auſſi genéreux ami, ou plûtôt un auſſi grand amateur de la vérité & du bien public que Mr. Clerſelier, qui n'a pas marqué moins de candeur & de zéle en mettant au jour toutes les œuvres de ce grand Philoſophe, qu'en témoigna jadis Xenophon en publiant celles de Thucidide dont il ſe trouvoit le ſeul & unique poſſeſſeur. Le doute que l'on peut former ſur l'avantage, ou deſavantage de l'impreſſion, mérite bien qu'on mette ici la réponſe que fit un des plus ſages Rois d'Egypte, à celui qui lui propoſoit d'introduire les lettres ou l'écriture, afin de rendre ſes Sujets ſçavants; qu'il croioit que tout le contraire arriveroit, parceque les lettres empêcheroient la méditation & les réflexions ; que ceux qui s'appliqueroient à l'étude par la lecture, oublieroient plus aiſément ce qu'ils auroient appris, dans l'eſpérance de le rélire, & de s'en reſſouvenir par le moïen des caractéres, & que l'écriture enfin étoit plûtôt un reméde pour la reminiſcence, que pour la mémoire : Auſſi voit-on que Pythagore & Socrate n'écrivirent jamais rien touchant leur Philoſophie ; le prémier aïant même enſeigné, comme dit Ficin, que la tradition de la vérité devoit plûtôt ſe faire dans l'ame par la meditation que par les Livres : *Contemplationem traditionemque veritatis in animo potiùs quàm in Libris*. Sentiment fort ſemblable à celui de Lycurgue, qui ne voulut jamais qu'on mit ſes Loix par écrit, eſtimant, à ce que dit Plutarque, qu'elles devoient plûtôt être empreintes es cœurs des hommes par la nourriture ; C'eſt ce qui réüſſit admirablement bien à Lacédémone durant cinq cents ans, & réüſſiroit probablement par tout, ſi l'on prenoit encore les mêmes ſoins que l'on prenoit alors, d'enſeigner de vive voix aux jeunes gens les plus ſolides maximes, & les faire paſſer par tradition à la poſtérité, comme les points fondamentaux & les plus importants à ſçavoir ; C'eſt ce ſe pratiquoit auſſi en France par les Druides, comme dit Mezeray, & qui, ſuivant quelques relations, ſe pratique encore aujourd'hui par des nations trés nombreuſes fort dépourvûes

de

de Livres, où le ſens commun ſe maintient d'autant mieux, qu'il y a moins de Sçavants & moins de Livres: D'où l'on pourroit conclurre qu'il vaudroit encore mieux pour le Public, qu'il n'y en eût aucun que d'y en avoir tant de trop, à moins qu'il ne ſe trouvât en châque Païs un nombre de Sçavants aſſés éclairés, déſintereſsés, fermes & tels qu'un M. Maffei, pour en faire un juſte diſcernement, & aſſés autoriſés, pour abolir tous les nuiſibles & inutiles, ou du moins pour ne permettre, ſur-tout aux jeunes gens, que ceux qui peuvent leur mieux convenir en toutes ſortes de matieres; l'expérience n'aïant que trop fait voir, que les faux préjugés, l'entêtement, l'ignorance, & même la corruption ne procédent le plus ſouvent que de ce que l'on a emploïées les prémieres années à lire certains Livres plûtôt que d'autres.

(2) *Cui Ariſtophaneum illud inſcribo.*] Ce ſouhait d'Ariſtophane, que ceux-là ne goûtaſſent jamais ſes ouvrages qui en goûteroient certains autres, auroit ſans doute convenu à Lipſe ſur ſon Commentaire, s'il n'avoit pas gâté toutes les loüanges qu'il donne à Pline, par celles qu'il donne à Tacite; & ſi au lieu de tant de remarques Chronologiques ou grammaticales, il y en eût un peu plus mis de morales & d'hiſtoriques. D'ailleurs on peut remarquer qu'un tel ſouhait convenoit moins à Ariſtophane qu'à perſonne; puiſque le „ Peuple, comme Plutarque l'aſsûre, n'en pouvoit ſouffrir l'arro- „ gance, & que les honnêtes gens en déteſtoient l'intempérance & „ la malignité; que ſa Poëſie étoit comme une proſtituée, qui vou- „ loit contrefaire la femme de bien, & ſembloit avoir été écrite „ pour n'être lûë de pas un homme de bien; que ce qu'il dit de „ deshonnête & de laſcif, étoit pour les abbandonnés à toute diſſo- „ lution, & les railleries & les brocards pour les envieux & malins. Mr. de Fontenelle ajoûte à tout cela, que les deux Comedies de Plutus, & des Oiſeaux d'Ariſtophane, traittoient les Dieux avec trés peu de reſpect, & étoient même impies; que cependant ce fut ce même Ariſtophane, qui commença d'exciter le Peuple, contre la prétenduë impieté de Socrate. Il y a là, dit-il, ce je ne ſçai quoi d'inconcevable, qui ſe trouve ſi ſouvent dans les affaires du Monde, où l'on n'a que trop veu les projets les mieux concertés, échoüer pour des cauſes trés legéres, & des Perſonnes du plus rare mérite ſuccomber, ainſi que ce ſage Athénien, à la malice des hommes les plus mépriſables. Pline dit dans ſes Lettres, que les malins commencent par décrier comme ridicule, ce qu'ils n'oſent décrier d'abord comme mauvais, qui eſt ce que fit Ariſtophane de concert avec les ennemis de Socrate, le tournant en ridicule par ſa Comédie des nuées; ſans quoi ils n'auroient peut-être jamais osé entreprendre la perte d'un

homme, qui par ſa rare ſageſſe, pauvreté volontaire, & ſa parfaite modeſtie, étoit ſi reſpecté & ſi reſpectable; ſi toutefois on peut appeller perte une mort, qui le rendit immortel; aïant gagné, comme dit Quintilien, en abbandonnant le peu qui lui reſtoit à vivre, tout ce qu'il avoit vêcu, & la vie de tous les ſiécles; & qui lui donna occaſion, pour mieux fortifier ſa patience contre la calomnie & l'injuſtice, de faire cette Apologie, qui a toûjours fait & fera eternellement l'admiration univerſelle. C'eſt ce que Montagne a par-
„ faitement bien témoigné, en diſant que c'eſt un plaidoïer puerile
„ & d'une hauteur inimaginable; que ſa façon d'argumenter eſt ad-
„ mirable également en ſimplicité & en vehémence; qu'il n'y a
„ rien d'emprunté de l'art & des ſciences; que les plus ſimples y re-
„ connoiſſent leurs moïens & leurs forces; qu'il a fait grand ſervice
„ à l'humaine nature, de montrer combien elle peut d'elle-même;
„ qu'il eſt plus aiſé de parler comme Ariſtote, & de vivre comme Cé-
„ ſar, qu'il n'eſt aiſé de parler & de vivre comme Socrate; que
„ c'eſt là enfin où loge l'extréme dégré de perfection & de difficulté,
„ & où l'art ne peut joindre.

FRAGMENTUM Præfationis Juſti Lipſij.

ARgumentum & materies hujus ſcripti eſt laudatio Trajani, quam Plinius duplicem exſequitur, (1) publicæ vitæ & privatæ; illam ordine quodam temporum peragit, orſus ab adoptione, ad tertium ejus Conſulatum, in quo hæc dixit, & ibi ſiſtit: Quicquid igitur moderatè intereà, liberaliter, benignè, utiliter in Publicum feciſſet, recenſet, diducit, ornat ſæpè floridè, & penè Poetarum in morem,

FRAGMENT De la Préface de Juſte Lipſe.

LE ſujet & la matiére de cet écrit eſt l'éloge de Trajan, dont Pline s'acquitte de deux maniéres, le loüant ſur ſa vie publique & ſur ſa vie privée; & il obſerve, à l'égard de celle-là, quelque ordre des tems, en commençant depuis ſon adoption juſqu'à ſon troiſiéme Conſulat, où il prononça ce diſcours & où il s'arrête. Il repaſſe donc tout ce que cet Empereur avoit fait pendant ce tems-là, de modéré, de généreux, d'agréable, d'utile pour le Public; & cela en l'étendant, en l'ornant des plus belles fleurs; &

ſou-

rem ; quem ſtylum hoc orationum genus uſquequaque non ſpernit.

Pleraque autem laudatio intrà Togam & Pacem conſiſtit ; quia bella nondum attigerat, & magni Ducis ſigna, magis quàm res adhuc erant. In privatâ deinde vitâ, compoſitam domum, ejus uxorem & ſororem laudat ; quod amicos colat, libertos non colat, (2) & quoſque habeat ſuo loco : Hæc breviter & ſummatim laudatio continet.

Quâ causâ aut occaſione ſic inſtituta ? quia Plinius Conſul jam erat, & ex more veteri, imò ex Senatûs-Conſulto, ut ipſe loquitur, gratiæ agendæ Optimo Principi erant. An autem hoc eſt gratias agere, ſic laudare ? Ità, nam duplex erat gratiarum actio, quod ipſe ſub fine Panegyrici dicit, & publica & privata. Illa Reipublicæ nomine ſuſcepta, & aptiſſimè in laudationem ibat, beneficia recenſendo quæ contuliſſet, imò quæ abſquè

ſouvent même d'un ſtile preſque poëtique, que l'on n'a pas mépriſé juſques ici en ces ſortes d'ouvrages.

La pluſpart de ſes loüanges ne roulent pourtant, que ſur ce qu'il avoit fait dans la Robbe & dans la Paix ; car il n'avoit pas encore commencé à faire la guerre, & l'on avoit plûtôt vû en lui des ſignes d'un grand Capitaine que des faits. Quand il paſſe à ſa vie privée, il loüe l'ordre de ſa maiſon, ſa femme & ſa ſœur ; le cas qu'il faiſoit de ſes amis, ſans en faire plus qu'il ne falloit de ſes affranchis ; & ſon attention à tenir chacun dans ſon rang. Voila en peu de mots, tout ce que contient ce Panegyrique.

Quant à la cauſe & à l'occaſion, pourquoi il fut ainſi ordonné, c'eſt que Pline ſe trouvoit alors Conſul, & que par un ancien uſage, & même par un décret du Sénat (comme il dit lui-même) c'étoit à lui à rendre des actions de graces à ce trés bon Prince. On s'étonnera que loüer ainſi s'appellât remercier, mais c'étoit le terme, d'autant que ces actions de graces, comme il dit à la fin de ce Panégyrique, étoient de deux ſortes ; les unes régardoient le Public, & les autres celui-même qui haranguoit. Les prémiéres ſe rendoient au nom de la République,

que eâ commemoratione gratia dici poterant, altera quam Consules suo nomine dicebant: quæ prima origo & causa harum orationum apud Romanos est, fateor; sed in levi tamen posteà habita, & hîc quoque à Plinio paucis lineis perstricta. En causam igitur scripti. (3) *Addo nunc tempus, aio Plinium Consulem primo die cùm jam iniisset, ideſt Calendis Septembribus, hæc dixisse, non autem antè, neque designatum, ut vir doctus censet &c. Neque Consulem fuisse in quarto Consulatu Trajani, ut vir inter ævi nostri summos scripsit, at in tertio, quia agebatur post mortem Nervæ extremus alter annus.*

& se tournoient aisément en loüange, en rappellant tous les bienfaits qu'elle avoit déjà reçûs, & autres choses qui pourroient aussi passer pour des faveurs. Les secondes se rendoient au nom du Consul, dont l'origine & la cause sont dûës, je l'avoüe, aux Romains, mais elles furent négligées dans la suite; Pline même n'y aiant ici emploïé que peu de lignes. Voila donc la cause de cet écrit; j'y ajoûte le tems, & dis que Pline le prononça étant déjà Consul, & au commencement de son Consulat; c'est à dire aux Calendes de Septembre, & non pas devant, lorsqu'il n'étoit que désigné, comme le croit un Sçavant; & je dis encore qu'il ne fut pas fait Consul au quatriéme Consulat de Trajan, comme l'a écrit un des grands homutes de nôtre siécle, mais au troisiéme, puisque c'étoit à la fin de la seconde année de la mort de Nerva.

***
**

[1] *Publicæ vitæ & privatæ.*) Lipse fait remarquer ici, que Pline ne s'étoit pas moins proposé, de loüer la vie privée de Trajan que la publique; ainsi qu'à fait Plutarque, qui s'est beaucoup plus attaché à écrire les mœurs & actions particuliéres des Hommes illustres, que les plus éclattantes; ces deux excellents hommes aïant sans doute envisagé, le plus grand profit que les hommes en pouvoient recevoir; puisqu'il y en a bien peu qui puissent devenir des Héros, & qu'il n'y en a point qui ne puissent devenir hommes de bien, par l'exemple de ceux qui ont été l'un & l'autre, & sur-tout par celui de Trajan; le prémier peut-être qui, comme dit Mr. de Sacy,

élevé

élevé de la condition privée juſqu' à l'Empire, ait ſçû prendre toutes les vertus du Souverain, ſans perdre aucune vertu du particulier; aïant ſçû en effet conſerver parfaitement l'affabilité, la modeſtie, la douceur, la tendreſſe & la compaſſion, qu'il avoit étant homme privé, avec toute la grandeur, la magnificence, la gravité, la force & la ſévérité que doit avoir celui qui gouverne & qui commande à tous.

[2] *Quoſque habeat ſuo loco.*] Horace a auſſi dit de Mécénas, ce que Pline & Lipſe diſent ici de Trajan, qu'il ſçavoit donner à chacun dans ſon eſtime & dans ſon amitié, le rang qui étoit dû à ſon mérite, *eſt locus unicuique ſuus*. Attention d'autant plus néceſſaire que l'eſtime, comme dit Moliére, ne ſe fonde que ſur quelque préférence; & que c'eſt n'eſtimer rien, que d'eſtimer tout le Monde; outre qu'une pareille confuſion pourroit non ſeulement être fort criminelle, comme directement contraire à la juſtice & à la vérité, mais de plus fort nuiſible; puiſqu'elle ne ſerviroit qu'à encourager les méchants & à rebuter les bons. *L'Auteur de l'art* de penſer dit qu'il n'eſt pas néceſſaire, de reprendre tout ce qu'on voit de mal, mais qu'il eſt néceſſaire de ne loüer que ce qui eſt véritablement loüable; qu'autrement l'on jette ceux que l'on loüe dans l'illuſion; on contribue à tromper ceux qui jugent de ces perſonnes par ces loüanges; on fait tort à ceux qui en méritent de véritables. D'où il eſt évident, que l'eſtime & l'amitié témoignées ſans diſcernement, pourroient non ſeulement devenir indifférentes & deſagréables à tous ceux qui en ſeroient dignes, mais qu'elles pourroient même faire un trés mauvais effet en tous les autres, qui voïant ainſi confondus les vicieux & les ſots avec les gens de bien & de mérite, pourroient s'imaginer qu'il eſt donc indifférent d'en avoir, ou de n'en avoir pas. Si l'amitié & l'eſtime peuvent devenir nuiſibles & vicieuſes par trop de généralité, on peut dire que la haine & la bile que tant d'Orateurs & Auteurs témoignent auſſi un peu trop généralement contre tout le genre humain, ne ſont ni plus utiles, ni plus loüables. C'eſt le défaut, comme on a déja dit, où eſt tombé Juvenal, & où tombent tous ceux qui réduiſent tous les individus ſur le même pied. Quel vice, ou quel foible, dit le Spectateur, peut-on corriger lorſqu'on cenſure toute l'eſpéce en général, ſans aucune diſtinction, & ſans réfléchir que la ſatyre devroit ſe borner à critiquer les défauts dont les hommes ſe peuvent garantir, & mettre une juſte différence entre ceux qui en ſont les véritables ſujets & ceux qui ne le ſont pas, à l'imitation d'Horace & de Pline qui n'étoient pas moins enclins & attentifs à loüer les bons qu'à blâmer les méchants; C'eſt ce qu'a fort bien obſervé Simonide prémier Auteur des Satyres, lequel dans

celle

celle des femmes n'en a pas moins remarqué les bons caractéres que les mauvais ; comme l'on peut en juger entr' autres par celle qu'il compare à une belle jument à longue criniére, qui eſt un beau ſpectacle pour les autres, mais qui coûte cher au poſſeſſeur. *Talis mulier pulchrum ſpectaculum alijs eſt, habenti verò damnoſum*, & par celle qu'il compare à une abeille qui rend un mari heureux, & ſa maiſon floriſſante, à laquelle il n'y a rien à reprendre, & qui eſt environnée d'une grace divine. *Aliam ex Apiculâ quam qui duxit felix eſt, floret ſub eâ res familiaris, ſola nihil reprehenſione dignum habet, & divina quædam gratia circumdat eam.*

(3) *Addo nunc tempus.)* Puiſque le Panegyrique même marque ſi clairement qu'il fût prononcé par Pline, en qualité de Conſul effectif, & avant le quatriéme Conſulat de Trajan, on ne peut s'empêcher de dire que la peine que ſe donne ici Lipſe d'éclaircir ces faits paroît aſſés ſuperflue, auſſi bien que celle qu'il s'eſt donnée en tant d'autres examens, qui n'étoient gueres plus importants. Un ouvrage ſi moral, ſi riche de beaux ſentiments & de ſolides inſtructions, étoit bien digne qu'il ſe fût plus particuliérement appliqué à les bien développer & expliquer dans ſon Commentaire, au lieu d'y répandre cette ſeiche & ſtérile abondance de tant de choſes également inutiles pour l'eſprit & pour les mœurs, ou plûtôt nuiſibles ; puiſque l'eſprit ſe confond, & que les mœurs en ſouffrent, quand on voit le bon & le mauvais mis au même niveau. En quoi il auroit d'autant mieux fait, qu'on ne peut pas douter que la correction de celles-ci n'ait été l'unique but de ce digne Conſul, & que que c'eſt en cela principalement qu'il pouvoit le mieux ſéconder les intentions de ſon Auteur, & donner un peu plus de preuves de la droiture des ſiennes & de ſon zéle pour le public : Car quoique, comme dit le Spectateur, on doive preſque déſeſpérer de reformer le monde par des diſcours, en voïant que d'une génération à l'autre il s'éléve toûjours des impoſteurs & des duppes, auſſi naturellement que les bêtes de proye & celles qui leur ſervent de pâture ſe ſuccédent les unes aux autres ; (en ſorte qu'il y auroit de quoi ſe divertir à voir le ravage que les impoſteurs & les Charlatans font de l'eſpéce humaine, ſi l'on n'en étoit empêché par la compaſſion ;) ceux à qui Dieu a donné quelque talent, n'en ſont pas moins obligés de l'emploïer pour le bien de leur prochain, en tâchant ſurtout de leur ouvrir les yeux à l'égard des ouvrages & diſcours des méchans ; puiſque le plus grand but de tout homme qui écrit, comme dit ſans ceſſe le même Spectateur, doit être de bannir le vice & l'ignorance ; qu'il n'y a pas de plus

gran-

grande ignorance, ni plus pernicieuſe, que celle qui nous fait être la duppe des fourbes, ni rien par conſéquent en quoi l'on puiſſe plus utilement exercer cette compaſſion & charité, que Dieu nous ordonne, & qui méritent d'autant plus d'être miſes au nombre des dons du Saint Eſprit, qu'elles ſont la plus sûre preuve d'un heureux naturel, & ce qui nous diſtingue peut-être le mieux d'avec les brutes ; Mais c'eſt une compaſſion & une charité, que l'on ne reconnoit preſque plus dans la pluſpart des écrivains, & encore moins dans Lipſe, qui ſemble au contraire n'avoir ſongé qu'à donner encore plus de crédit aux impoſteurs, en loüant Tacite autant que Pline ; & cela avec d'autant plus de danger pour les Lecteurs, que ſi une mauvaiſe maxime, comme dit le M. Maffei, peut faire plus de mal que cent bonnes ne ſçauroient faire de bien, on peut dire qu'elle en fait encore beaucoup plus, lorſqu'un Auteur qui a quelque reputation la méle avec les bonnes, que ſi elle étoit toute ſeule ; puiſque les bonnes ne ſervent alors qu'a faire mieux goûter, & à autoriſer d'avantage les mauvaiſes.

LETTRES DE PLINE TOUCHANT CE PANEGYRIQUE.

PLINIVS.

Romano ſuo Epiſt. 13. lib. 3.

Librum quo nuper (1) optimo Principi Conſul gratias egi, miſi exigenti tibi, miſſurus etſi non exegiſſes. In hoc conſideres (2) velim, ut pulchri-

PLINE.

A Romain Epit. 13. liv. 3.

JE vous ay envoié le livre que vous démandiés, qui contient le remerciement que j'ay fait depuis peu comme Conſul à un trés bon Prince, & vous l'aurois envoié, quand vous ne l'euſ-

claritudinem materiæ, ità difficultatem. In ceteris (3) enim, lectorem novitas ipsa intentum habet. In hoc nota, vulgata, dicta sunt omnia, quo fit (4) ut quasi otiosus, securusque Lector, tantùm elocutioni vacet, in quâ satisfacere difficilius est cùm sola æstimatur: Atquè utinam ordo saltem, & transitus, & figuræ simul spectarentur: Nam invenire præclarè, enunciare magnificè, interdùm etiam Barbari solent; disponere aptè; figurare variè, nisi eruditis, negatum est: Nec verò affectanda sunt semper elata, & excelsa; nam ut in picturâ, lumen non alia res magis quàm umbra commendat, ità orationem tam submittere (5) quàm attollere decet. Sed quid ego hæc doctissimo viro? Quin potiùs illud, annota quæ putaveris corrigenda; ità enim magis credam (6) cetera tibi placere, si quædam displicuisse cognovero. Vale.

l'eussiés pas demandé. N'y considérés pas moins je vous prie, la difficulté, que la beauté du sujet: Car aux autres ouvrages, la seule nouveauté suffit pour attacher le lecteur; Mais il n'y a rien en celui-ci qui ne soit notoire, public, & qui n'ait déja été dit; ce qui fait, que le lecteur tranquille, & sans être surpris de rien, ne s'arrête qu'à l'élocution, de laquelle on est difficilement satisfait, quand on l'examine toute seule; Et plût aux Dieux qu'on y voulût du moins remarquer en même tems, l'ordre, les transitions, & les figures: Car enfin, les esprits moins cultivés peuvent quelque fois inventer heureusement, & s'enoncer en termes pompeux; mais il n'appartient qu'à ceux qui ont de l'étude & de l'art, de disposer bien la matiére & l'orner de différentes figures; Et il ne faut pas même affecter toûjours l'élévation & le sublime; Car comme dans un tableau, rien ne fait tant paroître la lumiére que l'ombre, aussi dans un discours, le simple s'ajuste fort bien avec le merveilleux; Mais j'oublie que je parle à un trés sçavant homme, je dois plûtôt vous prier de noter ce que vous y trouverés à corriger; car sçachés que je croirai bien d'avantage que tout le reste vous plait, quand je verrai que quelque chose vous y aura déplû. Adieu.

(1)

[1] *Librum quo nuper gratias egi.*) Pline appelle ainſi le Panegyrique, parceque le mot de *Liber*, comme dit Furetiere, ſignifiant originairement cette peau qui eſt entre le bois & l'écorce d'arbre ſur laquelle on écrivoit avant l'invention du papier, on entendoit par ce mot toutes ſortes d'ouvrages écrits; comme par celui de *Codex*, qui ſignifie un tronc d'arbre dégarni de ſes branches & de ſon écorce, dont on faiſoit de petites planches qui ſervoient de tablettes, on entend encore aujourd'hui toutes les loix qui étoient écrites ſur ces tablettes.

(2) *In hoc conſideres velim, ut pulchritudinem materiæ, ità & difficultatem.*) Pline ne pouvoit mieux raffiner ſur toutes les loüanges qu'il avoit données à Trajan dans le Panégyrique, qu'en diſant en cette Lettre, que plus les vertus de ce Prince étoient notoires & publiques, *nota, vulgata ſunt omnia*; plus cet ouvrage lui avoit coûté de peine, ne pouvant pas eſperer d'y attacher les lecteurs par la nouveauté, qui eſt pour l'ordinaire ce qu'il y a pour eux de plus attraïant.

[3] *In ceteris enim Lectorem novitas ipſa intentum habet.*) Quoique ce n'ait pas été l'intention de Pline, de parler ici contre ceux qui ne ſont curieux que des productions nouvelles, on peut bien remarquer à ce propos l'injuſtice de la pluſpart des lecteurs d'aujourd'hui, qui ne jugent ordinairement des ouvrages d'eſprit, que par la nouveauté; comme ſi elle en devoit faire tout le prix, ainſi que des piéces de muſique; & comme ſi des penſées ſolides & bonnes pouvoient être uſées, & en valoir moins, pour avoir déja été dites par d'autres; ainſi que l'a témoigné certain Auteur, qui a entrepris pour cet effet d'en faire voir dans ſes Dialogues l'origine, la décadence & la vieilleſſe. Deſcartes dit ſur ce ſujet, qu'il ne faut pas examiner ſi ce qu'un Auteur dit eſt nouveau, mais ſi ce qu'il dit eſt bon & vrai; & qu'alors il ne peut rien dire de nouveau, parceque rien n'eſt plus ancien que le vrai & le bon, & que tout le mérite d'un Auteur n'eſt qu'à l'expliquer plus clairement que n'ont fait les autres; en quoi il ne ſçauroit trop travailler, puiſque le peu de profit que les lecteurs en ont fait juſques ici, vient peut-être de ce qu'on ne l'a pas aſsés fait entendre, ou de ce qu'on s'eſt laſſé de le repéter. Paroles qu'on ne ſçauroit aſſés eſtimer; puiſqu'outre le courage qu'elles donnent, à redire & repéter les bonnes choſes, conformément à cet ancien proverbe rapporté par Platon: *Pulchra bis terque repetenda;* elles ne marquent pas moins l'humilité & le zéle de ce grand homme pour le public, que la vanité ou l'erreur de ceux, qui (loin de croire avec le Sieur d'Ablancourt, qu'en re-

mettant en uſage les bons livres, on fait plus de ſervice au public, que lorſqu'on en fait de nouveaux, qui n'ont ni la force, ni l'autorité, ni l'élegance des anciens) s'imaginent qu'il vaut encore mieux dire des choſes médiocres qui ſoient nouvelles, que d'en dire d'excellentes qui aïent déja été dites, ou qu'il faut du moins leur donner tout un autre tour, & cacher ſur toutes choſes la ſource d'où il les ont puiſées, afin de leur donner ainſi l'air & l'agrément de la nouveauté. Une telle imagination eſt ſans doute la cauſe, qu'au-lieu qu'autresfois les ouvrages plus ordinaires ne laiſſoient pas d'être au moins recommandables par le grand nombre d'éruditions dont ils étoient remplis, & par la bonne foi qui paroiſſoit dans les citations, on en voit aujourd'hui une infinité, & ſur-tout en France, leſquels non ſeulement privent ceux qui les liſent du plaiſir & profit qui revient de l'érudition, mais qui font encore un trés grand tort à leurs propres Auteurs, en donnant lieu de les ſoupçonner d'avoir voulu ſous des vains prétextes, s'uſurper & s'approprier les penſées d'autrui.

(4) *Quo fit ut lector tantùm elocutioni vacet, in quâ ſatisfacere difficilius eſt, cùm ſola æſtimatur.)* S'il eſt difficile, comme dit Pline, de contenter ceux qui dans un ouvrage n'examinent que l'élocution, on pourroit ajoûter qu'il eſt même aſſés ſuperflu de s'en donner la peine. Mr. de Sacy parlant de ces ſortes de gens, qui ne s'arrêtent qu'au ſtyle & au langage des Anciens, dit que c'eſt un préjugé apporté des Colléges, où la ſeule latinité fait le mérite des Auteurs, & où l'on étudie bien plus leurs phraſes que leurs penſées. L'Auteur de l'Art de penſer dit que la pureté de la langue, le nombre des figures, ſont tout au plus dans l'éloquence, ce que le coloris eſt dans la peinture, c'eſt à dire, que ce n'eſt que la partie la plus baſſe & la plus matérielle; mais que la principale conſiſte à concevoir fortement les choſes & à les exprimer, enſorte qu'on en porte dans l'eſprit des Auditeurs une image vive & lumineuſe, & qui ne repréſente pas ſeulement les choſes toutes nuës, mais auſſi les mouvements, avec leſquels on les reçoit, & que c'eſt ce qui ſe peut rencontrer en des perſonnes peu exactes dans la langue, & peu juſtes dans le nombre, & qui ſe rencontre même rarement dans ceux qui s'appliquent trop aux mots & aux embelliſſements, parceque cette vuë les détourne des choſes, & affoiblit la vigueur de leurs penſées; comme les Peintres remarquent, que ceux qui excellent dans le coloris, n'excellent pas ordinairement dans le deſſein; l'eſprit n'étant pas capable de cette double application, & l'une nuiſant à l'autre. Auſſi dit on que le grand Barthole, accuſé par quelque

que Grammairien de mauvaiſe latinité, affecta de lui répondre par un trés gros ſoleſcime, *Nos Juriſ-Conſulti non curamus de verbibus*; pour lui faire entendre qu'il n'y avoit qu'un pedant, qui pût lui faire un pareil réproche; & que les bons écrits, comme dit Horace, ne tirent leur commencement & leur ſource que du bon ſens: *Scribendi rectè ſapere eſt principium & fons*. Le Spectateur dit ſur ce propos, qu'il eſt plus aiſé aux Modernes d'éviter les imperfections des Anciens, que d'atteindre à leurs beautés; que dans les alluſions & ſimilitudes, pourveu qu'il y eût quelques rapport éloigné, les Anciens ne ſe mettoient guéres en peine du reſte, ni de la bienſéance; que ce défaut ouvre un vaſte champ à la raillerie des petits eſprits, qui peuvent ſe moquer de quelque improprietés, même dans l'Iliade; mais qui ne goûtent pas le ſublime de cette ſorte d'ouvrages; & que la bienſéance enfin dans les alluſions eſt une découverte des Modernes, qui voudroient par une délicateſſe & exactitude ſcrupuleuſe, ſuppléer à ce qu'il leur manque de feu & de vivacité d'eſprit. Le même dit que ſans le bon ſens, il n'y a ni eſprit, ni bons écrits; que c'eſt de là que dépend cette maniére naturelle d'écrire qu'on admire dans les Anciens, & dont pluſieurs Modernes s'éloignent, parcequ'ils n'ont pas la force de génie requiſe pour faire briller une penſée dans ſon propre éclat; que ceux qui manquent de cette force de génie, ſe voïent réduits à courir aprés des ornements étrangers; étant en cela & ſur-tout dans la Poëſie ce qu'étoient les Gots pour l'Architecture, incapables d'arriver à la noble ſimplicité des Grecs & des Romains, ils y ſuppléent par des ſuperfluités & des extravagances.

[5] *Istà orationem tam ſubmittere quàm attollere decet.*] Pline dit dans une autre Lettre que chacun eſt frappé de tout ce qui a de l'élevation & de la ſaillie, mais qu'on a beſoin d'un diſcernement délicat, pour juger ſi c'eſt magnificence ou fauſſe grandeur, & que perſonne n'ignoroit comment Homére ſçavoit prendre un ſtyle tantôt noble tantôt ſimple, ſelon que la matiere & le ſujet l'exigeoient, qui eſt auſſi ce qu'on peut remarquer dans Horace, que Mr. Dacier met fort au deſſus de Perſe & de Juvenal, à cauſe principalement qu'il avoit parlé dans ſes Satyres avec beaucoup plus de ſimplicité qu'eux; ſon exemple eſt en cela d'autant plus eſtimable, que quand il a voulu s'élever, comme on le voit par ſes Odes, il n'a cédé ni à ces deux Poëtes, ni a aucun autre, ainſi que tous les meilleurs Auteurs l'ont toûjours témoigné; à la reſerve de Lipſe, qui ne fait pas façon de dire qu'il avoit vû des gens indignés de ce que Scaliger le Pére donnoit la préférence à Juvenal ſur Horace

on ne peut ébranler les propoſitions en elles-mêmes, tâchent, dis-je, d'en outrer les conſéquences, pour les rendre odieuſes, & empêcher de les ſuivre, en emploïant ainſi le verd & le ſec pour venir à leurs fins. C'eſt ce qui paroît bien viſiblement à l'égard de l'opinion de Deſcartes ſur l'extenſion; puiſque toute inconteſtable qu'elle paroit, (n'étant pas même poſſible d'imaginer un corps pour petit qu'il ſoit, qui n'aïe les trois dimenſions) on ne ceſſe point en haine de l'Auteur, de l'impugner par les ſuites que l'on prétend en déduire contraires à la Religion, comme s'il étoit reſponſable de ce qu'on ne comprend pas comment les vérités phyſiques s'accordent avec celles de la foi. En quoi il ſemble y avoir d'autant plus d'injuſtice, que cet accord eſt bien moins comprehenſible dans tous les autres ſiſtémes de cette ſcience, hors qu'on ne veüille l'expliquer par des termes qui ne ſignifient rien; & qu'aucontraire, en faiſant conſiſter l'eſſence du corps dans l'extenſion, on vient à concevoir beaucoup mieux qu'on n'aïe jamais fait, la véritable diſtinction & différence qu'il y a entre le corps & l'eſprit.

(6) *Ità enim magis credam cetera tibi placere ſi quædam diſplicuiſſe cognovero.*] Ce ſouhait de Pline, que cet ami trouvât quelque choſe à rédire à ce Panégyrique, afin qu'il pût croire que le reſte étoit bon, paroît d'autant mieux fondé, que les loüanges trop générales ſont toûjours ſuſpectes, comme un ſigne, ou que l'on veut flatter, ou que l'on n'a pas aſſés examiné ce qu'on loüe. L'Auteur de l'Art de penſer dit à propos de cet examen ſi néceſſaire pour bien juger, & ſi peu pratiqué, que c'eſt une opinion fauſſe & impie, que la vérité ſoit tellement ſemblable au menſonge, & la vertu au vice, qu'il ſoit impoſſible de les diſcerner; mais qu'il eſt vrai, que dans la pluſpart des choſes il y a un mélange d'erreur & de vérité, de vice & de vertu, de perfection & d'imperfection, & que ce mélange eſt une des plus ordinaires ſources des faux jugements des hommes; puiſque c'eſt par ce mélange trompeur, que les bonnes qualités d'un Auteur ou autre perſonne qu'on eſtime, font approuver juſqu'à ſes défauts, & que les défauts de ceux que l'on n'eſtime pas font condamner ce qu'ils ont de bon; & qu'ainſi la raiſon & la juſtice demandent, que dans toutes les choſes qui ſont ainſi mélées de bien & de mal, on en faſſe le diſcernement; que c'eſt particulierement dans cette ſéparation judicieuſe, que paroît l'exactitude de l'eſprit, & que c'eſt par là que les Péres de l'Egliſe ont tiré des livres des Païens des choſes excellentes pour les mœurs; conformément à l'avis de St. Auguſtin, qu'il faut revendiquer & s'approprier les vérités qui ſe trouvent dans les ouvrages des Païens, & des Hérétiques, comme un

bien

bien tenu par des injuſtes poſſeſſeurs : *Si quæ vera fortè dixerunt, ab ijs tanquam ab injuſtis poſſeſſoribus in noſtrum uſum vindicanda.*

PLINIUS

Severo ſuo, epiſt. 18. lib. 3.

Officium Conſulatûs injunxit mihi, ut Reipublicæ nomine Principi gratias agerem; quod ego in Senatu, cùm ad rationem & loci & temporis ex more feciſſem, (1) bono Civi convenientiſſimum credidi, eadem illa ſpatioſius & uberiùs volumine amplecti; primùm (2) ut Imperatori noſtro virtutes ſuæ veris laudibus commendarentur, deindè ut futuri Principes, (3) non quaſi à Magiſtro, ſed tamen ſub exemplo præmonerentur, quâ potiſſimum viâ poſſent ad eandem gloriam niti. Nam præcipere qualis eſſe debeat Princeps, pulchrum quidem, ſed oneroſum ac propè ſuperbum eſt; laudare verò optimum Principem, ac per hoc poſteris, velut è ſpeculâ, lumen quod ſequantur oſtendere, idem utilitatis habet, arrogantiæ nihil.

PLINE

A Severe lettre 18. liv. 3.

LEs devoirs du Conſulat m'ayant obligé de faire des remerciements au Prince, au nom de la République, & m'en étant acquitté ſelon la coûtume dans le Sénat, eu égard au lieu & au tems, j'ai crû qu'en qualité de bon Citoïen, je devois maintenant les écrire plus au long, & leur donner plus d'étenduë ; prémierement, afin que des loüanges ſincéres faſſent connoître à nôtre Empereur le prix de ſes vertus, & afin auſſi que les Princes à venir ſoient inſtruits, non par mes préceptes, mais par un ſi bel exemple, du chemin qui pourra le mieux les conduire à la même gloire. Car s'il eſt beau de preſcrire au Prince les qualités qu'il doit avoir, il y a bien de l'embarras & peut-être de l'orgueïl à l'entreprendre, mais loüer un trés bon Prince, & montrer de là comme d'un Phare à ceux qui viendront aprés lui, une lumiére qui les guide, c'eſt être tout auſſi utile, ſans être préſomptueux.

(1) *Bono*

(1) *Bono Civi convenientiſſimum credidi eadem illa ſpatioſiùs, & uberiùs volumine amplecti.*] L'augmentation, que Pline a crû devoir faire à ce Panégyrique qui étoit béaucoup plus court, quand il le prononça, eſt une belle preuve de ce qu'il a dit ailleurs, que quand un ouvrage eſt bon, plus il eſt grand meilleur il eſt. Mr. Dacier cite ſur ce propos un Ancien, qui diſoit que celui qui ne dit pas ce qu'il faut eſt long, quand il ne diroit que deux ſyllabes, mais que celui qui parle bien, & à propos, ne peut être appellé long, quoiqu'il parle trés long tems; & qu'une preuve de cela c'eſt Homére, qui aprés les milliers de vers, qu'il nous a donnés, perſonne ne s'eſt encore avisé de l'appeller long. C'eſt ce qu'on pourroit dire avec la même juſtice de Pline, puiſque la ſolidité & les agrémens qu'il a répandus dans ſes ouvrages ne peuvent que les faire trouver toûjours trop courts, & faire regretter d'avantage ceux qui ſe ſont perdus.

[2] *Ut Imperatori noſtro virtutes ſuæ veris laudibus commendarentur.*) Parceque comme il n'y a rien qui gâte, & relâche plus les hommes que les fauſſes loüanges, il n'y a rien auſſi qui les anime, & fortifie davantage dans le bien, que celles qui ſont ſincéres & véritables. Pline a dit ailleurs qu'il n'y a pas de plus puiſſans aiguillons pour pouſſer à la vertu, que la loüange, & qu'elle eſt ſouvent la cauſe, & l'ame des plus belles actions. Mr. de Sacy dit que la gloire n'eſt point la fin que l'homme de bien ſe propoſe, en courant aprés la vertu, mais qu'elle eſt le moïen dont la vertu ſe ſert pour lui plaire; & que celui qui voudroit, que ceux qui ne ſongent qu'à faire leur devoir ne fuſſent pas ſenſibles aux avantages qui leur en reviennent, ne ſeroit pas auſtére & délicat, mais ſauvage & inſenſé. Le même dit que décrier la gloire, c'eſt ne pouvoir ſoûtenir la ſplendeur de la vertu; que plus on déclame contr'elle, plus on paroit l'eſtimer; & que celui qui fouloit aux pieds le faſte de Platon, le fouloit, comme lui dit Platon, avec un faſte encore plus grand, puiſque tout le faſte de celui-ci n'étoit qu'en quelques meubles, & que celui de Diogéne étoit dans l'eſprit, & dans le cœur. Horace ſe ſert de l'exemple d'Ariſtippe, pour prouver que la vertu, loin d'interdire l'uſage des biens utiles, & agréables, ne s'applique qu'à les régler, & n'apprend pas moins à en uſer, qu'à s'en paſſer, en tachant de ſoûmettre les choſes à ſoi, & non pas ſoi même aux choſes, *& mihi res, non me rebus ſubmittere conor*. Ce qui ſe vérifie encore mieux à l'égard des loüanges que l'on a toûjours miſes au nombre des biens agréables & utiles, pourvû qu'elles viennent de bonne part, qu'on leur ſoit toûjours ſupérieur, & qu'elles ne ſervent qu'à ſe fortifier dans la vertu, & ſurtout dans

la

la modeſtie. C'eſt ainſi qu'en uſa Trajan, qui ſe voïant loüé, & proposé par Pline, comme un modéle des Princes, n'en fut toute ſa vie que plus moderé, plus juſte & plus ſage, & n'eut pas beſoin d'envier, comme Alexandre, le ſort d'Achille d'avoir eu un Homérepour chanter ſes loüanges, puiſqu'il les recevoit d'un homme qui bien loin de donner dans le fabuleux, n'étoit pas moins connu par ſa parfaite probité & par ſa franchiſe, que par ſon éloquence & ſon eſprit.

[3] *Non quaſi à Magiſtro.*] Bien loin que Pline ſe ſoit donné dans ſes lettres un air de maître, ou de vanité, (comme quelqu' un, qui apparémment ne les entendoit pas, l'en a accusé,) on pourroit conclurre par ſes épîtres mêmes auſſi bien que par ſon Panégyrique, qu'il n'y eut jamais d'Auteur plus modeſte; & qu'il ſemble plûtôt avoir été le modéle, de ce qu'a dit l'Auteur de l'Art de penſer; que les hommes ne ſouffrant qu'avec impatience, qu'un autre les applique à ſoi, & veüille qu'on le regarde avec eſtime, les perſonnes ſages évitent autant qu'elles peuvent d'expoſer aux yeux des autres, les avantages qu'elles ont; qu'elles fuïent de ſe préſenter en face, & de ſe faire enviſager en particulier, & tâchent plûtôt de ſe cacher dans la preſſe, en ne ſe ſervant preſque jamais des mots de *je*, & de *moi*; afin qu'on ne voïe dans leurs diſcours que la vérité qu'elles propoſent: Modeſtie que l'on peut aiſément remarquer dans une infinité d'endroits de Pline, & dont on voit auſſi des exemples fréquens dans les œuvres de Deſcartes; lequel aïant dit, & découvert un ſi grand nombre de vérités en toutes ſortes de Sciences, n'a ſongé qu'à les propoſer le plus modeſtement, & le plus ſimplement qu'il a pû, priant ſans ceſſe les plus ſçavans hommes, qu'il connût d'en faire un examen rigoureux, ſans ſe donner le moindre air de vouloir enſeigner; diſant au contraire, que déclarer ſes opinions n'eſt pas les enſeigner; que pour enſeigner il faut perſuader par raiſon, & qu'il ſe peut même faire que quelqu'un diſe, & ſuive l'opinion d'un autre, & la ſçache mieux que lui, à cauſe qu'il en aura trouvé la raiſon que l'autre n'avoit pas trouvée. C'eſt ce qui eſt arrivé plus d'une fois à lui même, & ce qui lui a peut-être fait un crime dans l'eſprit de certaines gens, qui ſouffroient quelques opinions dans les Anciens, parceque faute de preuves elles reſtoient toûjours diſputables, & qui ne les peuvent ſouffrir chés lui, parcequ'il en a preſque fait des démonſtrations. Le même dit encore excellemment, que les deux plus grands obſtacles qui empêchent de raiſonner juſte, ſont la prévention, & la précipitation; que la plus part des hommes ne ſe trompent pas en raiſonnant mal ſur leurs principes,

cipes, mais en raiſonnant ſur de faux principes ; que la cauſe générale de l'erreur vient de ce que l'entendement eſt trop borné, & la volonté trop ample ; & que nous ne nous tromperions jamais, ſi nous voulions contenir nôtre volonté dans les mêmes limites de l'entendement ; puiſque ſi Dieu ne nous a pas donné la perfection de ne pas faillir, par le moïen d'une claire, & évidente connoiſſance de toutes les choſes dont nous pouvons délibérer ; il a du moins laiſsé en nôtre puiſſance, le moïen de ſuſpendre & de retenir nôtre jugement, ſur les choſes dont la vérité ne nous eſt pas clairement connuë ; & qu'ainſi le doute ſeul, comme diſoit Socrate, peut ſuffire pour bannir l'ignorance. *Dubitatio ignorantiam expellit*. Mr. de Fontenelle ajoûte à cela fort agréablement, qu'il eſt vrai que dans les choſes douteuſes on peut ſuſpendre ſon jugement ; mais que cette ſituation eſt un état violent pour l'eſprit humain : Il eſt en mouvement, dit-il, il faut qu'il aille ; peu de gens ſçavent le retenir, tout le monde ne ſçait pas douter : Ce qui eſt d'autant plus vrai, que la vanité & la préſomption, comme dit fort bien l'Auteur de l'Art de penſer, font que bien des gens croient qu'il y a de la honte à douter & à ignorer, & qu'ils aiment mieux parler & décider au hazard, que de reconnoître & avoüer, qu'ils ne ſont pas aiſés informés des choſes pour en porter jugement. Tant il eſt vrai qu'il n'y a rien, comme dit le Spectateur, qu'on admire tant, & que l'on connoiſſe ſi peu que l'eſprit ; ni rien, comme dit le Cardinal de Retz, qui perſuade plutôt ceux qui ont peu de ſens que ce qu'ils n'entendent pas. Auſſi l'homme ne fût il peut-être jamais mieux defini qu'il le fût anciennement par les Grecs, lorſqu'ils l'appellerent un animal crédule, & menteur ; d'où l'on peut voir combien eſt fondé cet ancien „ proverbe rapporté par Plutarque, que le nerf de la ſageſſe c'eſt „ de ne croire point de leger ; d'autant plus que l'Ecriture même déclare, que celui qui croit aiſément, a l'eſprit leger, & ſe dégrade lui même : *Qui credit citò, levis eſt corde, & minorabitur*. Auſſi ne peut on nier que cette facilité n'ait toûjours été la cauſe la plus ordinaire de l'ignorance, & de l'erreur, auſſi bien que des plus grands préjudices qu'aïent reçu, & puiſſent recevoir les Peuples ; Sans parler d'une infinité d'exemples qu'on pourroit alléguer là deſſus, ceux qui ſe ſont ſi follement, & ſottement ruinés au Miſſiſſipi ſans y avoir jamais rien compris, pourroient bien ſervir d'une forte & derniere preuve de ce que peut la crédulité.

[4] *Poſteris velut è ſpeculâ lumen quod ſequantur oſtendere.*)

Aprés avoir rendu dans ce Panégyrique la juſtice, qui étoit duë aux vertus de Trajan, Pline déclare ici ſon ſecond but, qui étoit d'être utile aux ſucceſſeurs de ce Prince, en le leur donnant pour exemple. Ces deux veuës, de rendre juſtice aux uns & d'inſtruire les autres, ſont en effet ceux que tout écrivain, celui ſur-tout qui écrit l'hiſtoire, doit principalement avoir; en marquant ſur toutes choſes, comme dit Polybe, ce qui peut nous inciter à la pitié, à l'indignation, à la juſtice, & à l'équité. *Quid ad miſericordiam, quid ad indignationem, quid ad juſtitiam, atque æquitatem nos impellere poſſit*. Cette obligation d'être utile à tous, autant qu'on le peut, paroit d'autant plus forte pour ceux qui veulent écrire, qu'elle regarde tous les hommes; puiſque Dieu a chargé un chacun d'avoir ſoin de ſon prochain en le gardant, & en le gardant de tous les méchants, *Mandavit unicuique de proximo ſuo, & dixit illis avertite ab omni iniquo*; qui eſt ce qu'un Hiſtorien doit, & peut mieux faire que perſonne, par le jugement qu'il porte des hommes dont il parle & de leurs actions. Strada parlant de ceux qui ſongent moins à écrire l'Hiſtoire qu'à donner des préceptes, dit que ceux-là ſont dignes d'excuſe & même de loüanges, qui laiſſent, ou ajoûtent quelque choſe pour en être plus utiles au public, à l'imitation de Xénophon, qui a voulu que Cyrus fût un modéle pour les Rois. *Quem Regum exemplar eſſe voluit*; mais qu'on ne peut trop blâmer ceux, qui à l'exemple de Tacite, ſous prétexte d'enſeigner la prudence n'enſeignent qu'à tromper, en choiſiſſant pour ſujet de leurs Hiſtoires, ou les derniers des hommes, ou ceux qui ont eu une réputation douteuſe, & quelquefois même ceux, qui l'ont eu bonne, en tournant par des interprétations diaboliques toutes leurs actions, en autant de préceptes, & d'exemples de malice, & d'orgüeil. *Qui per ſpeciem tradendæ prudentiæ ſecretiora quædam fallendi præcepta commonſtrant, Hiſtoriarum materiam eligunt, aut hominum poſtremos, aut ambiguæ, ſæpè etiam honeſtæ famæ viros, eoſque interpretationum neſcio quibus præſtigiis occultè converſos, in arrogantiæ & calliditatis exempla commutant.* Exemples, & préceptes d'autant plus dangéreux, que n'y ayant, dit-il, que trop de gens épris de tout ce qui a une apparence d'utilité, il n'y en a auſſi que trop qui ſe laiſſent aller à les ſuivre. *Ut plerique utilitate quacumque capiuntur, plures ad imitationem alliciuntur*; ſans réfléchir, que ces petits avantages apparents pourroient leur cauſer un jour des maux véritables, & de cuiſans, mais inutiles regrets.

Cepi autem non mediocrem voluptatem, quòd hunc Ce qui m'a fait un plaiſir ſingulier, c'eſt que dans le deſſein dé-

hunc librum (1) *cùm amicis recitare voluiſſem, non per Codicillos, non per libellos, ſed ſi commodum eſſet et ſi valdè vacaret admoniti, (nunquàm porrò aut valdè rarò vacat Romæ, aut commodum eſt audire recitantem) fediſſimis inſuper tempeſtatibus per biduum convenerunt ; cùmque modeſtia mea finem recitationis facere voluiſſet, ut adjicerem tertium diem exegerunt. Mihi hunc honorem habitum putem, an ſtudijs? Studijs malo,* (2) *quæ propè extincta refoventur : At cui materiæ hanc ſedulitatem præſtiterunt? Nempè quam in Senatu quoque, ubi perpeti neceſſe erat, gravari tamen, vel puncto temporis ſolebamus, eandem nunc & recitare, & qui audire triduò velint inveniuntur ;* (3) *non quia eloquentiùs quàm priùs, ſed quia liberiùs, ideòque etiam libentiùs ſcribitur ; Accedet ergò hoc quoque laudibus Principis noſtri, quod res anteà tam inviſa, quàm falſa, nunc ut vera ità amabilis facta eſt.*

de lire cet ouvrage à mes amis ; ſans les avoir avertis par aucune lettre ni billet, mais leur aiant ſeulement fait démander s'ils avoient du tems, & du loiſir de reſte pour venir l'entendre (ce que l'on n'a jamais ou bien rarement à Rome) ils y vinrent deux jours de ſuite, malgré un trés mauvais tems ; & lorſque par modeſtie, je voulus mettre fin à cette lecture, ils exigérent que je la continuaſſe le troiſiéme jour. Croirai-je que cet honneur a été rendu à ma perſonne, ou à l'amour des lettres? J'aimé mieux croire que c'eſt à l'amour des lettres, lequel aprés avoir été preſque éteint ſe rallume ; Mais remarqués pour quel ſujet ils ont eu tant d'aſſiduité: Cela même que nous ne pouvions ſouffrir qu'à peine pour quelques moments, dans le Sénat, où il falloit de néceſſité l'endurer, trouve aujourd'hui des gens pour le lire & pour l'écouter de leur gré trois jours conſécutifs, non que l'on écrive avec plus d'éloquence que par le paſsé, mais parcequ'on écrit avec plus de liberté & par conſequent avec plus de plaiſir ; Ce ſera donc une loüange de plus pour nôtre Prince, que ces ſortes d'actions de

graces qui étoient ſous ſes Prédéceſſeurs auſſi odieuſes que fauſſes, ſoient à préſent auſſi agréables que ſincéres.

[1] *Cum amicis recitare voluiſſem.)* Selon la coûtume d'alors, que les Auteurs alloient lire, faire lire, ou reciter leurs ouvrages dans des Compagnies d'amis, ou de perſonnes ſçavantes; ſur quoi on doit remarquer que parmi les domeſtiques, le plus conſidérable en ce tems lá étoit le lecteur. Pline en quelqu'autre lettre loüe fort le ſien, à cauſe de l'utilité, & du plaiſir qu'il tiroit de ſa maniére de lire & de reciter. On peut bien en faveur d'un auſſi digne écrivain que le Spectateur, mettre ici ce qu'il dit, quoique ſur un ſujet fort différent, à propos de la recitation: Qu'il ſeroit à ſouhaiter qu'une infinité de Prédicateurs, au lieu d'épuiſer leur eſprit à de nouveaux ouvrages, tâchaſſent d'acquérir une bonne récitation, & les autres talents, qui peuvent donner de la force aux diſcours que des plus grands maîtres ont publiés; ils ſe ſoulageroient, dit-il, eux mêmes, & les peuples en ſeroient beaucoup plus édifiés. Cet avertiſſement pour les ſermons, pourroit bien n'être pas moins utile à l'égard de tant de livres de Morale, qui s'impriment journellement; étant à craindre que leur multitude, & varieté n'embarraſſe & ne confonde bien loin d'inſtruire; & n'y aiant rien qui rebutte plus l'eſprit des jeunes gens, comme dit l'Auteur de l'art de penſer, que la multitude des préceptes: Au lieu que ſi ſelon cet avis, ou vouloit ſe borner à recüeillir, expliquer, & reimprimer ce que de plus grands maîtres ont déja écrit ou imprimé, les lecteurs n'en ſeroient auſſi que plus édifiés & mieux inſtruits, & les Auteurs plus en repos, & hors de tout ſoupçon d'avoir voulu renchérir non ſeulement ſur les plus célébres Philoſophes, mais ſur les Saints Peres, & ſur les Apôtres mêmes, C'eſt ce que la Bruyere ſemble leur avoir agréablement réproché, quand il dit que l'on a été loin depuis un ſiecle dans les arts & dans les ſciences, qui toutes ont été pouſsées à un grand point de raffinement, juſqu'à celle du ſalut qu'on a réduit en régle & en méthode; que la dévotion & la Geométrie, ont a préſent leurs façons de parler, ou ce qu'on appelle les termes de l'art, ſans leſquels on n'eſt ni dévot, ni Geometre; que les prémiers dévots, ceux même qui étoient dirigés par les Apôtres, ignoroient ces termes; Simples gens dit-il qui n'avoient que la Foi & les œuvres, & qui ſe réduiſoient à croire, & a bien vivre. Au lieu qu'on en voit à préſent qui s'imaginant d'arriver à une plus grande perfection, en ſortant de cette ſimplicité des anciens

devots,

dévots, & même en préchant les autres, ſemblent s'en éloigner d'autant plus que leur eſprit ne répondant pas toûjours à leur zéle, on a quelque ſujet de craindre, qu'un peu de préſomption ne leur faſſe oublier cette parfaite humilité qui a toûjours fait le principal caractére des Saints.

(2) *Quæ propè extincta reſoventur.*) Pline réïtére en cette lettre, ce qu'il a déja dit dans le Panégyrique; que les études preſque éteintes dépuis la mort d'Auguſte, reprenoient vigueur ſous Trajan; pour faire comprendre, que ce n'eſt que ſous les bons Princes que les ſciences peuvent fleurir & proſpérer; n'y aïant en effet que des eſprits faux ou bien médiocres, qui puiſſent briller dans une ſervitude publique; les plus excellents étant plûtôt contraints, ſelon l'expreſſion du méme Auteur, de ſe cacher dans les ténébres, *ætatem in tenebris agere*, dés qu'il ne voïent pas régner enſemble la juſtice & la liberté. Mr. de la Fare dit, que l'autorité deſpotique compatit peu avec les grands talents & les grandes vertus; la ſoûmiſſion aveugle, qui n'eſt pas le propre des grands génies, devenant alors la principale des qualités qui contribuent à la fortune des hommes, d'où provient enfin la ruine totale de la Nation & de l'Etat; puiſque le Prince même le plus habile ne ſçauroit ſe paſſer d'habiles ſujets, & qu'il n'en ſçauroit avoir de tels, s'il ne cultive pas les grands talents. Auſſi voit-on, ajoûte le même Auteur, que quoique pendant trente ans, il ſe ſoit fait de grandes choſes en France, il ne s'y eſt pas fait de grands hommes ni pour la guerre ni pour le Miniſtére; non que les talents aient manqué, mais parceque la Cour, dit-il, ne les a ni reconnus ni emploïés. Erreur d'autant plus blâmable, qu'elle eſt directement oppoſée à ce que dit le St. Eſprit, quand il recommande dans l'Ecriture d'emploïer le ſage, afin d'augmenter ſa ſageſſe: *Da ſapienti occaſionem, & addetur ei ſapientia*; n'étant pas douteux, comme dit Mr. Boſſuet, que l'uſage & l'expérience le fortifiera dans ſa ſageſſe & qu'il pourra de plus la communiquer à beaucoup d'autres; ainſi qu'un bon Général ne manque jamais de former pluſieurs bons Officiers, ce qui eſt ſans contredit le plus grand ſervice & le plus important que l'on puiſſe rendre au Public. Plus la faveur des Souverains à l'égard des vertueux & ſages peut être utile au Public, plus il ſemble qu'on devroit déplorer le ſort de Deſcartes, puiſque l'eſtime extraordinaire qu'une grande Reine conçût pour lui, ne ſervit qu'à précipiter ſes jours & priver la poſtérité des autres ouvrages, qu'il auroit encore pû lui laiſſer, ſi elle ſe fut contentée de l'honorer de ſa puiſſante protection,

ſans

ſans l'obliger de ſe tranſporter, au grand préjudice de ſa ſanté, dans un Climat ſi different de celui où il vivoit pour y groſſir le nombre des Sçavants qu'elle ſe piquoit d'avoir autour d'elle, & lui enſeigner de vive voix ce qu'elle auroit fort bien pû apprendre par ſes Ecrits. Malheur d'autant plus grand, qu'aprés les grandes découvertes qu'il avoit déjà faites dans les ſciences, on ne peut pas douter qu'il n'en eut fait de bien plus grandes, ainſi qu'un Chef d'armée, comme il dit lui-même dans ſes Lettres, a bien plus de facilité à faire de trés grandes conquêtes ; aprés une bataille ou deux de gagnées qu'il n'en auroit eu à en faire de trés petites auparavant.

(3) *Non quia eloquentiùs quàm priùs, ſed quia liberiùs, ideoque etiam libentiùs ſcribitur.*] Pline parlant ailleurs de ces tems malheureux, où l'ou ne pouvoit ſans peril dire ce qu'on penſoit, & ſans infamie ce qu'on ne penſoit pas, dit que les eſprits avoient été émouſſés, éteints, hébetés, & que ce n'étoit que depuis l'avénement de Trajan à l'Empire qu'il leur étoit permis de ſçavoir, qu'il leur étoit permis d'être & de paroître hommes. Tacite, au commencement de ſes Annales, ne manque pas de reprocher aux Auteurs de ces tems-là d'avoir alteré la verité, les uns par adulation, les autres par rancune, & proteſte fort de vouloir ladire avec plus de candeur & de zéle. Mais outre que malgré ſa proteſtation, il pourroit être aiſément convaincu d'avoir ſouvent menti en haine des bons & en faveur des méchants, peut-être n'eſt il pas moins coupable, dans les choſes mêmes où il pourroit avoir dit vrai ; puiſque n'y aïant point de vérité qui mérite proprement ce nom, & qui impoſe à un Auteur la néceſſité de la dire, que celles qui regardent la Religion, la vertu, ou les bonnes mœurs, il s'enſuit que toutes les autres & ſur-tout les hiſtoriques, ne ſont néceſſaires à dire, qu'autant qu'elles peuvent être de quelque utilité, ou du moins n'être pas nuiſibles par l'exemple ; d'autant que vouloir déduire & particulariſer „ les moïens, comme dit Paſquier, par leſquels les vitieux ont quel- „ quefois réüſſi : ores qu'ils fuſſent véritables, c'eſt faire planche „ aux méchants ; & qu'ainſi le principal devoir d'un hiſtorien, ſelon le ſage avis d'Amiot, eſt donc de bien choiſir les choſes qu'il doit raconter, & celles qu'il vaut mieux laiſſer quand même on ne les diroit que pour les reprendre. En quoi Tacite ſera toûjours d'autant plus condamnable, que bien loin qu'il paroiſſe en avoir dit aucune de cette ſorte pour les blâmer, il paroît aucontraire n'avoir eu d'autre vûë en les diſant, que celle d'inſpirer à ſes Lecteurs bien moins d'horreur que d'eſtime pour les ſcélerats, & bien moins d'a-

mour

mour que de mépris pour les vertueux ; bien digne en cela du même réproche, que Polybe faiſoit à Philarque, d'avoir écrit tout ce qu'il avoit pû trouver de plus mauvais, & d'avoir été aveugle ſur tout ce qu'il y avoit de plus beau & de plus digne de mémoire & d'imitation, *Cæcus ubi pulcherrimæ res occurrunt, & maximè memoratu dignæ*. Le Spectateur, parlant de ces ſortes d'écrivains, dit qu'il n'y a pas de plus grand mal ſous le Soleil que l'abus de la raiſon, & qu'on peut dire de ceux qui laiſſent des Ecrits propres à infecter l'eſprit des hommes, ce qu'on dit des perſonnes qui meurent de quelques maladies contagieuſes, qu'ils ne laiſſent aprés eux que de la puanteur & de l'infection.

Sed ego cùm ſtudium audientium, tùm judicium mirè probavi. Animadverti enim, ſeveriſſima quæque, vel maximè ſatisfacere. Memini quidem, me non multis recitaſſe [1] *quod omnibus ſcripſi; nihilominùs tamen, tanquàm ſit eadem omnium futura ſententia, hac ſeveritate aurium lætor; ac* (2) *ſicut olim Theatra malè Muſicos canere docuerunt,* (3) *ità nunc in ſpem adducor poſſe fieri, ut eadem Theatra benè canere Muſicos doceant. Omnes enim qui placendi causâ ſcribunt,* (4) *qualia placere viderint ſcribent. At mihi quidem confido, in hoc genere materiæ latioris ſtyli conſtare rationem, cùm ea po-*

Au reſte ſi j'ai admiré le zéle de mes Auditeurs, je n'en ai pas moins admiré le goût, m'étant apperçû que les endroits même les plus ſérieux leur plaiſoient extrémement. Il eſt vrai que je n'ai lû qu'à peu de perſonnes ce que j'ai écrit pour tous : Cependant le goût de ce peu de perſonnes me charme ; en ce qu'il me fait conjecturer, qu'il ſera ſuivi de celui du public ; & comme nos Théatres ont fait de mauvais Muſiciens par le paſſé, je ne deſeſpére pas qu'ils n'en faſſent de bons à l'avenir. Car ceux qui écrivent pour plaire, ſe régleront ſur ce qu'ils verront avoir plû. Pour moi je crois avoir eu de juſtes raiſons de traitter cette matiére un peu diffuſément, ce que j'ai écrit de plus concis & de plus ſerré pouvant plûtôt paroître recherché & amené avec art, que ce

que

potiùs quæ preſſiùs & adſtrictiùs, quàm illa quæ hilariùs & quaſi exſultantiùs ſcripſi, poſſint videri accerſita & inducta. Non ideò tamen ſegniùs precor, ut quandoque veniat dies, (utinamq; jam veneri:) quo (5) auſteris illis ſeveriſque, dulcia hæc blandaq; vel juſtâ poſſeſſione decedant. Habes acta mea tridui, quibus cognitis volui tantùm te voluptatis abſentem, & ſtudiorum nomine & meo capere, quantùm præſens percipere potuiſſes. Vale.

que j'ai écrit d'un ſtile plus égaïé & plus libre. Je ne ſouhaite pas cependant avec moins d'ardeur, que ce jour vienne, (& fut il déja venu) où le ſtile grave & ſérieux bannira pour jamais le ſtile enjoüé & fleuri qui s'eſt établi parmi nous. Voila ce que j'ai fait pendant ces trois jours, dont j'ai voulu vous inſtruire, afin que l'abſence ne vous empêche pas de prendre en faveur des lettres, & un peu auſſi pour l'amour de moi, le même plaiſir que vous auriés eu, ſi vous aviés é.é préſent.

Adieu.

[1] *Quod omnibus ſcripſi.*] Pline déclare ici qu'en publiant les loüanges de Trajan, il avoit eu deſſein d'être utile à tout le monde, comme il l'auroit été, & le ſeroit ſans doute, ſi les particuliers auſſi bien que les Princes vouloient ne ſe point laſſer de lire ce Panégyrique, & faire une ſérieuſe attention aux bons exemples & préceptes dont il eſt rempli, & qui pourroient ſeuls contrepéſer tous ceux qui ſe trouvent dans les plus amples traités de Morales. S'il y a bien de gros ouvrages, comme dit le Spectateur, qui reſteroient dans une feüille volante, ſi tous les Livres étoient réduits à leur quinteſſence, (pour ne rien dire d'un million de volumes qui s'annéantiroient abſolument) on pourroit croire qu'il s'en trouveroit peu, qui conſervaſſent mieux leur poids & leur ſubſtance que ce Panégyrique : C'eſt peut-être la ſeule piéce d'éloquence, où l'on voïe parfaitement vérifier ce qu'a dit l'Auteur de l'Art de penſer ; que la nature de l'eſprit humain étant d'aimer mieux qu'on lui laiſſe quelque choſe à ſuppléer, que non pas qu'on s'imagine qu'il ait beſoin d'être inſtruit de tout, une des principales beautés d'un diſcours, eſt d'être plein de ſens & de donner occaſion à l'eſprit, de former une penſée plus étenduë que n'eſt l'expreſſion ; & que c'en eſt aucontraire un des plus grands défauts d'être vuide

de

de ſens, & de renfermer peu de penſées. Le même ajoûte ſur ce propos, que dans les diſcours on péche beaucoup plus par excés que par défaut, & que pour former les hommes dans une éloquence judicieuſe & ſolide, il ſeroit bien plus utile de leur apprendre à ſe taire qu'à parler, c'eſt à dire à ſupprimer & à retrancher les pensées baſſes, communes & fauſſes, qu'à produire comme ils font, un amas infini de raiſonnements bons & mauvais, dont i's rempliſſent les livres & les diſcours; le plus ſçavant, comme dit Mr. Dacier, n'étant pas celui qui ſçait & dit le plus, mais celui qui ſçait & dit bien les choſes néceſſaires. C'eſt ce qu'Homére a bien témoigné en ſe moquant de Mergite qui ſçavoit beaucoup de choſes, mais qui les ſçavoit toutes mal: *Multa quidem noverat, ſed malè noverat omnia.*, & que Mr. Le Févre a exprimé plus agréablement, en diſant qu'il auroit été auſſi ignorant que beaucoup d'autres, s'il avoit lû autant qu'eux; ſur quoi Socrate nous avertit dans un de ſes dialogues, que comme la trop grande quantité d'aliments nuit au corps, de même le trop grand nombre de ſciences mal digerées nuit à l'ame, dont la ſanté, comme celle du corps vient de la juſte meſure des aliments qu'on lui donne.

[2] *Sicut olim Theatra malè Muſicos canere docuerunt.)* Pline dit que les Théatres avoient fait par le paſsé de mauvais Muſiciens, pour marquer que les Princes précédents qui par leur mauvais eſprit étoient incapables d'entendre & de goûter les bonnes choſes, avoient gâté le gout des Auditeurs, en les accoûtumant à applaudir à celles qui n'étoient dignes que de mépris & de riſée, telles qu'étoient apparemment les productions des eſprits qui brilloient alors. Malheur qui ne manque jamais d'arriver, par tout où l'on voit briller ces ſortes d'eſprits; puiſque l'approbation & les applaudiſſements, que le Public s'accoûtume de donner à leurs inſipides ou mauvaiſes productions, ne font qu'encourager les plus petits génies à en donner de ſemblables, qui viennent ainſi toûjours plus à la mode, & rebutent en même tems les bons eſprits qui pourroient le détromper par d'autres beaucoup meilleures; le gout du Public, comme on l'a déja dit ailleurs, étant naturellement le plus ſeur & le plus juſte de tous, pourveu qu'il ne ſoit point prévenu, & qu'il ſoit en une liberté entiére de juger des choſes par lui-même.

(1) *Ità nunc benè canere doceant.*] C'eſt à dire que les bons eſprits, & les bons ouvrages reprendroient faveur, ſous un Prince qui goûtoit & connoiſſoit ce qu'il y avoit de plus exquis. Ce bon gout de Trajan ne peut pas être revoqué en doute, puiſqu'il n'en témoi-

gna pas moins pour Pline, qu'Auguſte en avoit témoigné pour Horace, en quoi il eſt d'autant plus eſtimable, que rien n'a jamais été plus rare que cette connoiſſance de la perfection. La Bruyere, examinant ce que c'eſt que l'exquis, le ſublime, ou le merveilleux dans les ouvrages d'eſprit, dit qu'il ne paroit pas avoir encore été défini; qu'il ne ſçait ſi tout genre d'écrire le reçoit, ſi le naturel & le délicat, ne font pas le ſublime des ouvrages, dont ils font la perfection; ou s'il conſiſte peut-être à exprimer noblement & ſimplement quelque choſe de grand & de vrai, & déclare enfin aprés toutes ces recherches, que le ſublime ne peint à ſon avis que la vérité, mais en un ſujet noble; qu'il la peint toute entiére dans ſa cauſe & dans ſon effet; qu'il eſt l'expreſſion ou l'image la plus digne de cette vérité; que les eſprits médiocres ne pouvant trouver l'unique expreſſion uſent de ſynonimes & de periphraſes, & qu'il n'y a même entre les grands génies que les plus élevés qui en ſoient capables. Suivant cette deſcription ou définition (la meilleure peut-être qui ait encore paru) il ſemble qu'on pourroit conclurre que celui, dont le ſtile a le plus approché du ſublime aprés Homére, Horace, Pline & peu d'autres, eſt celui-là même qui l'a ſi bien défini; puiſqu'il ſeroit difficile d'en trouver, qui aïe mieux peint les plus nobles vérités, qui ſe ſoient ſervis de termes plus ſignificatifs, & qui aïent mieux trouvé cette unique expreſſion qui eſt un des principaux caractéres du ſublime. Deſcartes dit auſſi que d'autant mieux que l'on conçoit une choſe, d'autant plus on eſt determiné à ne l'exprimer qu'en une ſeule façon; & qu'une marque qu'on la ſçait parfaitement, c'eſt quand on en peut rendre l'explication fort courte, fort générale & fort diſtincte; comme aucontraire, quand on y ajoûte pluſieurs choſes ſuperflues, particulieres & embarraſsées, cela témoigne de l'ignorance; d'où il s'enſuit que la prémiere & plus ſeure preuve d'un bon ouvrage c'eſt la clarté, & que les Auteurs obſcurs ſont donc pour l'ordinaire, ou des ignorants qui n'entendent pas eux-mêmes les choſes qu'ils diſent, ou des impoſteurs qui en veulent dire de mauvaiſes, mais qui n'oſeroient les dire clairement.

[1] *Qualia placere viderint, ſcribent.*] Ce que dit ici Pline, qu'on écrira toûjours ſelon le goût du tems, fait aſsés voir que la mode n'a pas moins de pouvoir ſur le ſtile que ſur tout le reſte, ce qu'on ne peut pas même blâmer, pourveu qu'on ne mette pas toute ſon étude à la ſuivre; d'autant que n'avoir égard en écrivant, comme dit la Bruyere, qu'au goût de ſon ſiécle, c'eſt ſonger à ſa perſonne beaucoup plus qu'à ſes écrits. Cette coûtume de ſe conformer au goût qui

qui regne, a toûjours été ſi reſpectée, qu'on ne doit pas trouver étrange que même en Philoſophie on ait vû durer le même ſtile pendant tant de ſiécles ; & qu'à l'exemple d'Ariſtote que l'on voioit revéré & admiré par tant de gens, une infinité d'écrivains, & ſur-tout ſes Sectateurs y aïent auſſi affecté le myſtére & l'obſcurité, par l'invention & l'uſage de mille termes barbares & embarraſſants. C'eſt ce qui a duré juſques à Deſcartes, qui y a enfin heureuſement introduit la ſimplicité & l'évidence, & duquel on pourroit bien dire, comme Ficin a dit de Socrate, qu'il ſemble avoir été envoïé de Dieu pour purger l'eſprit des hommes : *Purgandorum gratiâ animorum à Deo miſſum fuiſſe.* Ce qui a donné lieu à Mr. de Fontenelle de dire agréablement, que la maniére de raiſonner s'eſt extrémement perfectionnée en ce dernier ſiécle, qu'avant Mr. Deſcartes on raiſonnoit plus commodément, & que les ſiécles paſsés ſont bienheureux de n'avoir pas eu cet homme-là, qui auroit bientôt découvert l'ignorance, ou l'impoſture de tant d'Auteurs, qui n'acqueroient une grande réputation qu'à force d'être obſcurs & incomprehenſibles ; en s'imaginant peut-être qu'on ne parle jamais mieux que quand on n'entend pas ce qu'on dit, comme Cromvvel croïoit, qu'on ne monte jamais ſi haut, que quand on ne ſçait où l'on va. Si ces Auteurs ont été heureux, ſelon Mr. de Fontenelle, de n'avoir pas eu un Deſcartes de leur tems, il faut pourtant avoüer que leurs ouvrages n'en ont pas moins ſouffert du depuis ; puiſque la Méthode claire & facile qu'il a laiſſée, & que ſes adverſaires même n'ont pû diſconvenir être un ouvrage merveilleux, ſuffit elle ſeule pour découvrir une infinité d'erreurs qui s'étoient ſi long-tems fait reſpecter, à la faveur de l'obſcurité. Méthode qu'on ne peut nier être d'autant plus ſeure, qu'elle enſeigne à examiner toutes choſes par ſes principes, & d'autant plus utile au public, qu'il n'y a guéres de plus mauvais caractére d'eſprit, comme dit l'Auteur de l'Art de penſer, que celui de ces Ecrivains énigmatiques, qui s'imaginent que les penſées les moins ſolides, pour ne pas dire les plus fauſſes & les plus impies, paſſeront pour des myſtéres étant revêtuës de maniéres de parler inintelligibles au commun des hommes. Le Spectateur dit ſur ce propos, que Socrate introduiſit une maniére d'argumenter, qu'on peut nommer interrogatoire, par laquelle il aidoit ſes Ecoliers à mettre au jour les penſées qu'ils avoient dans l'eſprit, & dont il ſe diſoit l'accoucheur ; qu'Ariſtote enſuite s'éloignant des maniéres de Socrate & de Platon, aïant même eſtropié, à ce que diſent les Platoniciens, toutes les opinions de ce dernier, inventa quantité de petites armes qu'on appelle ſyllo-

giſmes ; & que les Univerſités de l'Europe ſoûtinrent leurs diſputes pendant un long eſpace d'années par le ſyllogiſme, en ſorte que l'on vit la ſcience de pluſieurs ſiécles reduite à des objections & à des réponſes ; & tout le bon ſens d'alors dépécé pour ainſi dire, en un nombre infini de diſtinctions ; ce qui reléve d'autant plus la gloire de Deſcartes qu'il paroît n'avoir travaillé qu'à le rejoindre & à le recoudre, en aboliſſant toutes ces diſtinctions, ſubdiviſions, & ſubtilités qui le déchiroient & l'aneantiſſoient à un point, que les Païens mêmes voïant le préjudice qu'apportoit aux eſprits cet Art de chicaner introduit par Ariſtote, qui donne pour préceptes dans ſes Topiques de parler toûjours obſcurement, & de dire tout ce qui vient dans l'eſprit, plûtôt que de céder à ſon adverſaire, & par bien d'autres choſes qu'ils n'approuvoient pas dans ſes écrits, les condamnerent tous au feu par un Edit public avec défenſe d'en garder aucun exemplaire, comme contenants une doctrine fauſſe, trompeuſe & peſtilencielle. C'eſt ce que Gallien reproche à Eraſiſtrate petit fils de ce Philoſophe dans les Dialogues du Medecin Portius Romanus : *Diſertiſſimi Avi tui ſcripta tanquàm omninò erroneam & perniciosam & peſtilentem continerent doctrinam, Judicis Decreto publicè igni concremarentur, edictumque ſub gravi pœnâ, ut ſi qui exemplaria haberent igni traderentur.* Condemnation que l'on a veu renouveller, mais bien plus autentiquement par le Concile tenu à Paris en 1209., où les Livres d'Ariſtote furent brûlés avec défenſe de les lire ſous peine d'excommunication ; Défenſe qui fut enſuite confirmée ſous les Papes Grégoire IX. & Urbain V. par la raiſon ſans doute, que tous les Péres Grecs, & la pluſpart des Latins n'avoient ceſſé de les blâmer & déteſter. St. Grégoire de Naziance entr' autres ſe plaint, que les ſophiſmes captieux & les mauvais artifices d'Ariſtote s'étoient gliſſés dans l'Egliſe, comme les plaïes de l'Egypte : *In Eccleſiam irrepſiſſe captiones ſophiſticas, ac pravum artificium Ariſtotelicæ artis, veluti Ægyptiacas plagas.* Saint Cyrille reproche aux hérétiques qu'ils ne ſçavoient parler que d'Ariſtote, *qui nihil aliud quàm Ariſtotelem ructant.* Tertullien leur fait le même reproche, diſant qu'ils alleguoient toûjours l'Auteur de cette Dialectique qui apprend à prouver également le pour & le contre : *Qui illis Dialecticam inſtituit artificem ſtruendi & deſtruendi verſipellem.* C'eſt auſſi ce que témoigne St. Jérome, lorſqu'il dit que par la Méthode d'Ariſtote, il n'y a rien de ſi pervers dans les dogmes qu'on ne puiſſe ſoûtenir, ni rien de ſi fort dans les ſciences humaines qu'on ne puiſſe renverſer : *Quidquid in ſeculo perverſorum dogmatum, quidquid ad ſapientiam humanam pertinet, &*

puta-

putatur eſſe robuſtum, hoc dialecticâ arte ſubvertetur. St. Fauſtin nomme impies, tous les ſophiſmes que les Ariens avoient appris de leur maître Ariſtote : *Impia illa veſtra ſophiſmata quæ Ariſtotelis Epiſcopi veſtri magiſterio didiciſtis.* Socrate de Conſtantinople dit qu' Aëtius ſoûtenoit ſes erreurs en ſuivant les Cathégories d'Ariſtote : *Hoc faciebat ſequens Cathegorias Ariſtotelis.* St. Ambroiſe & St. Auguſtin appellent ſa doctrine une fauſſe ruſe & une mauvaiſe tromperie, qui avec des pointes & des ſubtilités bleſſe les eſprits, & les ſéduit ſi finement que celui qui eſt trompé ne voit, & ne comprend pas comment il ſe trompe ; *illam falſam aſtutiam, perverſam calliditatem, quæ minutis, & ſubtilibus verborum ſtimulis animos terebrat, & tantâ calliditate circumvenit, ut deceptus quiſque nec videat, nec intelligat, undè decipitur* ; ce dernier aïant encore mieux déclaré la mauvaiſe idée qu'il avoit de ce Philoſophe, en diſant qu'il aimeroit mieux mourir avec Platon, que de vivre avec Ariſtote ; *mallem cum Platone mori, quàm cum Ariſtotele vivere.* On ne parle point d'Origéne, de St. Juſtin, de St. Clement d'Alexandrie, de St. Irenée, d'Euſebe, de St. Athanaſe, de St. Baſile, de St. Grégoire de Nyſſe, de St. Chryſoſtome, de St. Bernard, & autres cités par Mr. De Launoi dans ſons Hiſtoire, *de variâ Ariſtotelis fortunâ*, & par Fr. Patricius dans ſon Epitre dédicatoire à Grégoire XIV., leſquels ont tous écrit contre la Philoſophie d'Ariſtote, ou craint le mauvais uſage qu'on en pouvoit faire ; en ſorte qu'on auroit tout lieu de croire avec Tertullien, que c'eſt de cette doctrine, que St. Paul a parlé ou plûtôt prophétiſé, quand il avertit les Coloſſiens de prendre garde à ſe laiſſer ſéduire par quelque vaine, & fauſſe Philoſophie, *videte ne quis vos ſeducat per Philoſophiam, & inanem fallaciam.* A quoi l'on peut ajoûter au rapport du même Portius cité ci-deſſus, qu'outre ceux qui ont trouvé Ariſtote obſcur & dangereux, il y en a qui l'ont même trouvé inſipide, & extravagant, n'enſeignant rien de ſolide ni de juſte, mais tout trés mal, *inſulſus & fatuus, & nihil ſolidè, nihil rectè, ſed omnia pravè docens* ; & que ceux même qui en ont fait le plus de cas ne l'ont pourtant jamais osé loüer pour les mœurs; *moribus autem reverâ nunquàm commendandus viſus fuit* : Ce qui eſt d'autant plus croïable qu'il fut de ſon vivant même accusé d'impieté, de vanité, d'envie, d'ingratitude & ſurtout de mauvaiſe foi, pour avoir fait brûler pluſieurs ouvrages d'autrui, que la libéralité d'Alexandre lui avoit procurés, aprés en avoir pris, & s'être approprié tout ce qu'il y avoit trouvé de meilleur. A tous ces ennemis que la Philoſophie d'Ariſtote a eu pendant les ſiécles paſsés, on peut bien joindre quelques-uns

de ceux qu'elle a eu du depuis, comme entr'autres Melchior Canus, un de ceux qui aſſiſtérent au Concile de Trente, qui accuſe ce Philoſophe d'être la cauſe de ces Dogmes pernicieux qui s'étoient répandus en Italie contre l'immortalité de l'ame, & contre la providence divine; *ex quo nata ſunt in Italiâ peſtifera illa Dogmata de mortalitate animi, & de Divinâ circa res humanas improvidentiâ.* Guillaume Poſtel dans ſa traduction de Saint Juſtin, dit que ſi les Ecrits de ce Philoſophe furent par le paſſé la ſemence de preſque toutes les héreſies, ils ont fait depuis quantité d'Athées; *ut olim omnium ferè hæreſeon ſemina ex uno Ariſtotele emerſère, ità hodie Atheorum cohors inde manat*; & que c'eſt un effet de la Providence, que ſa doctrine n'aïe point infecté tout l'univers; *ut agnoſcatur ſummum ſeti Orbi terrarum diſpendium, niſi obſtitiſſet providentia, fuiſſe ex ejus doctrinâ naſciturum.* Pic de la Mirandole aſsûre que ce n'eſt pas Dieu qui inſpira Ariſtote d'étudier, mais un mauvais Demon; *non Deum, ſed malum Demonem ſui ſtudij ſuaſorem habuit*; & que ceux qui ſe livrent à lui doivent prendre garde de n'en pas prendre l'impieté; *Ariſtotelis, qui ſe toti dedunt, caveant ne & impietatem exhauriant.* Baronius s'étonne qu'il y ait des hommes aſsés zélés pour Ariſtote, pour prendre & ſoûtenir tout ce qu'il dit, comme s'il avoit été prononcé par un Oracle divin; *Scimus reperiri homines adeò Ariſtotelis ſtudioſos, ut quæcunque in ejus ſcriptis reperiuntur veluti ex divino quodam Oraculo prolata accipiant atque defendant.* St. Vincent Ferrier, au rapport d'André Piſſinus, dit qu'Ariſtote & Averroes ont été deux Phioles de la colére de Dieu, répanduës ſur les eaux de la ſageſſe chrêtienne; *Ariſtotelem, & Averroem fuiſſe Phialas iræ Dei projectas ſuper aquas Sapientiæ Chriſtianæ.* Le Pére Salmeron avoüe qu'il perdoit patience, en voïant certaines perſonnes défendre ſi ſuperſtitieuſement, & ſi obſtinément les Dogmes d'Ariſtote, qu'ils aiment mieux faire violence par leurs gloſes à pluſieurs Textes de l'Ecriture que de le heurter; *Satis patienti animo ferre nequeo, cùm video quoſdam adeò ſuperſtitiosè ac mordicùs tueri Ariſtotelis Dogmata, ut malint multos Textus Scripturæ violentis gloſſis, ac ſenſibus torquere, quàm in unum impingere Ariſtotelem.* Le Pere Bartoli appelle Ariſtote Auteur de la mortalité de l'ame, & par conſéquent deſtructeur de la foi, *creduto Autore della mortalità delle Anime, ch' è quanto dire diſtruttore della fede*; & ſe récrie contre ſes Sectateurs, qui de toutes les vérités de la foi ne tiennent pour sûres que celles qui s'accordent avec les Oracles du Péripathetiſme; *quanti ſuoi congiurati, che quelle ſole verità della fede, hanno per ſicure che s'accordano con gl'Oracoli del Peripato.* Pour ceux qui ſe ſont déclarés en

ces

ces derniers tems contre ce Philoſophe par des livres particuliers, comme Galilée, le Pére Foſcarini, Teleſius, Mutus, Campanella, Cornelius, Leonardus de Capua, Grimaldi, l'Abbé Gravina, Fontenelle, ou par des ouvrages entiers de Philoſophie tout opposés à la ſienne, comme Mr. Rohault, Silvain Regis, le Pere Malebranche, & entr'autres le Pere Magnan (qui a battu en ruine ce Philoſophe par les mêmes armes, deſquelles il s'étoit ſervi lui-même pour établir ſa doctrine) il ſeroit inutile d'en dire ici d'avantage; puiſque leurs ouvrages parlent aſsés pour eux, & que bien loin d'avoir été refutés par aucun Péripatéticien, il ne paroît pas même qu'aucun d'eux ait encore osé l'entreprendre. Aprés tant d'autorités & de témoignages contre Ariſtote, qui prouvent clairement l'inconteſtable poſſeſſion où l'on a été en tout tems de l'impugner à ſon gré, on ne peut trop s'étonner qu'il y ait encore des gens qui, loin d'apprehender que les hérétiques leur faſſent les mêmes reproches que les Sts. Péres leur faiſoient autrefois, ſur le trop d'attachement qu'ils avoient pour ce Philoſophe, ne ſoient pas moins irrités & choqués de ce que l'on continue à l'impugner preſentement, que ſi l'autorité des Péres qui l'ont condamné, (& qu'on ne peut nier être en beaucoup plus grand nombre) ne pût pas du moins balancer celle de ceux qui l'ont favoriſés. Et il eſt encore plus étonnant, que ces mêmes perſonnes par un zéle ſemblable en quelque façon à celui des Carpocratiens, ou à celui des Aëtiens (qui porta les prémiers juſques à adorer l'image d'Ariſtote, & les autres à donner ſes Cathégories pour Catéchiſme à leurs Diſciples) ſe faſſent comme un devoir de conſcience de le protéger & le ſoutenir, avec autant & plus de chaleur, que ſi malgré ſon paganiſme, ou plûtôt ſon impieté manifeſte, ils le croïoient le ſeul appui & l'unique ſoûtien de nôtre Religion. Erreur qui a donné lieu à un fameux Ecrivain de dire auſſi fauſſement que ſatyriquement, que ſans Ariſtote il nous manqueroit quelques Articles de foi, & qui pourroit bien provenir en partie de cette honte que l'on a, comme dit Horace, de déferer au ſentiment de gens plus jeunes que ſoi, & de devoir deſavoüer dans ſa vieilleſſe ce qu'on a appris & admiré dans ſa jeuneſſe: *Vel quia turpe putant parere minoribus, & quæ imberbes didicere ſenes perdenda fateri*: Puiſque parmi les plus doctes dans la Philoſophie de l'école les plus vieux ſont ordinairement ceux qui y ſont les plus attachés, & qui pour lui être plus fidéles ne veulent pas même en lire ni en examiner aucune autre. En quoi ils ſont d'autant plus injuſtes & inexcuſables, qu'on ne peut nier que la pure Scholaſtique, au ſentiment des meilleurs Auteurs, ne ſoit une ſcience vetilleuſe, pointilleu-

tilleuſe & pédanteſque , & que c'eſt de cette Méthode que s'eſt formé , de l'aveu du Pére Rapin , ce fatras d'opinions & de queſtions frivoles, qui ont étouffé ce qui reſtoit encore de bon gout pour les belles Lettres.

(5) *Auſteris illis ſeveriſque dulcia hæc blandaque vel juſtâ poſſeſſione decedant.*) Pline ſe déclare ici contre le ſtile éloquent & fleuri qui étoit alors fort à la mode, graces à Sénéque, qui l'avoit fort autorisé par les pointes d'eſprit , dont il avoit parſemé ſes ouvrages. De maniére qu'il eſt accusé par Quintilien d'avoir toûjours mal parlé des grands hommes qui l'avoient précedé , parce qu'il voïoit bien que ſes contemporains ne pourroient jamais admirer les faux brillants , & le ſtile hériſſé de pointes de ſes écrits, tandis qu'ils continueroient d'admirer le ſtile noble & naturel des anciens Ecrivains : *Cùm ſe placere poſſe iis , quibus illi placerent diffideret.* Le Spectateur dit ſur ce ſujet , qu'il n'y a point de mauvais goût qui ait tant prévalu dans tous les ſiécles, que celui qui regarde le jeu des mots ; & que ce mauvais tour d'eſprit ſemble avoir été conſacré principalement par Ariſtote dans l'onziéme chapître de ſa Rhetorique , par Ciceron dans ſon Livre de l'Art Oratoire ; par Sénéque enſuite, & par tous les Rhetoriciens qui pour le rendre plus eſtimable l'ont traitté avec beaucoup de reſpect , & en ont ſoigneuſement diſtingué par des noms ſcabreux les différentes eſpéces. Une grande preuve que le ſtile grave & ſerieux l'emporte toûjours ſur le plus fleuri & le plus élegant , eſt Demoſthene méme , duquel , quoiqu'il fût le Prince des Orateurs , Plutar-
„ que dit, qu'un Ancien trouvoit pourtant que Phocion avec beau-
„ coup moins d'art & d'étude, ſçavoit encore mieux dire , parce-
„ que le langage court & ſerré des paroles de celui ci contenoit
„ beaucoup plus de ſubſtance . Choſe dont Demoſthene convenoit apparemment lui-même , puiſque toutes les fois qu'il voïoit Phocion ſe lever pour parler aprés lui, il avoit accoûtumé de dire, au rapport du même Plutarque , *Voici le coupperet de mes paroles qui ſe leve.* Ce trait d'hiſtoire ſert en même tems à prouver la ſuperiorité qu'un véritable Philoſophe a toûjours ſur le plus parfait Orateur ; ce qu'on peut voir manifeſtement dans Ciceron , qui n'auroit pas ſans doute acquis tant de gloire , s'il ne s'étoit heureuſement laiſſé diriger par Caton , comme il l'avoüe lui-même , dans l'affaire de Catilina , & par Publius Nigidius dans les plus honorables exploits qu'il fit dans ſon Conſulat. Tant il eſt vrai, que ce n'eſt ni le brillant , ni le feu ni la fertilité de l'imagination qui fait les plus grands

talents

talents & les plus utiles au Public, mais que c'eſt uniquement la force du bon ſens & l'exactitude de la raiſon jointe à une grande modeſtie, bonté & fermeté, telles qu'on les voit ſi particuliérement reluire dans tout ce qui nous eſt reſté de Pline, & qui l'ont rendu ſans contredit un des plus dignes & rares hommes qu'il y ait eu dans tous les ſiécles.

On peut ajoûter à la loüange de cet Auteur, de ſes Epîtres & de ſon Panégyrique, ce qu'en ont dit trois celébres Critiques : * Que Pline fut trés grand par l'éloquence, par la vertu, & par la pureté de ſa vie & de ſes mœurs ; que ſes lettres ſont un véritable exémple de l'éloquence Attique : *Plinius eloquentiâ, virtute & ſanctitate vitæ & morum maximus, habemus ejus epiſtolarum libros, veriſſimum Atticæ eloquentiæ exemplum.* Que plus on les lit, plus on eſt ſurpris que tant de gens ne les liſent point, ou les liſent ſi peu ; puiſque, ſoit que l'on y chèrche l'utile ou l'agréable, on eſt ſeur d'y trouver abondamment de quoi ſe ſatisfaire dans l'un & dans l'autre : *Quo ſæpiùs lego, eò magis illas à pleriſque tàm rarò legi miror, & à nonnullis ne legi quidem omninò ; nam ſivè utilitatem, ſivè delectationem in earum lectione ſibi quis proponat, eum quod abundè deſiderio ſuo ſatisfaciat inventurum eſſe dico* ; & que ſon Panégyrique eſt un Livre tout-à-fait divin : *Panegyricus divinus planè Liber eſt.* Ces témoignages & tant d'autres qu'on a rapporté dans cet Ouvrage en faveur de Pline, & qui prouvent inconteſtablement l'excellence, la ſolidité & la juſteſſe de ſon eſprit, font aſſés voir quel cas l'on doit faire du jugement de cet Ecrivain, qui ſous le nom d'Eudoxe, a ſi magiſtralement prononcé dans ſes Dialogues, *que Pline, à parler en général, n'eſt pas aſsés naturel, qu'il a des penſées trop raffinées, ſubtiliſées & quinteſſenciées, & que pour ne rien dire du Panégyrique, ſes Epîtres ſont pleines de traits qui ne ſont pas aſsés ſimples.* On laiſſe à penſer aprés cela, ſi c'eſt à juſte tître que cet Auteur a prétendu s'ériger en juge de la *Maniére de bien penſer dans les Ouvrages d'eſprit*, laquelle il déclare n'avoir rien de commun avec l'art de penſer (qu'il prétend être d'une utilité beaucoup plus bornée) s'il a eu raiſon de dire dans ſon avertiſſement, que ſon ouvrage peut ſervir, *non ſeulement à polir l'eſprit, mais à le former ; qu'il pourroit être appellé une Logique & une Rhétorique tout enſemble, mais une Logique ſans épines, qui n'eſt ni ſeiche ni abſtraite, mais une Rhétorique courte & facile, qui n'a guéres d'autres régles que ce bon ſens vif & brillant dont il eſt parlé dans les Entretiens d'Ariſte & d'Eugéne, & qu'il ne ſçait même s'il n'y auroit*

* Hotm. Heaty Etienne. J. Lipſe.

point lieu de le nommer l'Hiſtoire des penſees ingenieuſes, puiſqu'il en repréſente ſouvent l'origine, le progrés, les changements, la décadence & la vieilleſſe. On laiſſe à penſer, aprés ces belles loüanges qu'il donne lui-même à ſon livre, & aprés ces beaux termes de vif & de brillant, avec leſquels il définit le bon ſens d'une maniére ſi nouvelle, s'il étoit véritablement en droit de faire l'examen, & l'analyſe de ces ſortes de penſées, puiſque la ſeule cenſure de celles de Pline, ſans parler de tant d'autres où il n'a pas mieux réüſſi, donnent tout lieu de croire, que bien loin de les approfondir & de les penétrer, il ne les voïoit & n'en jugeoit que par la ſuperficie.

FIN.

TABLE.

A

Abdication, de Sylla, de Diocletien & de Charles Quint pag. 29.
Addiſſon, Principal Auteur du Livre intitulé *Le Spectateur* 7.
Adoption, pourquoi inventée. 35.
Adverſité, fait connoître les grands hommes 610.
Affectation, ſa ſource. 338. 339.
Affranchis, leur inſolence 461. 462.
Agrippine, vefve de Germanicus. pag. 423.
Aigles, Enſeignes des Romains. pag. 40.
Aimés, de Dieu n'y a que ceux qui le ſont des hommes. 370. Se faire aimer, plus facile que de ſe faire craindre. 445. 446. Regretter ce qu'on aime eſt un bien en comparaiſon de vivre avec ce que l'on haït. 455. 456.
Alliés, bien traittés des Romains leur furent fort utiles. 117.
Ambitieux, trés capables de baſſeſſe. 351.
Ame, ſes qualités rendent incomparablement plus heureux, que tous les autres biens du Monde. 377. N'ont pas moins de force dans les femmes que dans les hommes. 433. Belle preuve de cette force dans une femme de Theſſalie 433.
Ami, comparé au Medecin. 184. Vaut mieux n'en avoir point que d'en avoir d'indignes. 459. C'eſt aſsés pour ſoi d'un fidéle ami, mais on ne peut en avoir trop pour le ſervice des autres. 459. S'entretenir avec un Ami, eſt preſque penſer tout haut. 436. Impoſſible que les méchans le ſoient entr'eux, & que les bons ne le ſoient pas. 311. Pour avoir des Amis il faut l'être. pag. 438.
Amitié, 435. 437. & ſuiv. 445. 455. 459. 476. 482. Bel exemple. 447. Elle n'eſt point, là où il n'y a point de vertu. 436. Elle eſt rare parce que la vertu l'eſt auſſi. 482. Amitié Conjugale la plus excellente de toutes. 421. Celle des méchans, & inimitié des bons également à fuïr. 161, Elle eſt à bon marché quand les gens de bien ont beſoin de quelque choſe. 442. Amitié fraternelle. 432. Avis pour cultiver celle des Grands. pag. 313.
Amour propre, le bien qu'il produit

lorſqu'il eſt éclairé. 469. 470.
Application, aux affaires doit être harmonique & non arithmetique. 358.
Approbation, des gens de bien, eſt ce qu'on doit le plus ſouhaiter en ce Monde. 358.
Arbitre Libre, ſes avantages. 381. Eſt la choſe la plus noble qui ſoit dans l'homme. 377. Le rend en quelque façon ſemblable à Dieu. 377.
Areopage. 205.
Art, Oratoire. 202. & ſuiv. Sans la vérité il eſt ridicule. 315.
Aruſpices & *Augures*. 20.
Aſſurance, jointe à la modeſtie rien de meilleur, ni de plus rare. pag. 83. 339.
Avares, ſont toûjours triſtes. 136.
Avarice, 154. 155. & ſuiv. Inſeparable de la dureté. 136. Avarice & Orgueïl, auſſi propres à offuſquer l'entendement qu'à corrompre le cœur. 315.
Avenir, qui ſçait le paſsé peut ſeul conjecturer l'avenir. 24. Caché par un effet de la Providence & bonté de Dieu. 22.
Avidité & rapacité inſéparables. pag. 154.
Augures. 392.
Auguſte, ſa délicateſſe pour les loüanges. 261. Le ſeul peut être que les proſpérités aïent rendu meilleur. 425. Son attention à corriger les mœurs. pag. 195.
Auſpices. 321.

B.

Beauté, eſt un don du Ciel. 18.
Bien public, doit être préféré au particulier. 480. Son amour a toûjours fait le caractére des plus honnêtes gens. 479.
Bonheur, ſuit ceux qui ont du bon ſens & du courage. 52. Le plus grand eſt d'avoir un bon eſprit & la raiſon en partage. 379. Il eſt en nous-même, ceux qui le cherchent ailleurs comparés aux Amants & Amantes qui ſont dans le Château d'Armide. pag. 378.
Bons, ne ſçauroient être aſſés loüés ſion ne blâme les méchans. 71.
Bonté, 463. 464. 467. Plus eſtimable que l'eſprit. 7. Le fondement de toutes loüanges 366.

C.

Candeur. 427.
Candidats. 317.
Candiots, les ſeuls qui croioient que toute ſorte de gain fût honnête. 80.
Caton, ſa gloire ne pouvoit être ni augmentée par des Eloges, ni diminuée par des Satyres. pag. 88
Cenſeurs. 259.
Cenſure. 184. 185.
Champ de Mars. 321. 322.
Changement, continuel des choſes de ce Monde eſt une de ſes perfections. 276.
Charles XII. de Suéde comparé à Alexandre le Grand. 57. 58.
Chaſſe. 409. 410. 415. 416.

Cha-

Chaſteté, le plus bel ornement d'une belle vie. 69. Acquit à Scipion le cœur de tous les nouveaux ſujets de la République. 69.
Chevaliers Romains, leur difference d'avec les Senateurs. 80
Cirque. 244.
Cité, la plus heureuſe eſt celle où la preſéance ſe meſure à la vertu, & le rebut au vice. 115. La mieux policée eſt celle où l'on craint encore plus le deſhonneur que la loi. 137.
Citoïens, leur nombre fait toute la force & toute la beauté des Villes. 100. 101.
Civil, ſignification de ce mot. 426
Comices 323.
Commerce, ſes avantages & ſes Régles. 103.
Compagnie, rien de plus contagieux que la mauvaiſe. 420. Nous ſommes tels que ceux dont la *compagnie* nous plait. 420.
Compaſſion, des affligés fait une peine agréable. 115. & ſuiv. Elle nous diſtingue des bêtes. 455. La ſeule qui empêche une grande ame d'être invulnerable. 377.
Congiarium, proviſion de blé que le Public diſtribuoit tous les ans aux Pauvres ſans excluſion. pag. 88.
Connoiſſance de ſoi-même, eſt ce qu'il y a de plus néceſſaire. 382. Trois moïens de ſe connoître ſoi-même. 383.
Conquérant, comparé à un torrent. 85. injuſte & ſanguinaire 111.
Conſcience, eſt à tous les Mortels comme un Dieu qui ne ſçauroit les tromper. 381. 382. La bonne eſt la ſeule qui ne craint rien. 348. La mauvaiſe rend timides les plus hardis. pag. 176.
Conſervateur, comparé à un grand fleuve dont le cours eſt tranquille. 65.
Conſerver un Etat, eſt un plus haut point de ſageſſe que le conquérir. 65.
Conſeil, recommandé & enſeigné par Dieu même. 407. Combien néceſſaire à tous les hommes. 408. Défend les Roïaumes mieux que les thréſors & les armées. 408.
Conſeillers, leurs qualités 407. Il en faut choiſir un entre mille. pag. 476.
Conſtance. 177. Plus de gens manquent de ſuivre la vertu faute de *conſtance* & de courage, que faute de volonté. 53.
Conſulat. 400.
Cour. 458. 459.
Courage, néceſſaire pour ſe voüer à la vérité. 4. Plus néceſſaire dans les grandes affaires qu'un grand eſprit. 66. Sans grandeur d'ame, n'eſt autre choſe que la férocité d'une bête brute. 81.
Couronnes des Soldats Romains. 49
Courtiſans. 459.
Crédulité, ſource d'erreurs. 521.
Critique. 259. 260.

Culte, le plus beau aux yeux de Dieu, c'eſt d'avoir le cœur trés bon. 11.

D

Défiance naturelle, effet de puſillanimité. 218.
Délateurs punis. 131.
Délicateſſe, ne ſe trouve qu'avec les meilleures qualités du cœur & de l'eſprit. 387.
Dépenſe, la plus honorable celle qui ſert à la poſtérité. 92.
Déſintéreſſement, plus loüable que la généroſité. 97.
Déſirs, les ſeuls qui empêchent d'être heureux. 378.
Diſcipline militaire. 325.
Diſcorde, la ſemer eſt la choſe la plus abominable devant Dieu. pag. 405.
Diſcretion, ſes avantages. 335. 373.
Diſgrace, ſépare les faux amis des véritables. 173.
Divertiſſemens publics, eſtimés & & permis par Platon, mais ſans nouveauté. 117.
Doctrine, la ſeule choſe dont le Peuple ne peut pas juger. 316.
Donner tard, c'eſt ne donner que la moitié. 478.
Doute, peut ſuffire ſeul pour bannir l'ignorance. 521. Tout le Monde ne ſçait pas douter. pag. 521.
Droits de Bourgeoiſie Romaine. pag. 143.

E

Ecrits, les bons tirent leur ſource du bon ſens. 515.
Ecrivains, plus aiſé d'éviter les imperfections des Anciens, que d'atteindre à leur beauté. 515. Celui qui ne dit pas ce qu'il faut eſt long, quand il ne diroit que deux ſyllabes. 519. Différent ſort d'un *Ecrivain* & d'un Orateur. 516. Leur plus grand bût doit être de bannir le vice & l'ignorance. 510. Indignité de ceux qui n'écrivent que pour ſe conformer au goût du tems. 485. Ceux qui laiſſent des écrits propres à infecter les eſprits comparés à ceux, qui meurent d'une maladie contagieuſe. 527.
Edifices ridicules à force d'être magnifiques 242.
Education. 200. 202. 427. 429. Celle des enfans faiſoit la plus grande attention des Anciens. 92. Corrige un mauvais naturel & perfectionne le bon. 381. 529.
Egypte. 105. regna long tems ſur les autres Peuples par ſes Conſeils. 111. Ses loix ſervirent de modéle à celle des Grecs & des Romains. 111.
Elévation, rend plus ſujet à l'envie. 54. 55. 419.
Eloquence. 202. 203. & ſuiv. 215. Elle eſt inutile ſans les mœurs. pag. 315. 514.
Emulation, & ſon utilité. 48.
Enfans, dans une République comparés au printems de l'année. 91. la quantité recompenſée. pag. 91. 95.

Envie.

Envie. 54. 55. 464. & ſuiv.
Envieux, n'a jamais un beau jour. pag. 484.
Epitaphe d'un homme fort charitable. 241.
Erreur, vient généralement de ce que l'entendement eſt trop borné, & la volonté trop ample. 521. On n'y tomberoit jamais ſi on ſçavoit contenir la volonté dans les mémes bornes de l'entendement. 521.
Eſprit, ne ſuffit pas pour parler de morale. 201. *Eſprit* de diſcernement plus precieux que les Diamans & les Perles. 68. Ne ſe trouve guéres chés les grands 269. *Eſprit* de ſuite fort rare dans ceux qui ont le plus de feu & d'imagination. 337. Il eſt toûjours la duppe du cœur, 339. Il ne ſe ſoûtient que par la bonté de celui-ci. 428. Les plus grands ont plus de facilité à confeſſer leurs fautes. 349. *Eſprit* ſain plus heureux dans un corps malade qu'un eſprit malade dans un corps ſain. 379. Rien qu'on admire tant & que l'on connoiſſe ſi peu pag. 521.
Eſtime publique, pour la gagner il faut être tel qu'on veut paroître 82. Comment chacun ſe doit eſtimer ou mépriſer. 74. Rien ne donne plus de raiſon de s'eſtimer que le bon uſage que l'on fait du libre arbitre. pag. 74. 320.
Etudier, pour bien étudier il faut lire beaucoup, mais non beaucoup de livres. 503.
Examen, vie ſans examen doit être comptée pour rien. 383.
Exemple des Grands a plus de force pour les mœurs que le commandement. 186. 188. & ſuiv.
Experience, la pluſpart des hommes n'en font point; les ſotiſes des uns ſont inutiles aux autres. 173.

F

Fabius Maximus, ſon opinion ſur les Auſpices. 21. Réponſe mémorable qu'il fit à ſon fils qui étoit Conſul. 400.
Faſtes. 291. 486.
Faveur des mauvais Princes plus à craindre que leur colére. 332.
Femmes, leurs qualités plus eſtimables. 421. 422. 433. Plus diſpoſées à la vertu à cauſe de leur docilité. 426.
Fermeté recommandée par Dieu même. 66. 150. 151.
Fêtes, pourquoi le nombre en fut diminué par Trajan. 410.
Fineſſe, ordinairement malheureuſe. 265. 335. Eſt une eſpéce de vûë courte. 335.
Flatteur, n'a pas aſsés bonne opinion de ſoi, ni des autres. 6. Eſt une bête qui porte la peſte à tout le Genre humain. 6. Salomon dit qu'il faut plûtôt ſoufrir un voleur qu'un flatteur. pag. 6. 268.
Foi, l'ôter d'entre les hommes, c'eſt les amener en un état brutal. 165.

Foibleſſe, obſtacle le plus ordinaire à toutes les vertus. 150. Eſt le défaut le plus commun. 278. 312. 359.
Folie, eſt néceſſairement par tout où n'eſt pas la ſageſſe. 27. Eſt inſéparable des méchans. 127. Erreur de ceux qui ſe croïent ſages, parcequ'ils n'ont que les folies de tout le Monde. 127.
Fortune, eſt une chimére & un erreur de l'entendement. 108. 109. Il eſt plus difficile de reſiſter à la bonne qu'à la mauvaiſe. 424. 425.
Fourbes, il eſt de leur interêt de faire accroire que tous les autres le ſont. 182. Leurs allûres toûjours tranſparantes. 182. Ne font voir que la petiteſſe de leur eſprit & de leur courage. 328.
Friandiſe, ſes abus. 231. 233. 235.
Frugalités, & ſes avantages. 233. 234.

G

Gaïeté, du Prince eſt la vie du Peuple. 279. 281.
Généreux, ont coûtume d'être les plus humbles. 75. Ne mépriſent rien que le vice. 219. Comparés à des Aigles. 245. Sont les plus capables de plier quand il faut. 329.
Generoſité, la clef de toutes les vertus. 381. Un bel exemple dans Papinien. 425.
Genie, de Socrate. 249. 250.
Germanicus, ſon action lorſqu'il récouvra les Aigles Romaines ſur les Ennemis, comparée par un Moderne à une action toute oppoſée. 492.
Gloire, eſt la récompenſe, & en même tems l'attrait de la vertu. 13. En quoi elle conſiſte. 275. 279. Gloire ſinguliére d'un Roi d'Angleterre. 272.
Goût, public ordinairement le meilleur. 529.
Gouvernement, ouvrage de raiſon & d'intelligence, le chef d'œuvre de l'eſprit. 406. L'Anarchique eſt le pire de tous. 115.
Grandeur, la véritable n'eſt que dans l'ame. 164. Fait paroître grand, ſans faire ſentir aux autres qu'ils ſont petits. 67. Elle eſt douce, libre & familiére. 84. Elle ne craint point celle des autres. 145. 314. La fauſſe n'eſt qu'une vraïe petiteſſe. 85.
Grands, fort curieux des choſes ſuperfluës. 96.
Gratitude, la pratique en eſt d'autant plus agréable qu'elle eſt la moins difficile. 302.
Gymnaſtique, auſſi utile pour la ſanté du corps que l'étude pour la ſanté de l'Ame. 47.

H

Habileté, la plus grande eſt de s'acquerir une réputation de probité. 343.
Habitude, 341. 342. En quel ſens on peut dire que les vertus ſont des habitudes. 296.

Haine,

Haine, avilit & humilie. 443.
Hardieſſe, il y a celle du cœur, & celle de l'eſprit. 177.
Héritiers, comparés à des flots dont l'un chaſſe l'autre. 142.
Héros, en quoi il differe du Grand homme. 464. anciens menoient une vie laborieuſe, ennemie des délicateſſes. 57.
Heureux, pour l'être il faut ſe reſpecter ſoi-même, & etre tel au dedans qu'on eſt au dehors par la crainte des loix. 382, 407. Ceux-là le ſont, qui ont un bon eſprit & la raiſon en partage. 372. Rien ne peut empêcher de l'être, que ce qui peut troubler la raiſon. 379.
Hiſtoire, ne peut jamais être bien écrite par un mal-honnête homme. 411.
Hiſtorien, ſes devoirs. 448. & ſuiv. 526.
Homme, plus cher à Dieu qu'il n'eſt à ſoi-même. 11. Celui qui borne ſa ſcience en lui-même, comparé à une lanterne ſourde éclairée au dedans & fermée de tous côtés. 28. Celui qui communique ſon ſçavoir, comparé à une lampe qui ſe conſume pour l'avantage de tous les paſſans. 28. Il s'en trouve qui ont des paſſions contraires. 240. Ceux qui ne penſent qu'à eux ſeuls, ſont privés de plus de plaiſirs que les autres. 115. Il n'y a que trois ſortes d'hommes dans le Monde. 179. *Homme* de bien péſe plus lui ſeul, que le Héros & le Grand homme mis enſemble pag. 464.
Honneur, & deshonneur dépend entiérement & uniquement des propres actions. 76. *Honneurs*, ne changent point les mœurs, mais les découvrent. 163. L'ôter à la vertu, c'eſt ôter la vertu à la jeuneſſe. 178. Ceux qu'on accordoit aux Soldats Romains. 361.
Honorer, eſt ſouvent plus honorable qu'être honoré. 80.
Honte & deshonneur, plus craints que la conſcience. 366.
Horta, Déeſſe. 337.
Humeur, la bonne, & ſes avantages. 279. La chagrine & ſes deſavantages. 280.
Humilité, vertueuſe, *humilité* vicieuſe. 381.
Hymnes, des Anciens. 486.

I.

Jalouſie, le bon & mauvais uſage qu'on en peut faire. 431.
Jeu, 108. 119. & ſuiv. 158. 183. 206. 226. 227. 236. 481.
Ignorance acquiſe, ſçavante. 217.
Imagination ſaine, après un jugement exquis & une bonne conſcience, eſt un des plus grands biens de la vie. 279.
Impartialité, combien elle eſt néceſſaire. 124. 474.
Impaſſibilité, n'eſt ni poſſible, ni déſirable. 444.
Impoſture, ne peut être cachée. 367
Imprimerie, ſi elle a fait plus de bien ou plus de mal. 503. 504.

Inclinations, celles qui ont leur source dans l'esprit sont toûjours réciproques. 482. Pourquoi celle de Philinte pour Alceste ou le Misantrope ne pouvoit pas l'être. 483.
Incrédules, souhaitent leur anéantissement, parce qu'ils n'ont pas le courage d'être immortels. 94.
Indignation, ne cause aucune affliction dans l'ame. 443. Est la colére des gens de bien. 253.
Injures, diffament plus ceux qui les disent, que ceux à qui elles sont dites. 75.
Innocence, la plus sûre garde. 125.
Insociabilité, marque de peu d'esprit. 229.
Joïe, la plus douce vient d'une bonne conscience. 176. Comment permise au sage. 248.
Juge, son devoir est de rompre les cabales de l'iniquité. 394.
Jugemens, comment se donnoient anciennement. 262. Ceux de Rhadamante. 325.

L

Lacédémoniens, prioient Dieu de leur donner assés de force pour supporter une injure. 75. Leur conduite, quand les méchans proposoient quelque chose de bon. 193.
Larmes, en certaines occasions sont une sûre preuve d'une belle ame 376. Sont un effet naturel du tragique, comme le rire du comique. 376.
Laticlave. 374.
Latium, droit de ce Peuple. 143.
Legion, 37.
Lettres, de recommandation. 362. Abus qu'on en fait. 363.
Libelles, diffamatoires défendus par Auguste. 134.
Liberalité, la plus belle c'est de donner, sans attendre que l'on demande. 96.
Liberté, & son prix. 456. Celle de l'homme & l'infaillibilité des Décrets de Dieu, également indubitables. 109.
Licence, le Dieu des fous. 328.
Lecteurs, 81.
Livres, leur multitude confond & embarrasse l'esprit. 524. L'importance est d'en faire un bon choix. 505.
Loi, le Dieu des sages. 328.
Loisir, décéle les hommes. 417. Fort estimé & chéri des plus sages. 453. Mal entendu d'un Moderne. 453.
Loix, ne sont redoutables qu'aux méchans. 86. Leurs éloges. 137 Sont les plus grandes forces de l'Etat. 285. Ont une origine divine. 286. Les violer c'est ébranler les fondemens de l'Etat. 286. Ne sont autre chose que ce qui a été dicté par la raison & par le bon sens. 328. Sont le fondement de la puissance des Rois. 329. Ne craindre que les loix c'est presque ne craindre que Dieu. 136. Ne sont difficiles à observer, qu'aux méchans pag. 329.
Loüanges, sont souvent la cause & l'ame

l'ame des plus belles actions. 519. Entendre donner celles qui ſont méritées, donne du courage & augmente l'envie de bienfaire. 13. Font du tort quand elles ſont outrées 270. Pour bien juger des loüanges ou du blâme, il ne faut pas moins connoître les mœurs de ceux qui parlent, que de ceux de qui on parle. 315.

Loüer, à propos, eſt utile à celui qui eſt loüé & à celui qui loüe. 13. Comment il peut être permis de ſe loüer ſoi-même. pag. 495.

Luxe, amene l'avarice. 219. Eſt la ruine des Etats. 219. Fut la prémiere cauſe de celle de la République Romaine. 309.

M.

Majeſté, tître inconnu anciennement. 165.

Maiſon, doit reſſembler à un vaiſſeau où il n'y a qu'un ſeul Commandant. 15.

Mal, le plus grand eſt de ne le ſçavoir pas ſupporter. 329. Il n'y en a point, dont on ne puiſſe tirer quelqu' avantage, aïant le bon ſens. 379.

Malheur, il n'y en a qu'un de véritable pour l'homme, qui eſt de ſe trouver en faute. 176.

Malice & ruſe, dans les animaux comme dans les hommes ſont toûjours le partage des plus foibles & des plus timides. 367. Ne s'exerce que dans l'eſperance de gagner. 180. Pour la bannir il n'y auroit, qu'à ôter cette eſperance. 180.

Malins, commencent à décrier comme ridicule, ce qu'ils n'oſent décrier d'abord, comme mauvais. 505.

Marciane, ſœur de Trajan, ſes loüanges. 427. 431.

Mariage, ce qu'on y doit conſiderer. 421. 422.

Mathématiques, utilité qu'on en peut tirer. 215. 216.

Mauvais, tout homme qui l'eſt, eſt toûjours foible de lui-même. 367.

Maximes, les mauvaiſes mélées avec les bonnes, nuiſent plus que ſi elles étoient toutes ſeules. 438. 511. Les bonnes ne peuvent être trop repetées. 513. Les meilleures à l'égard du public, ſont celles qui regardent plus l'avenir que le préſent. pag. 101.

Méchans, ne ſont jamais ſans folie. 53. Ceux-même qui ont le plus d'eſprit en manquent fort ſouvent. 76. Il n'y a que les *méchans*, qui ſuppoſent que tous les hommes le ſont. 180. & ſuiv. Aiment la méchanceté dans les autres, mais ne ſçauroient aimer les *méchans*. 183. Ne doivent pas être écoutés quand même ils parleroient bien. 193. Leur frequentation défenduë par loi expreſſe 179. 420. Sont inſatiables. 247. Leur pourſuite néceſſaire pour le

le public. 252. Les haïr c'eſt rendre juſtice aux bons. 253. Sont toûjours les Avocats des *méchans*. 254. Les excuſer c'eſt nuire aux gens de bien. 256. Les ménager c'eſt les rendre pires & en augmenter le nombre. 257. 258. Leur diffamation permiſe par les loix. 258. Bon mot d'un Ancien ſur les *méchans* fortunés. 263. Les honneurs qu'ils reçoivent doivent plûtôt exciter la riſée que l'indignation. 263. Ne ſe croïent jamais en ſûreté. 29. 66. 320. 321. Leur voïe toûjours ténébreuſe. 367. En être haï, eſt une plus ſûre preuve de mérite que de les haïr. 498. Le plaiſir qu'ils prennent à nuire, comparé à celui des Démons. 443. Le fou même dévient ſage, quand le *méchant* eſt puni. 490.

Médiſance, ſa définition. 258.

Mérite, grande preuve qu'on en a beaucoup, c'eſt d'aimer beaucoup celui d'autrui. 68. Le veritable ne craint rien moins, que d'être effacé par celui des autres. 178. *Mérite* perſonnel le plus eſtimable de tous. 355. Le ſeul qui donne du relief aux emplois. 495.

Modération, & ſes loüanges. 28. 95. 289. 300. N'eſt pas moins utile que loüable. 327.

Modérés, regardent le tracas du Monde avec le même dédain, qu'une perſonne ſobre marque à la vûë d'un yvrogne. 289.

Modernes, comparés aux Anciens. pag. 94.

Modes, les Grecques faiſoient ce que font à preſent les Françoiſes. 49.

Modeſtie, 247. 250. Suppoſe le mérite comme la préſomption l'exclut. 22. Ne dédaigne pas toûjours les honneurs 270. Mal définie par un Moderne. 300. Donne du relief au plus grand mérite. 364.

Mœurs, attention des Romains pour les cultiver. 185. 186. 200. & ſuiv. Leur reſſemblance fait les amitiés. 482.

Molleſſe, celle des Modernes inconnuë aux Anciens. 86.

Morale, la ſcience du vrai. 201. & ſuiv. Capable de démonſtration auſſi bien que les Mathématiques. 340. N'étoit pas du reſſort de Tacite. 436.

Mort, la penſée en étoit familiére aux Anciens. 397. 398. Excés où s'eſt laiſſé porter un Moderne ſur celle de Pétrone. 398. 399. Sentiment de Socrate ſur la mort. 399. Etude de bien vivre & de bien mourir eſt la même choſe. 398.

N.

Nation, en quoi elle marque le plus de ſageſſe. 161. Défaut particulier, de celle qui mépriſe tout ce qui n'eſt point à ſa mode. pag. 235.

Naturel, une once en vaut mieux qu'une livre d'acquis. 299. Le bon eſt plus agréable en converſation que l'eſprit. 340.

Nil, ſes inondations. 106.
Nobleſſe, Si elle n'eſt point vertu c'eſt peu de choſe. 356. Ce qu'elle a de bon, c'eſt la néceſſité qu'elle impoſe de ne point dégénerer de ſes Ancêtres. 356.
Nouveauté, n'eſt eſtimable que dans les piéces de muſique. 513. 514. Il ne faut pas examiner ſi ce qu'un Auteur dit eſt nouveau, mais s'il eſt bon & vrai. pag. 513.
Obſcurité, marque d'ignorance ou d'impoſture. 530. 531.
Office de la Roïauté, rien de plus ſérieux & de plus grave. 188. Celui qu'a exercé le Spectateur, comparé à la culture d'un vaſte Jardin. 125.
Opimes, dépouïlles priſes ſur le Chef des Ennemis. 63.
Opinion, comment on peut l'avoir bonne de ſoi-même. 94. L'avoir meilleure de ſoi qu'on ne doit, n'appartient qu'aux ames foibles & baſſes. 381. L'avoir juſte, n'appartient qu'aux plus ſages. 381.
Orateur, 202. & ſuiv., Sa différence du Philoſophe. 205.
Orgueïl, domine le plus ſouvent dans les ignorans & ſtupides. 220.
Orgueïlleux & Avares, incapables de raiſonner juſte. 315. Ils n'ont pas même l'organe du jugement. 316.
Oſtraciſme. 399.

P

Pantomimes. 191.
Pardonner, eſt beaucoup plus honorable que ſe vanger. 442.
Parole, la tenir, procéde également de fermeté d'ame & de force de jugement. 334. En manquer, n'eſt pas moins nuiſible que honteux. 334. Eſt le miroir de l'ame. 339.
Partialité, méne à l'injuſtice. 124. Source d'erreurs & de menteries pag. 474. 475. 520.
Paſſions, toutes bonnes ſelon l'uſage qu'on en fait. 253. Elles ne ſont pas moins néceſſaires, que les vents & les voiles à un vaiſſeau pour naviger. 254. Leur grandeur ne ſe meſure qu'à la grandeur de leur objet. 417.
Pauvreté volontaire & ſes loüanges. 309. La *Pauvreté* forcée dangereuſe pour l'Etat. 310.
Pédants, de combien de ſortes. pag. 168.
Peuple, mot d'une vaſte expreſſion. 168. Aime naturellement la juſtice. 370. Les plus faciles à être diſciplinés par les Rois. 195 Leur multitude fait la dignité du Prince. 100. Leur prévention en faveur des Grands. 327.
Peur, eſt de toutes les paſſions, celle qui affoiblit d'avantage le jugement. 66. Enſeigne mal la vertu. 189.
Pharamond, ſes loüanges. 188.
Phénix. 213.
Philoſophe, ſes avantages ſur l'Orateur. 536. 537.
Philoſophie, neceſſaire à tous. 205. & ſuiv. 445.

Plaiſanterie, fauſſe. 235. 236.
Plaiſir, le plus délicat conſiſte à faire celui d'autrui. 292. Ceux de l'ame, ſont toûjours plus grands qu'ils ne paroiſſent. 416. Celui d'aimer, n'eſt pas moindre que celui d'être aimé. 444. On peut juger des hommes par leurs plaiſirs. 417.
Pline, ami de tous les bons, & implacable contre les méchans. 260. Il croïoit joüir des biens qu'il n'avoit pas, quand il ſçavoit que ſes amis en joüiſſoient 484. A des ſentimens, deſquels il faut juger par le cœur plus que par l'eſprit. 485. Auſſi enclin à loüer les bons qu'à blâmer les méchans. 509. Son plus grand but eſt la correction des mœurs. 510. Eloges de ſa perſonne, de ſes lettres & de ſon Panégyrique. 536. 537.
Plotine, Femme de Trajan, ſes loüanges. 423. 425. 431.
Politeſſe, à meſure qu'elle augmente la vertu diminuë. 193. Fort vantée & fort peu connuë. 480. En quoi celle des Anciens différe de celle des Modernes. 481. Celle-ci ſe forme ordinairement aux dépens de la ſincérité. 429. 430.
Politique, ſcience en laquelle on ne peut jamais être Docteur. 159. Sa définition. 196. Celle des Princes doit être harmonique & non arithmétique. 358.
Pompée, ſon Eloge. 102. 103. 196. 314.
Population, celle des Villes faiſoit la plus grande attention des Anciens. 90. 91.
Poſtes, éminents rendent les Grands hommes encore plus grands, & les petits beaucoup plus petits. pag. 174.
Préſents, chaſſent la juſtice de tout les lieux, où on les reçoit. 128. ceux qu'on fait aux riches comparés à des hameçons. 171. 172.
Préſervation de tort, plus eſtimable dans les Princes que leurs largeſſes. 133.
Preteurs, 394.
Prévention & *précipitation*, deux grands obſtacles qui empêchent de raiſonner juſte. 520. 521.
Prince, n'eſt pas né pour lui, mais pour le public. 78. Comparé au Médecin. 129. Le bon eſt une eſpéce de loi vivante. 86. Doit être lent à réſoudre, & prompt à executer. 406. appellé Ordonneur des Peuples. 65. Pére. 148. Paſteur. 167. *Princes*, leur puiſſance paroît particuliérement, à pouvoir faire des hommes heureux par la ſeule parole. 107. Leur plus grande habileté eſt d'entretenir l'ordre & l'union. 405. 406. Leur plus grande affaire, eſt de connoître & peſer l'eſprit des hommes. 496. Le plus heureux eſt celui qui peut tant faire, que ſes ſujets craignent non lui, mais pour lui. 224. Ne peuvent ſe paſſer de beaucoup d'amis. 442 Il eſt de leur interêt de cultiver les

les grands talens & de les favoriſer. 525.
Probité, fait la perfection de l'habileté. 343. Le ſeul bien qui ne ſoit pas ſujet à l'envie. 468. Suffit toute ſeule pour acquerir une grande gloire. 467.
Prochain. Dieu a chargé un châcun d'avoir ſoin de ſon Prochain. pag. 522.
Prodigalité, compatible avec l'avarice, 138. 227. 240.
Promeſſes, comment on eſt obligé à les tenir. 334.
Proſperité, eſt un plus grand obſtacle à la ſageſſe que les diſgraces pag. 173.
Proverbes, ſont une preuve que les Peuples ſont les plus enclins au juſte, & les plus capables de le connoître. 371.
Prudence, des ſerpens n'eſt recommandée que conjointement à la ſimplicité des Colombes, pag. 428.
Pudeur, fort loüée par Pline, par Socrate & par Platon. 9.
Pureté de la langue dans l'éloquence, comparée au coloris dans la peinture. 514.
Pythagore, ſes préceptes. 383.

R.

Raiſon, c'eſt peu de choſe que de ſ'avoir, ſi on n'a pas ce qui eſt néceſſaire pour la faire goûter. 15. Elle eſt un inſtrument univerſel. 146. Etre malheureux en la ſuivant, vaut mieux qu'être heureux en ne la ſuivant pas. pag. 274.
Recitation, 524.
Recompenſe, fortifie les bons dans la vertu, & y attire les autres. 356. Plus efficace que la punition, 358. 359.
Reconnoiſſance, combien elle eſt utile, 301. 302. Rend la liberalité plus agréable. 170. La ſeule vertu qui augmente de prix dans les Grands. 301.
Reforme du monde, quelque déſeſperée qu'elle ſoit, on ne doit pas ſe rebuter d'y travailler. pag. 510.
Religion & juſtice, bornes de l'amitié, 435. 437.
Renommée, mot équivoque. 277. Combien la bonne eſt néceſſaire. 353. Comparée à un précieux oignement. 404. Il n'y a que des ignorans qui la mépriſent. 405.
Repetition des bonnes choſes, ne ſçauroit être trop fréquente. pag. 513.
Repos & ſes loüanges. 452.
Reputation dépend d'être, & non de paroître. 83. Avantages qui en reviennent. 336.
Reſſemblance des mœurs, ne peut cauſer une parfaite joie que dans les bons, 183.
Richeſſes, plus faciles à acquerir par les moindres génies. 159. Combien il eſt difficile d'en faire un bon uſage, 155. 156.
Rire avec ceux qui rient, eſt plus difficile que de pleurer avec ceux qui pleurent. 465.
Rois, leur différence ſe doit prendre

dre à la juſtice, comme à la meſure roïale. 76. Leur vie eſt une diſcipline exemplaire de bien ou mal faire. 188. Rien en quoi ils reſſemblent plus à Dieu, que dans le vouloir & pouvoir qu'ils ont de faire le bonheur de tous. 305.
Romains, aimoient mieux ſauver un Citoïen que tuer mille ennemis. 47. Leur prudence & ſageſſe, loüée dans le Liv. des Machabées. 117.
Ruſe, ſes préjudices. 335. 336. Eclatte ſouvent dans les bêtes & dans les perſonnes qui n'en différent pas beaucoup. 373.

S

Sage, c'eſt avoir fait de grands progrés dans la ſageſſe, que de ſentir tout le mérite d'un ſage. 68. Il ne haït perſonne, mais il n'aime que les vertueux. 184. Eſt ſtable comme le Soleil. 330. Eſt acceſſible à tous, & en tous tems. 419. Il communique ſa ſageſſe à beaucoup d'autres. 525. Ne doit pas refuſer le maniement des affaires publiques. 284. 490. Multitude des ſages fait la ſanté de la terre. 197. Les ſeuls qui ſoient ravis d'en trouver d'autres qui les ſurpaſſent. 469. Evitent de faire paroître leurs avantages. pag. 520.
Sageſſe, conſiſte principalement à ne croire point de leger. pag. 521.
Sainteté, ſon principal caractére eſt la parfaite humilité. pag. 525.
Santé & la joïe ſont les plus grands biens aprés la vertu. 279. Dépend plus des précautions que des remedes. 129. Celle de l'eſprit auſſi bien que celle du corps, vient de la juſte meſure des alimens qu'on lui donne. 529.
Sapience, proviſion néceſſaire aux Rois. 395. 396.
Satyre, inutile quand elle eſt trop générale. 256. 509.
Satisfaction, intérieure la plus douce de toutes. 176. Les plus aiſés à ſatisfaire ſont ceux qui ont moins de déſirs. pag. 378.
Sçavant, le plus ſçavant n'eſt pas celui qui ſçait le plus, mais celui qui ſçait le mieux pag. 529. 530.
Scélérateſſe & habileté incompatibles. 338.
Scélérats, encore plus fous que méchans. 127.
Sceptre, ſur lequel il y avoit un œil, deviſe des Rois d'Egypte pag. 395.
Scholaſtique. 535. 536.
Science, ſans la probité eſt un poiſon ſans remede. 194. Celle du ſage eſt comme une inondation. 197. *Sciences*, rendent plus à ceux qui les pro-

protegent qu'elles n'en reçoivent. 211. Ne ſont bonnes qu'autant qu'elles ſervent d'inſtrument pour perfectionner la raiſon. 214.

Sens, bon le ſeul que l'on puiſſe abſolument nommer un bien. 379. Source des bons Ecrits, 515. Ceux qui en ont le moins admirent toûjours ce qu'ils n'entendent point. 521. Croient qu'il y a de la honte à douter. pag. 521.

Senſibilité, 444. Erreur de ceux qui croient que c'eſt une foibleſſe. 455. Ceux qui en manquent ne ſont point hommes, pag. 455.

Séparation, des bons & des méchans auſſi néceſſaire dans une République que la ſéparation du bon grain du mauvais. 179. 314. Séparation judicieuſe des choſes qui ſont mélées de bien & de mal, marque l'exactitude de l'eſprit. 517.

Serment, militaire & autres. 324. 325. Introduit par Numa Pompilius. 393. Dieu vangeur des faux ſermens même entre les infideles. 325.

Sévérité & clemence, comment ſe peuvent pratiquer par des particuliers. 404.

Simplicité, ſes loüanges & ſes avantages. 265. 427. Fait le principal caractére des ſages. 427. 428. Noble ſimplicité dans les ouvrages paſſe les forces du cõmun des hommes. 515. 516.

Sincerité & courage plus néceſſaires pour parler dignement des mœurs que l'eſprit & le ſçavoir. 3. Bel exemple de ſincérité dans Philoxéne. 210.

Socrate, ne demandoit que les biens que Dieu ſçavoit être biens. 12 A mérité que S. Juſtin ait dit de lui qu'il avoit été en quelque ſorte Chrêtien. 12. Comment il enſeignoit à prier Dieu. 11. Ses loüanges. 110. 146. Son Apologie. 508. L'obligation qu'il diſoit avoir à ſa femme. 426. Ne permettoit pas même de répouſſer le mal par le mal. 399.

Soleil, le ſeul qui peut influer. 23.

Spectacles publics méritent la préférence. 245. 506.

Statuës des Dieux aſſiſes avec des raïons. 246.

Style, fleuri, mépriſable. 536.

Sublime, ſa définition. 530.

T

Tempérance, également ſalutaire pour l'eſprit & le corps. 232. Etoit la vertu principale des anciens Philoſophes. 445.

Tems, la ſeule choſe dont l'avarice eſt une vertu. 283.

Terreur eſt une trés mauvaiſe garde. 223.

Théatre. 192. 449. & ſuiv. Magnificence des decorations reſſource des Auteurs mediocres. pag. 192.

Threſor public. 138.

Tibére n'avoit aucune des qualités re-

requiſes à un grand Capitaine. 61. 62. Son imprudence, ſa pareſſe & ſa faineantiſe. 73. Laiſſoit tout faire à ſes Miniſtres. 74. Etoit envieux juſques à ne pouvoir ſouffrir l'excellence d'un Ouvrier. 54. Fut plus heureux qu'habile. 194. Etoit fort craintif. 245. N'oſoit paroître à l'Armée ni aux ſpectacles. 245. 265. 405. Etoit plein d'affectation & de vanité. 271. Avoit un eſprit pédant. 275. 396.

Tradition, plus utile que l'Ecriture pag. 504.

Traducteur, ſa difference de l'imitateur. 502.

Traduction. 502. 503.

Tragedie. 192. 450. & ſuiv.

Tranquillité, plus ſûre ſous un bon Prince, que dans les meilleures Républiques. 86.

Trajan, avoit mélées enſemble toutes les vertus. 17. Comparé à Charles Quint. 18. Sa modération. 63. 264. Sa ſimplicité. 264. Sa ſageſſe. 275. Son admiration pour les naturels ſimples. 183. Son attention à corriger les mœurs 200. Sa ſévérité. 66. Sa diſcipline pour les troupes. 65. Sa ſobrieté. 70. Son Eloge par Mezerai. 153. Sa magnificence dans les bâtimens. 244. Ses lettres oppoſées à celles de Tibére. 275. Ne devoit pas envier le ſort d'Achille. 520. Donnoit les alimens à tous les Enfans, non ſeulement à Rome, mais en toute l'Italie. pag. 91.

Tribun, 57, Tutelaire. 394.

Tribune, aux harangues. 327.

Tributs, ordinaires moins incommodes que les abus qui ſe commettent à les exiger. 105.

Triſteſſe, la plus amére eſt le regret d'avoir failli. 176.

Tromperie, retombe ordinairement ſur le trompeur. 334. 335.

V.

Valeur, n'eſt vertu qu'autant qu'elle eſt bienfaiſante & avantageuſe à la ſocieté. 81.

Verité, il faut du courage pour s'y voüer. 4. la ſeule qui perſuade toute ſeule. 269. La connoître, quoiqu'elle ſoit à nôtre deſavantage, eſt une plus grande perfection que de l'ignorer 379. Rien de plus ancien qu'elle. 513. Rié de plus utile que de permettre à ſes amis de la dire. 228. Doit être défenduë par les armes qui luiſont propres. 269. Doit être revandiquée par tout où elle ſe trouve. 516. 517. Il n'y en a point qui mérite ce nom, & qui impoſe la néceſſité de la dire que celles qui régardent la Religion, la vertu & les bonnes mœurs. 526. Les hiſtoriques ne ſont néceſſaires à dire qu'autant qu'elles peuvent être utiles, ou du moins n'être pas nuiſibles par l'exemple. 526. Comment les vérités mathematiques peuvent ſervir à la Religion. 216.

Vertu,

Vertu, ne veut pas être pouſsée au delà de ſes bornes. 15. Partout où elle n'eſt point, là eſt néceſſairement le vice. 27. On doit croire n'avoir rien fait dans la vertu tant qu'il reſte quelque choſe à faire. 53. Il n'y a que la mort qui en puiſſe décider. 53. Se ſuffit à elle-même. 267. N'apprend pas moins à uſer des biens qu'à s'en paſſer. 119. *Vertus* ſe ſuivent & ſont toutes compriſes ſous le nom de ſageſſe. 145. 295. Celles qui ne viennent pas de la connoiſſance du bien & du vrai ſont fauſſes ou imparfaites. 181. Chemin qui conduit à la *Vertu* eſt difficile à l'entrée, mais dévient toûjours plus doux à meſure qu'on y avance. 341. Pratique des préceptes enſeigne beaucoup mieux la vertu que la raiſon & leurs preuves. 190. Exercices de la vertu eſt le ſeul moïen qu'il y ait de remplir tous les grands vuides de la vie. 409. *Vertu*, ou ſageſſe la ſeule que l'on ait raiſon de loüer & honorer. 273. A beſoin d'hardieſſe pour oſer paroître parmi les vicieux. 312.

Vice, le connoître eſt le commencement du ſalut. 382. Difference de ceux de Salluſte à ceux de Tacite. 411.

Vicieux, les ſeuls qui puiſſent ſe réjoüir d'une fauſſe eſtime, ou s'épouvanter d'une impoſture. pag. 382.

Vengeance, comment elle peut être permiſe. 404.

Victimes, d'expiation. 414.

Victoire, n'eſt jamais honorable ſi elle n'eſt néceſſaire & forcée. pag. 61.

Vie, mal emploïée, ſi elle n'eſt utile aux autres à quelqu'égard 125. A beſoin d'examen. 372. Comment on le doit faire. pag. 383.

Vielleſſe, fait ce que la raiſon n'a pas la force de faire dans une autre âge. 490.

Violence, beau & ſeul moïen de la rendre loüable. 446.

Union, des prieres fort efficace devant Dieu. 491.

Voïages, leur utilité. 57.

Voix, publique eſt ordinairement & à divers égards la plus ſûre. 316. *Voix* devroient être pesées & non comptées. 389. 390.

Volonté, faculté la plus noble qui ſoit dans l'homme. 305. Et pour laquelle on peut plus proprement dire qu'il a été créé à l'image de Dieu. 305. La ſeule digne de recompenſe ou de punition. 273. C'eſt dans la ferme volonté de bien faire, & dans le cõtentement qu'elle produit, que conſiſte le ſouverain bien d'un chacun en cette vie. 273.

Z.

Zéle, rien de plus difficile à connoître. 186.

Zenon, ſon avis ſur les vertus. 294

Zoroaſtre, ce qu'il dit ſur la deſtinée. 329

Pag.	Lig.	ERRATA.	LISE'S
2.	15.	*ecrum*	*Deorum*
16.	31.	*detrahatur*	*detrahitur*
17.	17.		
25.	10.	il y	il y a
29.	25.	*affulciſſe*	*affulſiſſe*
39.	5.	egalement ce choix;	egalement ; ce choix
ibib.	8.	l'accordoient	s'accordoient
55.	26.	*Caſarum*	*Caſorum*
ibid.	39.	*diuque*	*diù*
69.	14.	dedans deux perſonnes,	dans de deux perſonnes,
70.	14.	*ſivis*	*ſi vis*
79.	25.	*ſalutis*	*ſalutaris*
87.	2.	*nec longior*	*ne longior*
90.	37.	*trigenta*	*triginta*
101.	23.	de vivres	des vivres
115.	15.	Citée	Cité
118.	35.	s'ils voient	s'ils voïoient
136.	41.	les Princes	le Prince
147.	15.	*inditione*	*in ditione*
172.	8.	*vita ; ſcis*	*vitâ ſcis ;*
198.	16.	de Liges	des ſages
201.	31.	*anguſtias*	*Argutias*
215.	en marg.	Baille	Baillet
237.	8.	*Teſſarumque*	*Teſſaramque*
253.	26.	du mérite	de merite
267.	3.	Voſpiſus	Vopiſcus
ibid.	5.	*Oroſius, Vopiſcus*	*Oroſios Vopiſcos*

Pag.	Lig.	ERRATA.	LISE'S.
308.	24.	ourçû	ou reçû
312.	1.	*abrentes*	*abſentes*
317.	4.	*Conſuatum*	*Conſulatum*
345.	30.	*famam*	*famem*
348.	22.	les Princes	les mauvais Prin
ibid.	34.	de Tacite	Tacite
349.	20.	*nuncupet*	*nuncupet vota*
373.	38.	*mluta*	*multa*
385.	3.	veulent	veüillent
ibid.	8.	*quia*	*qua*
ibid.	19.	*Poteris*	*Poſteris*
391.	21.	*Perturbabatur*	*Proturbabatur*
392.	8.	*Augeres*	*Augures*
395.	22.	Patience	Sapience
405.	18.	d'avoir	qu' avoir
324.	25.	*celsè*	*Celſe*
425.	9.	Parricide	Fratricide
443.	15.	Chagrra	chagrin
446.	38.	*cedis*	*dum cedis*
447.	4.	*diversè*	*diverſa*
470.	33.	& outre	outre
471.	7.	deja	deja donnée
478.	25.	douter	doute
480.	1.	incapables	implacables
494.	22.	Circonſcrits	Conſcrits
504.	39.	c'eſt ce	c'eſt ce qui
508.	23.	homutes	hommes
515.	12.	quelque	quelques
532.	21.	condemnation	condamnation.

SUPPLEMENT
A LA TABLE.

A

Adoption, donnoit la même autorité aux Péres ſur les enfants adoptés que ſur les naturels. 35.

Affaires du monde ſe doivent régler par un ſens commun & ſolide jugement, & non par ſubtilités. 501.

Alexandre, le Grand comparé à Charles XII. de Suéde. 58.

Amitié, juſques où elle peut s'étendre. 447. Nait de la conformité d'humeur. 482. N'y a que la vivacité, & le flegme; dont la diverſité n'y ſoit point un obſtacle. 483.

Amour-propre, ſource d'injuſtice, quand il n'eſt pas éclairé. 238. 474.

Amis, n'eſt pas aſsés de les choiſir entre les bons, doivent être choiſis entre les meilleurs. 184. On en peut avoir autant qu'il y a d'hommes vertueux. 476.

Approbation, il y a beaucoup plus de honte à perdre l'acquiſe qu'à n'en point acquerir. 401.

Arminius, ſa brutalité envers ſa femme appellée excés d'amour par Tacite. 499.

Avares, comparés aux hydropiques. 154. Plus inſatiables que les Ours & les Loups. 240.

Avarice, inſeparable de la triſteſſe. 136. D'autant plus dangereuſe qu'elle a une apparence de vertu. 155. Source de tous les maux. 158.

Auguſte, ſa debonnaireté envers un Hiſtorien Satyrique qui avoit mal parlé de lui. 134. Eſt une preuve que les bonnes voïes ſont toûjours les plus ſûres. 225

B

Barbares, ainſi dits ceux qui n'étoient ni Grecs, ni Romains. 285.

Beauté, rend au pied de la lettre plus vertueuſe une perſonne qui a de la vertu. 18.

Bien ſouverain d'un châcun en cette vie en quoi il conſiſte. 273. & ſuiv.

Bienfait, en quoi conſiſte ſa perfection. 170.

Bons, les ſeuls qui ſe réjoüiſſent du bien des autres comme du leur. 431. Leur principal deſſein eſt de déplaire aux méchans. 498.

Bonté, qualité qui ſurpaſſe toutes les autres. 464. Sans elle il n'y a point de mérite. ibid. Ses éloges. 467. 469.

C

Cité, bien gouvernée où ceux qui ne ſont point outragés

pourſuivent auſſi aprement l'offenſeur que feroit l'offensé. 253
Citoïens, leur multitude fût toûjours la reſſource des Romains. 100.
Clemence, trop frequente envers les particuliers eſt une cruauté à l'égard du public. 360.
Cœur, eſt le ſeul qui peut rendre tranquille. 377. Le ſeul qui ne change point. ibid.
Comparaiſon, fait mieux entendre les choſes. 252.
Connoiſſance du péché eſt le commencement du ſalut. 382.
Conſeillers des Rois devroient avoir le cœur d'un Roi. 408.
Conſtance, regarde l'eſprit autant que le cœur. 177.
Cour, la rendre pieuſe, choſe délicate à un Prince religieux. 186 dire d'un homme qu'il n'entend pas la Cour, c'eſt en faire l'eloge. 458.

D

Declamation s'écrivoit anciennement en notes. 192.
Délais, erreur de ceux qui croient qu'il rend le bienfait plus agréable. 478.
Delicateſſe, qualité qu'on eſt ravi d'avoir, & qui cependant diminue le nombre des plaiſirs, 459.
Deſirs, celui qui les ſçait moderer regarde comme une faveur nouvelle tout le bien qu'il poſſede en commun avec le reſte des hommes. 484.

E

Election, la plus agréable eſt celle qui ſe rencontre avec la voix publique. 41.
Enfans, il faut leur armer les oreilles pour les défendre des mauvais propos. 200. Il n'y a qu'une bonne maniére de les bien élever. 200.
Envie, défaut trés commun, & auquel on fait le moins d'attention. 466.
Erreur, de ceux qui croïent que le mal n'eſt plus mal dés qu'il eſt commun. 222, 228.
Eſperances, trompent ſouvent faute d'en examiner la valeur, ou la poſſibilité. 142.
Eſprit de ſuite, en quoi il conſiſte 337. N'a jamais moins paru qu'en Tacite. 337. 340.
Eſtime, ne ſe fonde que ſur quelque préference, & perd tout ſon prix quand elle eſt trop generale. 509.
Explication de ces mots d'Euripide, *ſi jus violandum eſt*. 228.

F

Faveur, des Grands fait loüer ce qui eſt loüé, bien plus que ce qui eſt loüable. 278.
Fautes, n'y a que les plus genereux & les plus grands eſprits qui ſe faſſent une gloire de les avoüer. 349.
Flatteurs obligerent Diocletien à quitter l'Empire. 29.
Force, ſeroit inutile ſi tous les hommes étoient juſtes. 61.

Fortune, comment elle étoit repreſentée par les Anciens. 109.
Fourbes, on n'en voïoit anciennement que des vieux, on en voit preſentement de tout âge. 165. Impoſſible qu'ils puiſſent ſe contrefaire. 335. Faciles à être trompés par les plus généreux, comme Uliſſe le fut par Achille. 336.
Frugalité. 229. & ſuiv.

G

Généreux, ſont les plus enclins à rendre à châcun ce qui lui eſt dû. 219. Aiment la lumiére autant que les autres la fuïent. 245. Les ſeuls qui participent à la joïe & aux avantages des autres. 165.
Génie, public, Divinité tutelaire. 249.
Gladiateurs. 117.
Gloire, les Anciens trés paſſionnés pour la gloire ne s'imaginoient jamais qu'il fut honteux d'attendre de l'autorité publique la vengeance d'une injure. 75. Les chemins qui y conduiſent les gens de lettres ne ſont pas moins eſcarpés, que ceux qui y conduiſent les Héros. 210. Eſt de tous les biens le plus ſujet à l'envie. 465. 468. La décrier c'eſt ne pouvoir ſoûtenir l'éclat de la vertu. 519.
Graces, ſe peuvent faire dans une Monarchie, mais non dans une République. 296. Rien de ſi beau que d'en faire à ceux qui nous manquent: rien de plus foible que d'en recevoir. 404.
Grandeur, en quoi celle des Rois approche plus de la divinité. 305.
Grands, ceux-là le ſont le plus qui ſont les meilleurs. 76. Fort ſujets à ſe croire une eſpéce ſeparée des autres hommes. 164. Ceux qui font le plus de bruit dans le Monde comparés à ceux qui ſont en pleine mer agitée par les vents d'une tempête. 353.
Gravité, qui eſt l'air naturel de la vertu dans les vertueux, n'eſt dans les autres que pedanterie. 17. Eſt l'ornement de la ſincerité & de la vérité. 235.

H.

Hegeſias, grand effet de ſa perſuaſive. 399.
Heureux, trois moïens pour l'être par ſoi-même ſans rien attendre d'ailleurs. 378.
Hommes, plus capables d'un grand effort que d'une longue perſeverance. 52. Manquent de faire beaucoup de choſes, non parcequ'ils ne les puiſſent faire, mais parcequ'ils n'oſent les entreprendre. 52. Ils ont tout hérité d'Adam, hors l'envie de toucher à l'arbre de la ſcience du bien & du mal. 316.
Honneur, erreurs ridicules ſemées en ces derniers ſiécles ſur le point d'honneur, demontrées & refutées par un celébre Moderne. 503.

I,

Immortalité, l'idée qu'on en a eſt la meilleure ſource des actions nobles & généreuſes. 94. 95.

Indignation, doit être ſubſtituée à la colére. 257. 443.

Ingratitude, vient toûjours d'un excés de perverſité, & non de l'excés du bien-fait, comme le ſuppoſe Tacite. 301. 302.

Juger, il ſuffit de bien juger pour bien faire. 296. D'où il s'enſuit que ce qui manque le plus aux malfaiſants, eſt le ſens. 76. 127.

L.

Lettres, ſont de l'argent dans le Roturiers, de l'or dans les Nobles, & des Diamants dans les Princes. 396.

Loi, la ſeule maîtreſſe de toutes choſes. 137. Belle declaration de Théodoſe à l'égard des loix. 328. Loüis XI. vouloit ſe mettre au deſſus d'elles, parcequ'il étoit plus artificieux que prudent. ibid. Henri IV. ne s'en défioit pas, parcequ'il ſe fioit en lui-même, en ſon courage & en ſon eſprit. 328.

Loüer ce qui eſt loüable eſt plus utile que blâmer ce qui eſt blâmable; en ce que l'un dirige d'abord à ce que l'on doit faire, & que l'autre indique ſeulement ce qu'on doit éviter. 359.

M.

Malice, erreur de ceux qui la croïent plus utile que la vertu. 267.

Malignité, paroit principalement à ne pouvoir tout au plus rendre juſtice aux vertueux qu'aprés leur mort. 54. 468. n'eſt jamais ſans envie & ſans avarice. 506.

Méchans, doivent être ſéparés dans une République, comme on ſépare le bon grain du mauvais. 179. Suppoſer tous les hommes méchans c'eſt les inviter à le devenir. 181. 182. Ne craignent rien d'avantage dans leurs ſuperieurs que le deſintereſſement & la fermeté. 188. Il eſt dangereux de loüer en eux, même ce qu'ils ont de bon. 193. N'ont jamais beſoins de maître. 345.

Mérite qui fait le plus d'éclat n'eſt pas toûjours le plus grand ni le plus véritable. 278. Avec un grand mérite & une grande modeſtie l'on peut être long-tems ignoré. 282.

Modernes, qui ne connoiſſent pas la noble ſimplicité dans les ouvrages comparés aux Gots pour l'Architecture. 515.

Modeſtie, eſt au mérite ce que les ombres ſont dans un tableau. 147. Eſt un grand préſervatif contre l'envie. 150. Trés rarement malheureuſe. 178.

Mœurs, ceux qui en ont de mauvaiſes ſuivent facilement de mauvaiſes opinions. 201. Horace & Pline aprés Socrate ſont ceux qui en ont le mieux parlé. 202.

202. Il n'y a que ceux qui en ont de bonnes qui puiſſent en parler dignement. 201.

Morale, la pluſpart des Ecrivains de Morale ſuivent la méthode de Gallien, dont les medecines ſoient trés copieuſes. 202.

Mouvemens, pourquoi les premiers ſeroient ſouvent meilleurs à ſuivre que les reflexions. 9.

N

Nature, ſon cours méne ceux qui s'y ſoûmettent, & entraine ceux qui veulent regimber. 329.

Naturel, Erreur de ceux qui croïent que les gens d'un bon naturel n'ont pas le plus d'eſprit. 160.

Nehémie, ne prioit le ſeigneur de ſe ſouvenir de lui en bien, que ſelon tout ce qu'il avoit fait pour ſon Peuple. 494.

Nil, Comment appellé par la ſainte Ecriture. 106.

Nobleſſe, ſans vertu plus nuiſible qu'utile. 355.

O

Obſcurité eſt ce qui a peut être le plus contribué à la reputation de Tacite & d'Ariſtote. 501.

Orateurs, les plus celebres ne ſont pas ordinairement les meilleurs Juges. 204.

Orgueil & avarice les ſeuls vices qui augmentent toûjours avec l'âge & les plus pernicieux de tous. 422.

Ouvrages, les plus mauvais ſont ſouvent ceux qui ont le plus de cours. 504. Bien des gens ne liſent les plus excellens que dans l'eſprit de les trouver mediocres ou mauvais. 516.

P

Parole, eſt la peinture de l'ame 339. Elle ne ſuit pas moins le œuvres que l'ombre ſuit le Corps. ibid. On juge d'un homme par elle, comme d'un vaſe par le ſon. 419.

Peuple opposé aux grands c'eſt la populace & la multitude, peuple opposé aux ſages ſont les grands, comme les petits. 168. ſouffre aiſement tout ce qu'on peut lui perſuader être juſte. 370. Et ſouffre même avec patience les maux qu'il n'a pas mérité quand il voit que le Prince y eſt contraint, & qu'il en a du déplaiſir. 370. Peuple Romain produiſit plus de Grands hommes que tout autre, à cauſe des grands honneurs qu'on accordoit aux actions vertueuſes. 361. Comment les peuples doivent être maniés. 198. 199.

Philoſophie, ſa plus noble fonction eſt de faire recüeillir au public le fruit de ſes préceptes. 207. Eſt la vraïe nourriture de l'ame. ibid.

ibid. Son etude eſt plus neceſſaire pour regler nos mœurs que n' eſt l' uſage deſyeux pour guider nos pas. 207.

Pieté, male & conſtante rien qui orne tant la nature humaine. 410.

Pline, ſes maximes ſont un contre-poiſon à celles de Tacite 342. plus opposées à celles-ci qu' un pole n' eſt à l' autre pole 419. Peut ſervir de regle comment on peut ſe loüer ſoi même. 495. Sa Politeſſe comparée à celle d' Horace 480. diſoit que bien des gens craignent le deshonneur, trés peu leur conſcience. 366. ce qui fait voir que ce n' eſt pas aſsés de prêcher celle-ci, ſi on n' inſinue en même tems une véritable crainte de l' autre. ibid.

Préſents, en agréer de petits n'eſt pas moins magnanime quelque fois que d' en faire de grands 295. Rien de plus lâche & de plus injuſte que d' en recevoir ſans aucune intention de les rendre. 302.

Princes, leur clemence & bonté doit ſe faire ſentir à tous comme la lumiere du ſoleil. 134. Donnent leurs mœurs à tous les hommes comme le Soleil donne la couleur à toutes choſes. 188. Un de leurs plus grands bonheurs eſt d' avoir beaucoup de perſonnes de mérite à choiſir. 308. Leur interêt inſeparable du bien public. 333. 369. Miſere des mauvais qui pour la haine qu'ils portent aux gens de bien ſont reduits à ne ſe fier qu' à des méchans. 348. Ne doivent pas s' appliquer à toutes les affaires, mais ſeulement aux plus importantes. 357. 358. Ne peuvent s' avilir qu' en haïſſant. 443. C' eſt à eux que s'addreſſent ces mots de l' Ecriture ſainte: *Achetés la vérité*. 369. 370. Sont les ſeuls qui ſoient ſûrs de ſe faire aimer, quand ils veulent par les moïens qu'ils en ont. 445. Bel exemple dans Henry IV. 446. Un de leurs plus grands avantages eſt de pouvoir attirer à leur ſervice les plus excellens hommes qu'il y ait au monde. 446. Rien ne leur fait plus d' honneur que la modeſtie de leur favoris. 462. Comment il peuvent être des Dieux a leurs ſujets. 407.

Public, pour le regler bien faire vaut mieux que bien dire. 190.

R

Raiſon, fait le prix de toutes les vertus. 145. Il n' ya de vrai malheur que ce qui la fait perdre ou la trouble. 379.

Reconnoiſſance la pratique n'en eſt ni difficile ni penible, comme celle de la pluſpart de autres vertus. 302. on peut être reconnoiſſant & même liberal ſans

ſans en exercer aucun acte, pourvûque ce ſoient les moïens qui manquent, & non la volonté. 386.

Renommée, ceux qui en ſont le plus affamés ne ſont pas ordinairement les plus raiſonnables. 277. 278.

Reputation, Etymologie de ce mot 83.

Romains, leur zéle pour les alliés, & les avantages qu'ils en tirerent. 117. Faiſoient tous les ans deux Conſuls en puiſſance égale. 400.

S

Sage, ne doit pas croire d'être né pour lui ſeul, mais pour tout le monde. 457. il ne manque à ſon oiſiveté qu'un meilleur nom & que mediter & être tranquille s'appellat travailler. 458. *Sages* les ſeuls qui connoiſſent leur tort, & qui ſe faſſent un plaiſir de l'avoüer. 139.

Sageſſe eſt toûjours d'accord avec la nature. 289. les hommes en ont plus ou moins, à raiſon de ce qu'ils ont plus ou moins de connoiſſance des verités plus importantes. 296.

Sentiment eſt un ſixiéme ſens dont on ne connoit pas les organes. 216. C'eſt par lui que l'on juge de la delicateſſe de certaines penſées. 485.

Simonide, prémier auteur & modéle des Satyres. 509.

Socrate philoſophoit même en ſe joüant. 206. Se trouvoit ſor riche en voïant tant de choſe en vente dont il n'avoit que faire. 289. Son égalité. 178.

Souverain, ſes devoirs comparés à ceux d'un Berger. 167. Leur vie eſt une diſcipline exemplaire de bien ou mal faire. 187. Le plus beau ſouhait qu'on leur puiſſe faire eſt de leur ſouhaiter de bons Miniſtres. 488.

Souveraineté, rien de plus heureux, rien de plus dangereux. 174. 187. Sa difference de la domination. 185. L'obéïſſance qui lui eſt dûë ne ſe trouve dans le Décalogue que dans le précepte qui oblige d'honorer ſes parents. 464.

Spectacle, le plus agréable à Dieu eſt de voir un ſage aux priſes avec la mauvaiſe fortune. 424.

Suffragateurs, comment ils parloient pour les Candidats. 365. 366.

Suffrage du Peuple ſe donnoit ou par Claſſes, ou par Centuries, ou par Tribus. 323.

T.

Talent, il en faut plus à gouverner les Citoïens qu'à vaincre les ennemis. 65. Ceux à qui Dieu en a donné le plus ſont les plus obligés de l'emploïer pour le bien de leur prochain. 510. Surtout en leur découvrant les ruſes & malices des Impoſteurs 511.

Tibére, s'amuſoit à chicaner dans la

le Senat aulieu d'aller à la guerre. 360. Etoit la duppe de ceux qu'il croïoit dupper. 373. Pourquoi il fut ſurnommé Gallipes. 265.

Traduction, exemple du peu qu'il faut pour être mauvaiſe. 297.

Trajan, ſon affection pour les troupes égale à celle d'Auguſte. 47. Sçût allier enſemble la liberté & le commandement. 153. Eſt une preuve, ainſi qu'Auguſte, qu'être aimé & eſtimé eſt la baſe de tout bon gouvernement. 298. 299. Belle preuve qu'il donna de confiance en ſes amis. 441. Le ſoin qu'il prenoit de former lui-même ſes Affranchis. 463. S'acquit tant de veneration pour ſes vertus qu'il a donné lieu aux bruits qui ont couru dans tout l'Orient à l'égard de ſon ſalut. 282.

V.

Verité, & juſtice eſt la propre volonté de Dieu. 195. Ce n'eſt pas aſsés de la dire, mais il faut encore la dire d'une maniére ſimple & naturelle. 238. Mélange qui ſe trouve en la pluſpart des choſes de vérité & d'erreur, de perfection ou d'imperfection, eſt une des plus ordinaires ſources des faux jugemens des hommes. 517. C'eſt à les bien déméler que paroît l'exactitude de l'eſprit. ibidem. *Verités* morales il faut les ſentir & en être pénétré pour les appercevoir. 201.

Vertu, la ſeule qui peu à la mode, va au delà des tems. 181. Les plus belles vertus ainſi que les fruits d'un arbre viennent tard a leur perfection. 490.

Vertueux, les ſeuls qui aiment parfaitement leurs ſemblables. 183. Il eſt du bien public de les loüer & honorer. 359.

Vicieux, qui haïſſent leurs Cenſeurs comparés à des malades, qui ne pourroient ſouffrir leurs Medecins. 53. *Vicieux* & fous, eſt impoſſible de les contenter. 330.

Vie, il y en a de trois ſortes. 190. *Vie* ſans inſtruction ne peut être heureuſe. 200.

Voix, maniére de les donner des Anciens. 262.

Voleurs, condamnés anciennement au double, & les Uſuriers au quadruple. 157.

Volonté, la bonne eſt la ſeule par laquelle on peut en quelque ſorte reſſembler à Dieu. 31.

Corrections à faire dans la Traduction.

pag.	*lig.*		*Liſés.*
26.	3.	Avés fait plus que vôtre Bienfacteur.	Avés même ſurpaſé vôtre Bienfacteur.
38.	14.	Le Géneral,	Celui qui commande.
45.	25.	Eut été renversé	Eut été changé.
46.	8.	qu'elle étoit l'admiratiõ qu'on avoit pour vous	qu'elle admiration n'avoit-on pas pour vous.
60.	6.	Mais la veritable & ſolide gloire que l'Empereur s'eſt acquiſe, lui apportera la paix, la tranquillité	Mais il recevra d'un Empereur chargé d'une veritable & ſolide gloire, la paix, la tranquillité.
71.	6.	Jugeront de leur conduite	Jugeront de leurs mœurs.
73.	3.	en vous donnant le nom d'Empereur & de Céſar dans le tems qu'elle vous reconnoiſſoit pour ſon Pére.	En vous appellant plûtôt Empereur & Céſar, lorſqu'elle vous reconnoiſſoit pour Pére.
ibid.	8.	Soûtenés vous cette qualité	Ne ſoûtenés-vous pas ce nom.
78.	26.	Le plaiſir que vôtre arrivée cauſoit n'étoit pas moins géneral que le bien qu'elle devoit produire.	Le plaiſir de vôtre arrivée fût égal pour tous, parceque vous étiés venu pour le bien de tous.
100.	7.	& d'autant plus grand ſera le nombre des enfans, que vous ferés enregiſtrer de nouveau.	Et quel plus grand nombre d'enfans ne ferés-vous pas enregîtrer à l'avenir.
104.	21.	La faim n'incommode perſonne.	La faim n'eſt nulle part.
108.	1.	Car méritant comme vous le faites une proſperité univerſelle.	Car pendant que vous mérités une proſperité univerſelle.
133.	13.	Vous auroient ſans doute attiré plus de reconnoiſſance.	Combien de remerciemens vous auroient-ils attirés ?

pag.	*lin.*		*Liſez*
135.	13.	Ce n'eſt plus un cruel receptacle des dépoüilles des Citoïens & de ſanglantes rapines.	On n'y dépoüille plus les Citoïens, ce n'eſt plus un cruel receptacle de ſanglantes rapines.
144.	*in fin.*	Un vaſte champ à accorder des graces que perſonne n'avoit fait avant lui.	Un vaſte champ à accorder des graces preſqu' inconnuës auparavant.
138.	32.	Ce qu'un ſeul	Ce que ſouvent un ſeul
154.	3.	Vous puiſſiés avoir des fonds de reſte	Vous abondiés toûjours de tout.
174.	15.	Eſt-ce peu de choſe, & eſt-il aiſé d'imiter un Prince ſous qui perſonne ne rachete plus ſon ſalut.	Eſt-ce peu de choſe, & eſt-il aiſé de faire que perſonne ne rachete plus ſon ſalut.
184.	10.	Ne contribue point autant	Ne contribue pas d'avantage.
187.	12.	Car nous ne ſommes pas aſsés malheureux pour ne pouvoir pas imiter un bon Prince aprés en avoir ſçu imiter un mauvais.	Car nous ne ſommes pas ſi malheureux qu'aïant ſçu imiter un mauvais Prince, nous n'en puiſſions pas imiter un bon.
160.	6.	Dans les jeux, dans les débauches qui étoient repréſentées par les geſtes des Pantomimes.	Dans les jeux, dans les débauches, & dans les danſes.
261.	9.	Les Théatres mêmes augmenteront la veneration qu'on a pour vous avec d'autant plus de juſtice qu' ils ſe ſeront teus ſur vôtre compte.	Les Théatres témoigneront d'autant mieux la vénération qu' on a pour vous qu'ils ſe tairont ſur vôtre compte.
288.	12.	Comme un trés grand poids.	Comme étant trop pour lui.
290.	9.	Il y auroit eu trop de modeſtie même à un homme privé de le refuſer.	Il y auroit eu trop de modeſtie à vous de le refuſer, quand même vous n'auriés été qu' un homme privé.

			Lisés.
294.	10.	Juſques à quand nous réjoüirons-nous de vôtre gloire éloignés de vous.	Juſques à quand ne joüirons-nous de vôtre Conſulat qu' éloignés de vous,
297.	9.	Combien étoit précieux ce que nous déſirions.	De quel prix, & combien étoient les choſes que nous déſirions.
307.	13.	Et de ne mettre autre intervalle entre les Cõſulats que le tems qu'il faut pour les reprendre.	Et de ne mettre autre intervalle pour reprendre les Conſulats, que le tems qu'il faut pour les finir.
325.	7.	Comme lorſque vous fûtes Conſul pour la premiére fois.	Comme vous fîtes au prémier.
344.	3.	Qu'ils vous accordent de la tranquillité & du bonheur autant que vous en procurés aux autres.	Qu'ils vous préſervent de tout mal, comme vous en préſerverés les autres.
396.	1.	Puis donc que c'eſt avec tant de raiſons.	C'eſt donc avec d'autant plus de juſtice.
ibid.	8.	Soïés perſuadé qu'il n'eſt rien en quoi le Sénat.	Car il n'eſt rien en quoi le Sénat.
430.	4.	Or celle-ci qui nait principalement de la liaiſon ou proximité ſe nourrit dans l'égalité &c.	Or celle-ci nait principalement de la liaiſon, ſe nourrit dans l'égalité &c.
454.	22.	Son trop de conſtance.	Son trop de force.
473.	*in fin.*	Sur-tout puiſque l'Empereur en faveur de nôtre amitié a fait à tous les deux des graces qui &c.	L'Empereur aïant ſur-tout, en vûë de nôtre union, fait des choſes pour nous deux qui &c.
489.	1.	Que pouvons nous faire qui égale vos bienfaits.	Quel remerciement pouvons-nous faire qui égale vos bienfaits.

Pag.	Lig.	ERRATA.	CORRIGE
1.	5.	Etablis	établi
31.	19.	Sçu	Sceut
29.	20.	voulû	voulût
39.	8.	homme	hommes
43.	29.	que	; & que
49.	21.	l'exprimer	s'exprimer
62.	5.	*catenis ; triumphum gravem*	*Catenis triumphum gravem ;*
67.	2.	*tamen*	*tu tamen*
73.	4.	*Eoſdem, nos eundem*	*Eoſdem nos, eundem*
98.	9.	*latiore*	*latiore*
121.	14.	aux jeux	au jeu
135.	13.	*ſpoliorum*	*ſpoliarium*
172.	28.	*ſecundorum*	*ſecundorum per adverſa veniſſe*
136.	20.	*ſpoliorum*	*ſpoliarium*
187.	27.	cite à propos	cite à ce propos
262.	4.	*immorarentur*	*immoraretur.*
308.	12.	Il en trouve	Il s'en trouve
349.	14.	*Omnibus juraveris*	*juraveris omnibus,*
558.	33.	étoit	etoient

005656904

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google